

FIGARO

ILLUSTRÉ



# LE CHATEAU DE CHANTILLY

PAR GUSTAVE MACON



Vue de Chantilly en 1680

par LEVINUS CRUYL, dit LEVIN





## Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

### Devant une Statue

Le soleil est doux; l'air est léger; il y a de jeunes feuilles vertes à tous les arbres. J'ai voulu savourer à mon aise cette éclosion du printemps dans un des coins de Paris que mon enfance a le plus aimé. Je suis allée flâner toute seule au Palais-Royal.

Pour les petites filles qui ont appris, il y a vingt-cinq ans, à jouer à la balle ou au cerceau dans ce jardin délicieux, et qui sont aujourd'hui... sinon des jeunes femmes, du moins des femmes « jeunes encore », le Palais-Royal n'est plus reconnaissable. Les familles bourgeoises qui s'y empressaient le dimanche, autour de « la musique », l'ont déserté; elles ont suivi le courant mystérieux qui entraînait vers l'ouest les élégances parisiennes, et le marchand d'oublies ne rencontre plus, sous les arbres, que de médiocres clients: quelques bonnes d'enfants, des couples d'amoureux que n'intéresse point sa pâtisserie; des apprentis qui font l'école buissonnière; çà et là, quelque retraité solitaire, assoupi sur son journal... Les marchands aussi s'en sont allés. Ils ont fui les boutiques où le passant riche ne s'arrêtait plus, et « Véfour » est devenu un restaurant à prix fixe où la province vient déjeuner pour trois francs. Mais tout de même, sous cette claire lumière et ces acides légumes d'avril, l'endroit demeure charmant; et je l'aime. J'aime ses arcades pleines d'ombre, sa minuscule pièce d'eau, ses petites chaises éparses sous les arbres, son canon-joujou, ses plates-bandes géométriques, encadrées de bas treillage que le temps a noirci, et que domine la silhouette d'une nudité mythologique...

Pourquoi faut-il qu'un chef-d'œuvre m'ait gâté tout cela?

Je n'étais pas revenue au Palais-Royal depuis qu'on y a installé le « Victor Hugo » de Rodin, et je ne pensais pas à cette rencontre, en y entrant. Elle m'a donné la sensation d'un coup de poing dans l'estomac.

Sur un des parterres du jardin, l'énorme figure faisait, à distance, une tache si blanche,

si dure, si encombrante, que je ne voyais plus qu'elle, tout d'un coup... Je m'approchai, sans me souvenir de rien. Devant la grille basse, deux jeunes gens s'étaient arrêtés aussi, et regardaient en riant. La « tache » était un vieux homme nu, tout blanc, vaguement assis sur un entassement désordonné de pierres blanches. Alors, je reconnus l'homme; je me rappelai.

Qu'est-ce qu'Hugo venait faire là? En quelle imagination avait pu naître l'étrange idée d'installer en ce lieu de silence, cette figure représentative de splendeur, de turbulente beauté, — ce symbole brutal de vie intense et de bataille?

Victor Hugo méritait mieux. Le Palais-Royal aussi. Car j'ai maintenant, — après avoir tourné une demi-heure autour de l'innocent jardinet qu'écrase Hugo tout nu (et si blanc!) — l'impression que les deux chefs-d'œuvre, — le Palais-Royal et Lui, — se font un tort énorme l'un à l'autre; et que si l'on a joué au grand homme un assez mauvais tour en le reléguant ici, on a, du même coup, défiguré le Palais-Royal, en y faisant choir cette avalanche.

Chef-d'œuvre...? oui, je veux bien. C'est très possible. Mais l'Olympia de Manet aussi est un chef-d'œuvre; et cela n'empêcherait pas qu'accrochée toute seule au mur d'un boudoir de Trianon, elle n'y répandît le désordre. Mon mari a, dans son fumoir, un Renoir et un Pissaro qui font, sur la tenture où ils sont posés, le plus joli effet. Ces deux tableaux rendent la pièce agréable à habiter. J'ai cependant la conviction qu'accrochés dans une chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, ils en feraient fuir les fidèles.

Une œuvre d'art doit être à sa place. Elle n'est pleinement belle et n'acquiert de signification qu'à cette condition-là. Et c'est pourquoi il est aussi ridicule, ce me semble, d'avoir installé Rodin au Palais-Royal qu'il le serait d'insinuer un chœur de Wagner dans une partition de Lulli.

Parmi la grâce géométrique de ses arcades, dans le cadre assombri et comme rouillé de cette classique architecture d'autrefois, l'effigie violente du dieu-poète apparaît comme un

contre-sens douloureux. Sur le fond de plates-bandes très soignées où elles s'étalent, les pierres en désordre qui composent le piédestal de l'ouvrage donnent la vision d'un chantier de Métro brutalement ouvert au milieu des fleurs. Des jeunes gens riaient en regardant cela. Ils avaient raison de rire.

Et je pensais, en les regardant rire, que les Français sont d'étranges démocrates. Ils entendent choisir librement leurs maîtres; ils considèrent la volonté du plus humble citoyen comme une parcelle nécessaire de la volonté de tous: ils poussent le respect de l'individu jusqu'à ouvrir des « enquêtes » où chaque habitant d'un quartier est invité à fournir les raisons qu'il a d'approuver ou de désapprouver qu'un immeuble soit construit à une certaine place où l'on craint qu'il n'y ait inconvénient à le construire. Et tout cela est excellent.

Mais ne s'agit-il, au lieu d'une maison, que d'une statue? Tout scrupule disparaît. L'œuvre destinée à parer la voie publique ou, le plus souvent, à l'enlaidir, devient comme la propriété d'un « grand commis » — directeur, surintendant ou sous-secrétaire d'Etat, — qui en fait ce qu'il veut, sans avoir là-dessus aucun compte à nous rendre.

Que des passants soient, dans leur esthétique ou dans leurs sentiments intimes, cruellement blessés par l'emploi qui sera fait de ce bronze ou de ce marbre, il importe très peu et l'Administration n'a que faire de nos avis.

Je connais un vieux gentilhomme à qui la Révolution française inspire une horreur profonde, et qui habite le boulevard Saint-Germain. Il vit un jour des ouvriers remuer la terre devant sa fenêtre, pour y placer un socle; et on lui apprit que, sur ce socle, la statue de Danton allait être posée.

Le vieux gentilhomme courut pendant quinze jours les bureaux de la Ville et des Beaux-Arts pour obtenir que la vue continuelle d'une image qui l'exaspérait ne lui fût point infligée. Il demandait: « Mais enfin, qui a ordonné que ce Danton fût placé précisément devant ma porte? »

Il ne put jamais le savoir, et, finalement déménagea.

SONIA.

## La Musique

## LE RÉCITAL CHAMINADE

Le 20 mai 1910 sera une date mémorable dans les Annales de la C<sup>ie</sup> Æolian. C'est pour la première fois qu'une célébrité musicale, à la fois compositeur très apprécié et pianiste émérite, participera à un récital de Pianola. M<sup>me</sup> Chaminade, grande admiratrice du Pianola, dont elle a été une des premières à reconnaître la haute valeur artistique, n'a pas craint d'accompagner elle-même ce virtuose modern-style, qui doit servir à interpréter deux de ses œuvres : *Gallirhoé* et *Valse Carnavalesque*, transcrites pour deux pianos. Tandis que la partie du premier piano sera jouée à l'aide du Pianola, M<sup>me</sup> Chaminade tiendra le deuxième piano avec sa maîtrise habituelle, et ce sera un spectacle très significatif de l'évolution artistique moderne et une nouvelle consécration de la valeur intrinsèque du Pianola que de voir cet appareil sur l'estrade avec un illustre compositeur comme partenaire.

Cette intéressante fête d'art a déjà eu, d'ailleurs, des précédents inoubliables.

Le Pianola a déjà accompagné Enesco, Sechiari, Johannes Wolff, Mary Garden, Jeanne Hatto, etc.

Le 5 novembre 1906 fut donné à Madrid le premier récital de Pianola avec orchestre, au Théâtre de la Princesa. Le Pianola y fut accompagné par un orchestre de 45 professeurs, dirigés par le maestro Arturo Saco del Valle.

Le 23 novembre 1908, un récital de Pianola fut donné dans la grande salle du Conservatoire Royal de Madrid, en l'honneur de S. M. la Reine Victoria, avec le concours de l'illustre violoniste Johannes Wolff.

Le 23 novembre 1907, Salle Femina, eut lieu un récital avec l'orchestre Sechiari.

Antérieurement encore, le 21 février 1906, citons le récital en l'honneur de S. M. la Reine-Mère d'Italie, au Palazzo Regina Margherita, à Rome.

Enfin, il y a quelques années, un important récital avec orchestre eut lieu à Moscou, dans la grande salle du Conservatoire Impérial de Musique, devant 3.000 personnes. Le Pianola y fut acclamé dans les concertos de Grieg et Hummel pour piano



M<sup>me</sup> CHAMINADE,  
l'éminente pianiste et compositeur de musique

et orchestre, et dans le concerto de Rubinstein pour deux pianos, dont il joua la partie solo.

Le récital Chaminade, après les grandes solennités musicales que nous venons de rappeler, consacrera une fois de plus la valeur et le haut intérêt artistique de ce prodigieux instrument qu'est le Pianola.

## La Mode

Les splendeurs atténuées de ce printemps tardif, l'épanouissement timide des premiers lilas, les séductions encore hésitantes de la nature en cette saison 1910, seraient causes insuffisantes pour attirer au dehors du home, précieusement orné, la femme qui revient de la Côte d'Azur ou de la Côte d'Argent.

Mais une fièvre d'élégance, une crise aiguë de parisianisme s'empare de nous dès qu'après une absence, si agréable fût-elle, nous foulons de nouveau le bitume du boulevard. Et il nous faut aller partout, du Bois qui repose avec ses avenues vert-



M<sup>lle</sup> RÉGINA BADET, de l'Opéra-Comique.  
Costume d'après-midi par GREEN et C<sup>ie</sup> (Cl. H. Manuel)

tendre et ses senteurs imprécises aux Courses où s'affirme la silhouette inédite ; du Thé où voltigent les derniers potins, ces papillons de printemps brillants et peu méchants, aux vernissages où s'exhibent les nouveaux chapeaux devant l'œuvre du jour ; de l'Hippique où l'on jase en regardant, à la pièce de théâtre dont tout le monde parle...

Or, de quelle pièce ne parle-t-on pas ?

Paris est brillant. Paris, oublieux de ses angoisses passées, de ses brouillards, de ses tristesses, n'a jamais vu plus d'éclat mondain à Auteuil et à Longchamp. La tribune des dames y présente le coup d'œil le plus animé, le plus prestigieux. Tout un clan de sportswomen s'y compose d'ailleurs de femmes jeunes et ravissantes s'habillant à miracle.

Nous les avons retrouvées à l'Hippique où plus d'une se signala par le cachet que Green imprime à ses tailleurs si parisiens : *Ideal Line*, selon sa devise, et harmonie tout artistique entre la coupe, le tissu et les garnitures.

Un type de cette perfection est le tailleur d'après-midi créé pour M<sup>lle</sup> Régina Badet. Le satin diapré vieux bleu s'y assouplit sous la broderie ancienne camaïeu et or, et se termine joliment en la molle simplicité de la cravate en liberty même ton.

Les élégances actuelles ne peuvent nous faire prévoir que de pures merveilles pour l'admirable et sensationnelle journée de Chantilly, ces heures de printemps aristocratiques où la baguette d'une fée semble, avec les pâquerettes et les roses, avoir fait épanouir en ce coin de rêve tout ce qu'il y a de joli au monde.

Chantilly ! avec ses fuites silencieuses et rapides d'électriques dans l'infini de ses verdures, ses visions d'ombrelles chatoyantes sous la feuillée, l'éblouissement des pimpantes coiffures dans le soleil de mai ! Chantilly, cadre magnifique aux équipages de grande allure, aux vraies dentelles, aux bijoux rares, aux broderies précieuses de nos

mondaines très chic succédant aux illustres dames de jadis...

Là, comme partout, comme aux réunions sportives et littéraires, comme aux différents vernissages, les costumes de Green, très remarquables, témoignent de la faveur immense qu'ils ont conquise.

Mais ce dont on ne se doute guère, c'est de la vogue de ses manteaux du soir, souples, enveloppants, sortant habilement de la banalité. Ainsi a-t-il silhouetté une de nos plus charmantes artistes, M<sup>lle</sup> D... d'une charmeuse bleu-de-nuit, très pittoresquement alourdie de broderies estompant de leurs ors éteints une mousseline transparente de toile de Jouy.

Rappellerai-je encore le manteau de M<sup>lle</sup> Napierkowska de l'Opéra-Comique que nous eûmes la bonne fortune de donner en primeur à nos lectrices, le mois dernier : la soie Patricienne, gris crépuscule, s'y voilait, dans le bas, de tulle toile d'araignée entièrement rebrodé de nuances mauves très éteintes ; les épaules étaient enroulées d'une draperie souple retenue par des motifs passementés...

Un autre enveloppement du soir, évoqué par le maître, et exprimant une note de modernisme aigüé lancée sur un leit-motiv ancien, c'est cette bengaline bleu-Cléopâtre, au col de vieux châle de l'Inde. Ce col s'ennuage d'une mousseline incrustée de médaillons où des perles aux reflets d'acier mettent leur note brillante. Il méritait d'être noté à la sortie du " Bois Sacré " où les enchantements non mystérieux sont bien dans les toilettes luxueuses, coquettes, incomparables des artistes des Variétés :

M<sup>lle</sup> Lavallière si fine en un taffetas souple bleu Nattier souligné de velours cerise, échevelé de franges bleues et emprisonnant un flot de mousseline et de taffetas parmi lequel un transparent met des rougeoisements de coucher de soleil. La capeline d'Italie se fleurit de roses aux vieux tons.

C'est encore la séduction somptueuse d'un crêpe de Chine bois de rose, broché de velours et caressé d'admirable chinchilla. Puis, l'ingénuité de ce bleu pervenche très doux, jeté sur un fourreau rose pâle et tout scintillant de perles.

En des teintes claires, la grâce blonde de M<sup>lle</sup> Granier est exquise : enveloppement glycine sous des broderies mauve et acier, franchement



Robe du soir pailletée d'argent et brodée pompador  
Signée LAFERRIÈRE (Cl. Félix)

coupé au corsage par un ruban bleu Rembrandt à demi voilé ; — création de rêve faite de mousseline de soie myosotis, de dentelles et de broderies bleues. La paille légère relevée sur le côté s'enorgueillit de roses et d'iris bleus.

Et quelle imagination charmante en ce tulle blanc brodé voilant de ses plis diaphanes toute une

robe rose traversée de mousseline de soie noire et ceinturée des deux tons !

Que l'on ramène un regard charmé de la scène à la salle, du salon de thé aux promenades, ce qui réjouit l'esprit et la vue, c'est une impression de luxe personnel et harmonieux : toutes les femmes ont ce je ne sais quoi de pimpant, de gracieux, de gai qui caractérise la Parisienne et lui donne un genre de séduction en rapport avec le cadre où elle évolue. C'est au milieu de cette infinie diversité que l'œil exercé du chroniqueur doit saisir le mieux, l'infiniment chic pour l'offrir à ses lectrices ; et il ne manque pas d'être retenu au passage par la distinction particulière des créations de Laferrière, telle cette splendide robe du soir fixée en notre photographie : le tulle blanc, tout scintillant de paillettes d'argent, s'y endentelle de précieuses incrustations frangées de perles de cristal et retenues par des bouquets Louis XVI de roses Pompadour. Ce délicieux ensemble est transparent d'un rose infiniment pâle, et ceinturé d'argent rebrodé pompadour. Se croise ensuite, simple, exquis, le léger fichu de dentelle, sur cette magnificence qui n'a d'égale que la simplicité de grande allure dont Laferrière garde le secret.

Nous avons maintes fois admiré ce tour de style inimitable qu'il donne à ses modèles les moins compliqués, comme en ce liberty bleu à grosses



Petite toque en tagal rubis garnie aigrette rubis  
Création de AMICY (Cl. Reutlinger)

pastilles blanches silhouettant M<sup>me</sup> G. L. aux Artistes Français ; la jupe, légèrement froncée à la taille, se coupe d'un pli souligné par de petites boules de passementerie ton sur ton qui se retrouvent aux manches unies. Un rien de broderie bleu et or dessine au corsage les contours d'une guimpe de tulle blanc que cravate un flot de liberty noir.

Ces « riens » qui semblent être ajoutés à la toilette par hasard ou par fantaisie portent, parfois en eux seuls, la signature du Maître qui les recherche ; ils sont le paraphe authentique et exclusif de l'élégance vraie. Ici, ils consistent en la nuance de la petite cravate, là, dans la broderie de la ceinture, ailleurs, dans les détails de la manche... Nous les retrouvons sans peine dans les toilettes que nous admirons sur la scène du Gymnase : cette mousseline bleue perlée et endentellée d'argent ; ce voile de soie antilope aux plis troublants ceinturés d'or ; cette soie glacée violet et bleu se froissant sur une broderie bleue, noir et or.

A la Renaissance, une délicieuse mousseline rose s'effiloche d'argent ; un voile ambré se brode en camaïeu et argent ; un liberty vert glauque se voile de mousseline taupe et se rehausse de broderies d'or.

Et toujours, toujours, la ligne se dégage, droite, gracieuse, souple ; le cou se dévoile, le visage s'affine sous l'ampleur de la coiffure, le teint reste pur grâce au Lait Antéphélique de Candès qui le garde éclatant malgré la brûlure des rayons solaires

et les morsures de l'air vif sous les chapeaux... extravagants?... Peut-être ? Mais comme ils sont bien posés, artistement relevés, sur des cheveux qui ondulent à merveille. Brunes et blondes, jeunes et... mûres ont un peu et beaucoup de cette grâce fugitive, spéciale, qui charme le regard du passant.

Cependant les chapeaux d'Amicy ont plus que cela ; ils ont ce « je ne sais quoi » impossible à définir, qu'il faut voir et sentir, par exemple dans ces grandes ailes noires et cerise dont il relève l'immense tagal noir si remarqué à l'Hippique, Ici encore Amicy s'est taillé un succès vrai avec cette touffe d'aigrettes spirituellement prodiguée sur le chapeau cerclé de velours noir de la baronne G...

Ne l'avions-nous pas reconnu aussi à une répétition générale, dans la façon hardie dont sont posées les grandes ailes chartreuse doublées marine, sur le tagal sombre de la divette le plus en vue en ce moment ? La forme se relève légèrement d'un côté et se borde en dessous d'une « lame » de taffetas ton sur ton.

Parmi les créations pour l'Auto, de cette maison d'élite, notons une exquise cloche en paille bleu bleuet, cerclée de toile de Jouy rebrodée de petites perles bisées : un grand voile bleu froncé encadre le visage ; et cette amusante paille verte à fond de toile de Jouy avec des roses bleues sur le côté. Un voile vert ancien accompagne cette pittoresque coiffure qui donne à la joliesse rousse de Miss S... V... une ressemblance piquante avec la fée Morgane.

Mais toutes les jolies femmes si brillamment parées ne sont-elles pas un peu fées, fées puissantes, vraies sirènes, soulevant les enthousiasmes et les cœurs qu'elles troublent souvent et qu'elles gardent quelquefois...

LAURENCE DE LAPRADE

\*\*\*\*\*

### Le Maître des Élégances

Entre mille soucis qui constituent l'art difficile de la Beauté et qui absorbent les femmes élégantes à juste titre, il en est un essentiel qui s'applique à la chevelure. Les beaux cheveux ondes, mousseux, souples et fins des Parisiennes sont, évidemment, un de leurs plus grands charmes et font l'admiration du monde. Et l'on peut dire que Lenthéric est le gardien, le conservateur fervent de ces trésors naturels qui sont la meilleure richesse de la femme. Si vous le consultez, il vous donnera, avec un entier désintéressement, le sûr moyen de conserver et d'acquérir une belle chevelure, soyeuse et saine. Il a fait, pour le nettoyage si utile des cheveux, cette découverte dont toutes les femmes sont reconnaissantes : *L'Antiseptique Lenthéric* (franco 4 fr. 85), qui nettoie admirablement les cheveux, sèche en cinq minutes, les rend légers et flous et donne au cuir chevelu un parfum frais et persistant. Préventivement, ou si les cheveux commencent à tomber, la *Lotion Verte Lenthéric* (franco 5 fr. 85), en fortifiant les racines, en détruisant les pellicules, arrête la chute et fait repousser les cheveux. Mais, même quand ils sont sains, ils peuvent rester sans éclat et sans lumière ! En ce cas, l'*Eau du Tintoret* (franco 5 fr. 85) fera merveille : Pour les brunes, elle coulera du bronze en mèches chaudes si seyantes au teint ; pour les blondes, elle fera ruisseler des flots d'or. Mais pour obtenir un résultat parfait, il est utile de consulter Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré, car d'après la nature et le ton des cheveux, il vous donnera des indications précises. Quant à leur recoloration, s'ils sont semés de fils d'argent, sa nouvelle découverte, *La Mirande* (franco 20 francs), qui est absolument inoffensive, recolora les cheveux en toutes nuances, en donnant la complète illusion de la nature.

C'est d'ailleurs à la flagrante supériorité de ses produits, à leur utilité élégante et pratique que Lenthéric doit l'inaltérable confiance des mondaines dont sa maison est le rendez-vous journalier. C'est à eux qu'il doit son universelle et si légitime notoriété ; à eux qu'il doit d'être le maître des grandes élégances féminines.

## La Beauté féminine

LA POITRINE

Un entrefilet inséré à cette même place dans notre dernier numéro vous a avisées, mes chères lectrices, que nous ferions paraître chaque mois une chronique consacrée à la beauté de la femme. Voici la première de cette série où nous nous occuperons tour à tour des divers soins dont la femme doit s'entourer pour rester jeune et belle. Nous parlerons aujourd'hui du développement du buste.

Depuis un certain temps nous avons toutes remarqué dans les journaux une quantité inusitée d'annonces prônant tel ou tel produit pour fortifier et embellir la poitrine. Ceci s'explique, car le temps est passé où il était de bon ton pour une femme du monde d'être d'une minceur « idéale », voire maigre. Cela valait mieux, paraît-il, que d'avoir un corps dont les lignes souples et arrondies ne s'harmonisaient pas avec les robes fourreaux que la tyrannie de la mode nous imposait.

Dieu merci ! ce moment d'aberration est passé et, si nous ne sommes pas toutes dignes de comparer nos formes au corps magnifique de la Vénus de Milo, il n'en est pas moins vrai que nous cherchons à nous rapprocher de la beauté antique. Après nous être fait maigrir, nous cherchons maintenant à engraisser, à combler les creux et les salières qu'une esthétique barbare nous faisait désirer. « *Quantum mutatae ab illo tempore!* » dirait encore aujourd'hui le vieux poète.

La difficulté consiste à trouver au milieu de tant de produits celui qui nous procurera vraiment le résultat désiré. Il y en a qui sont inefficaces, il y en a qui sont dangereux. Il y en a d'autres qui développent la gorge tant que se prolonge leur emploi et dont l'effet disparaît complètement dès qu'on le cesse. Celles qui font usage de ces produits sont condamnées à s'en servir toujours sous peine de tomber dans un état pire que celui où elles se trouvaient avant de commencer le traitement.

Il faut donc faire un choix judicieux. Il existe un produit, d'origine américaine et même, dit-on, hindoue, qui est d'une réelle efficacité et ne présente aucun des inconvénients que je viens de signaler. Je veux parler du Vénus Carnis. Ce produit ou, plus exactement, ce traitement n'a été lancé en Europe que récemment et il a déjà obtenu un succès considérable. Le Vénus Carnis, qui est une judicieuse combinaison de trois produits, constitue un traitement à la fois interne et externe. Il agit comme tonique général, purifie le sang et le teint, mais son action spéciale est localisée au buste ou à toute autre partie du corps que l'on désire. Son emploi est très facile et n'exige que quelques minutes le matin et quelques minutes le soir. Lorsque le résultat cherché est atteint, il suffit de cesser le traitement : l'effet est durable et aucun trouble ne s'ensuit.

Essayez, chères lectrices, si toutefois vous en avez besoin, le traitement Vénus Carnis. Je ne peux pas dans ce court article vous donner plus de détails, mais écrivez-moi ou demandez directement des renseignements à l'Institut Vénus Carnis, A. Hocquette, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, 17, boulevard de la Madeleine, Paris.

Et tenez-moi au courant des résultats !

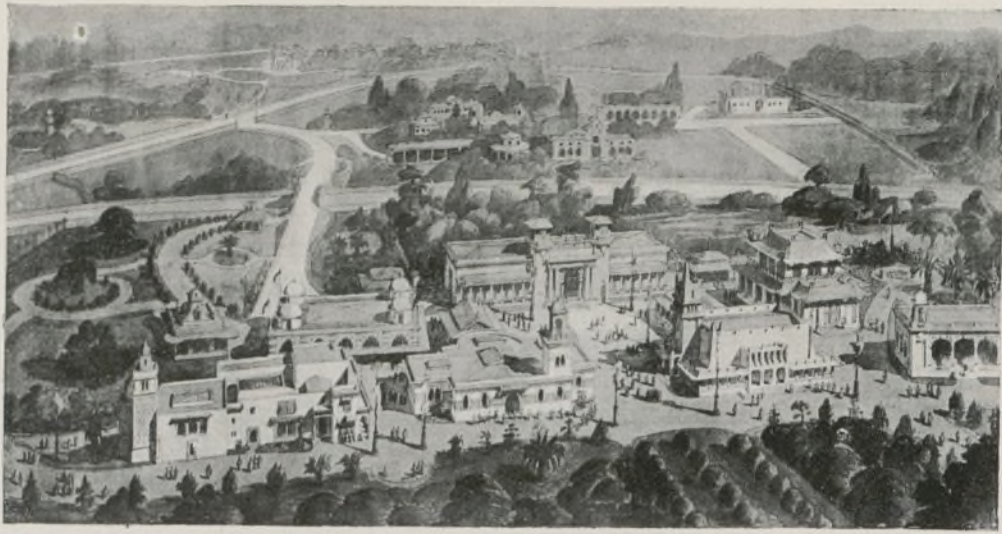
INDISCRÈTE.

\*\*\*\*\*

## Les Salons de 1910

Les deux plus importants Salons de l'année sont ouverts : celui de la Société Nationale depuis le 14 avril, celui des Artistes Français depuis le 30 avril.

Rappelons, à ce propos, que le *Figaro Illustré* ne publie plus de numéro sur les Salons, mais qu'il fera paraître en novembre prochain, comme l'année dernière, un important fascicule sur *l'Année Artistique*.



Vue d'ensemble de la section coloniale française à l'Exposition de Bruxelles  
(Architecte : M. Charles Lefebvre)

## L'Exposition de Bruxelles

Cette fois, elle est dûment et royalement ouverte puisque, avec tout l'éclat et la pompe désirables, Leurs Majestés belges ont, le 23 avril, procédé à la cérémonie de l'« *Aperite portas* ».

Ce fut une mémorable fête où rien n'égalait la densité de la foule cosmopolite, sinon son débordant enthousiasme.

Et maintenant, le champ est ouvert : il est ouvert à la curiosité et à l'admiration. Car vraiment la petite Belgique a accompli là un merveilleux effort, digne de sa puissance économique et de son incassable progrès intellectuel : et les vingt-cinq nations qui, officiellement, sont venues lui apporter la quintessence de leur production, célèbrent à l'envi la splendeur matérielle et la haute portée morale de l'Exposition Universelle de Bruxelles.

Ainsi que l'a dit, dans un de ses récents discours, l'éloquent Président du Comité Exécutif, M. le baron Janssen : « Si la Belgique offre l'hospitalité cette année, à tous les produits du génie et du progrès mondial, c'est, sans doute, avec la fierté de montrer elle-même son effort d'ascension opiniâtre et méthodique ; mais c'est surtout dans le but élevé et désintéressé de resserrer les liens pacifiques qui unissent les nations laborieuses, d'éclairer les travailleurs de tous pays en groupant sous leurs yeux les conquêtes de l'ingéniosité humaine, de favoriser l'échange des produits matériels et la compénétration morale du génie des races, de réunir enfin, dans une sorte de banquet idéal, des millions d'hommes qu'une politique barbare armait jadis continuellement les uns contre les autres et auxquels la conception plus haute de la conscience universelle met aujourd'hui l'outil à la main pour la grande cause commune de la civilisation ».

Une des choses les plus intéressantes de l'Exposition de Bruxelles, des plus instructives aussi, et dont il faut attendre les plus heureux résultats, c'est le soin qu'ont apporté les pays colonisateurs à mettre en relief les ressources de leurs possessions lointaines.

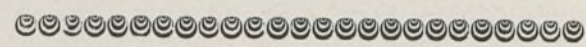
A cet égard, la France a pris une excellente initiative : elle a groupé en un ensemble très pittoresque et très méthodique à la fois les divers départements de son Exposition Coloniale.

Le groupement des Colonies françaises représentées à Bruxelles n'a jamais été aussi complet dans aucune autre Exposition à l'étranger. En effet, en dehors de l'Algérie et de la Tunisie qui ont des délégués et une exposition indépendante, l'Afrique Occidentale, l'Indo-Chine, Madagascar, ont chacune des pavillons spéciaux ; les colonies de La Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane, la Martinique, la Côte française des Somalis sont groupées dans plusieurs pavillons du plus joli effet.

La surface occupée par l'ensemble de ces bâtiments est d'environ 10.000 mètres carrés et l'effet général est tout à fait heureux. Il convient d'en faire honneur à M. Charles Lefebvre, architecte du Ministère des Colonies.

Les visiteurs français ne manqueront point de passer un long moment parmi les richesses coloniales qui ont été accumulées dans cette série de

pavillons. Ils y trouveront des trésors qui leur appartiennent et dont la plupart ignorent sans doute l'existence et ils y apprendront à apprécier les ressources que fournit à la métropole une exploitation rationnelle des possessions d'Outre-Mer.



## Voyages à Bruxelles et en Belgique

L'Exposition universelle de Bruxelles qui vient d'ouvrir ses portes le 23 avril promet d'être des plus attrayantes et suscitera certainement une très grande et légitime curiosité. C'est la première fois qu'une exposition de cette importance aura lieu en Belgique et nul doute que la facilité des relations entre Paris et Bruxelles n'incite un grand nombre de Français à se rendre dans la jolie capitale belge pour visiter cette intéressante manifestation, d'autant plus qu'en dehors des attractions de l'exposition, la Belgique offre aux touristes un vaste champ d'exploration que sa proximité de notre pays a fait quelquefois négliger du public voyageur français.

Bruxelles et ses imposants monuments, Liège, les Grottes de Han et de Rochefort, les bords enchanteurs de la Meuse, Anvers et son port majestueux, Malines et son célèbre carillon, Tournai, Ypres avec les vestiges de leur grandeur passée, Gand, Bruges la Morte et ses canaux, Ostende, Blankenberghe, etc., charmeront et retiendront le voyageur épris des beautés naturelles de la nature, d'art ou de choses anciennes.

A cet effet la maison universelle de Th. Cook et fils a préparé, de concert avec sa succursale de Bruxelles, tout ce qui était nécessaire pour recevoir dignement le flot de visiteurs que ne manquera pas d'amener l'exposition. Le voyageur partant de Paris ou venant de province, trouvera dans n'importe lequel de leurs bureaux de Paris, soit à l'Agence centrale, 1, place de l'Opéra, soit dans leurs succursales, 250, rue de Rivoli, 101, avenue des Champs-Élysées et Hôtel Majestic, avenue Kléber, tous les billets simples, circulaires, aller et retour, de famille, etc., à destination de Bruxelles et de la Belgique, de même qu'en cours de route, quelle que soit la direction où il lui plaira de se diriger ensuite, le voyageur sera assuré de trouver assistance et conseil auprès des bureaux de Bruxelles, Amsterdam, Cologne, etc.

Pour les personnes désireuses de préparer d'avance un programme complet de visites et d'assurer un logement confortable dans des hôtels de premier choix, la maison Th. Cook et fils a organisé à dates fixes une série d'excursions accompagnées, spécialement réservées à sa clientèle française, ainsi qu'un nombre illimité de voyages particuliers à forfait avec départs et itinéraires au gré des voyageurs. Tous les renseignements à ce sujet seront d'ailleurs donnés gratuitement et avec la plus grande complaisance dans n'importe lequel de ses bureaux et des prospectus spéciaux et détaillés seront envoyés franco par la poste à toutes les personnes qui voudront bien en faire la demande au bureau Central, 1, place de l'Opéra, Paris.

Rappelons que le prochain numéro du *Figaro Illustré*, qui paraîtra le 1<sup>er</sup> juin, sera consacré à Bruxelles, et contiendra un article spécial sur l'Exposition.

## Tourisme d'Été

Bien qu'elle ne constitue pas, à proprement dire, une nouveauté, la forme « torpilleur » jouit présentement d'une vogue justifiée en carrosserie automobile. Elle convient parfaitement au tourisme d'été, et son succès, très vif ces derniers mois sur la Côte d'Azur et en Egypte, ne manquera pas de se confirmer un peu partout au cours de la belle saison.

Comme on pouvait s'y attendre, la maison Belvallette s'est occupée de cette évolution du goût, et dès l'instant qu'elle s'en occupait, ce ne pouvait être qu'en vue d'une étude guidée par les lois de l'esthétique. Nous lui devons donc une création nouvelle, un modèle qui ajoute aux avantages incontestables de la forme « torpilleur » des qualités d'élégance jusqu'ici non atteintes, dans les proportions et dans les lignes.

On peut en juger par la photographie reproduite ici, qui nous montre une voiture caractérisée par une silhouette fort élégante, qui présente au point de vue de la résistance de l'air, tous les avantages de la forme torpilleur. Belvallette l'a désignée sous l'appellation de « double-phaéton avec bouclier protecteur ».

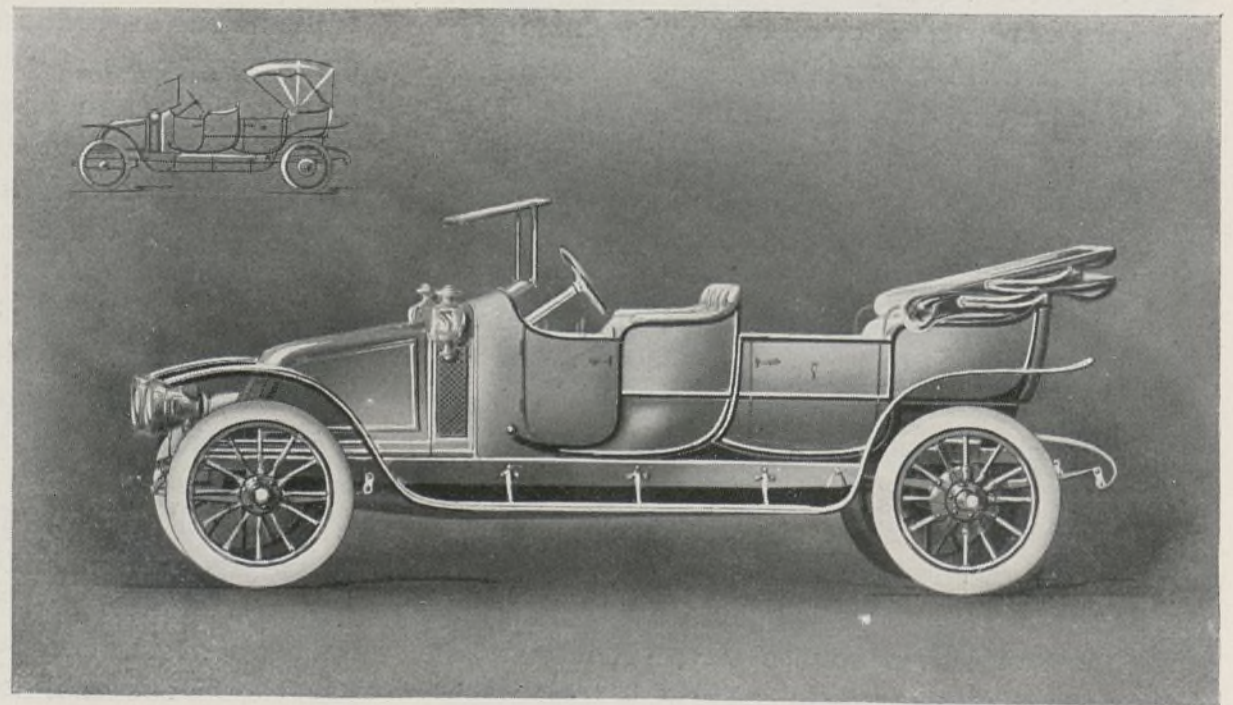
Faut-il rappeler qu'en dehors des progrès réalisés dans l'esthétique proprement dite des voitures, l'allègement du poids des carrosseries, avec tous ses avantages (économie de pneus, augmentation de la vitesse moyenne, diminution de la fatigue imposée aux divers organes) est la préoccupation constante de la célèbre Maison de la rue Duret qui, à cet égard, a obtenu par ses nouveaux procédés de fabrication, des résultats du plus haut intérêt.

Une autre question très à l'ordre du jour, est celle de la suspension des caisses. Dès 1907, Belvallette mettait en service un dispositif de suspension à huit ressorts, des plus élégants, d'une douceur incomparable et supprimant la dureté des chocs communiqués par le châssis en même temps que tout bruit et toute odeur. Mais depuis, la maison Belvallette a également résolu ce problème de la suspension d'une façon moins coûteuse que le montage sur huit ressorts, en créant un système de tampons isolateurs en caoutchouc qui suppriment les vibrations et empêchent la caisse d'obéir aux torsions du châssis dont les vibrations finissent toujours par fatiguer les assemblages des caisses, en général, et, en particulier, des landaulets.

Dès son apparition, ce mode de suspension a eu le plus grand succès et nous le verrons certainement se répandre de plus en plus au cours de cet été.

Rappelons, pour finir, deux autres spécialités fort intéressantes et fort goûtées du grand carrossier : La limousine pliante qui remplace les landaulets en supprimant les cuirs, et le phaéton-landaulet à capotage breveté manœuvré aisément par une seule personne, voiture idéale pour le tourisme par tous les temps.

Comme on le voit, d'une visite aux magasins de la rue Duret, on peut rapporter tout un ensemble de vues nouvelles et pratiques sur l'automobilisme dans ses diverses applications.



Double-phaéton avec bouclier protecteur de Belvallette et C<sup>e</sup>



# CHANTILLY

Par GUSTAVE MACON

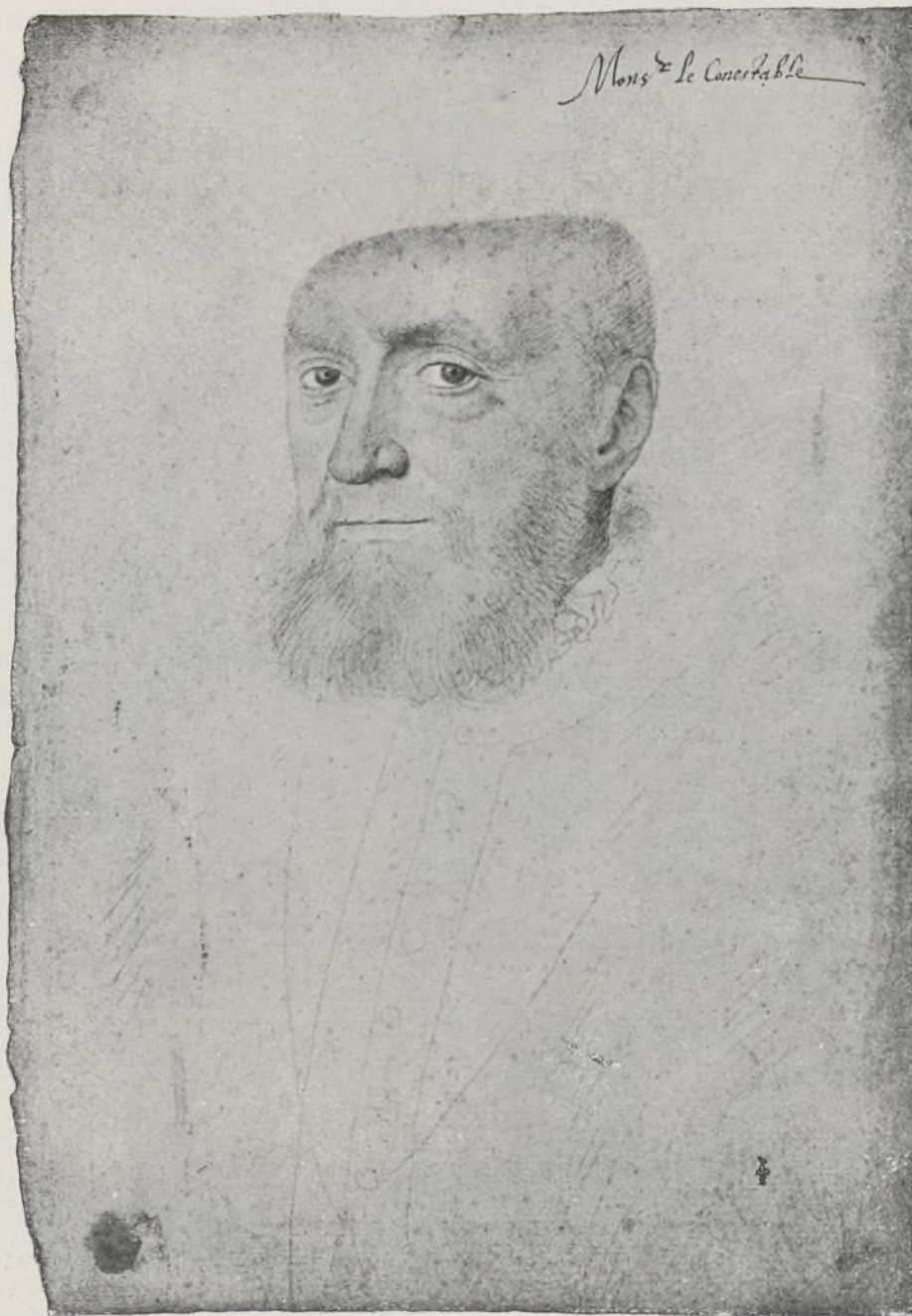
Si l'admiration dont ne peut se défendre le public de toutes classes qui visite Chantilly est le plus bel hommage rendu à la mémoire de M. le duc d'Aumale, il serait injuste d'oublier que ce prince n'aurait pu accomplir son œuvre s'il n'avait été précédé d'une longue série de grands seigneurs qui ont créé, formé, embelli le domaine ; un effort ininterrompu a, de siècle en siècle, augmenté le fonds, constitué la fortune, développé le goût du grand et du beau, maintenu et affiné les traditions artistiques auxquelles le dernier héritier a donné une consécration définitive.

Le plus lointain de ces ancêtres est celui auquel Chantilly doit la naissance et le nom, un gallo-romain, Cantilius, qui établit sa maison sur un rocher isolé au milieu des eaux, dans un coin de la gracieuse vallée de la Nonette. A la villa de Cantilius succéda le castel des Bouteiller de Senlis, connus depuis le x<sup>e</sup> siècle comme seigneurs de Chantilly. Ce fut une riche et puissante famille, et qui posséda d'immenses domaines dans la région ; issue des comtes de Senlis, elle tira son nom patronymique d'une charge dont plusieurs de ses membres furent investis au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle : bouteiller de France. La fortune

territoriale fut de bonne heure divisée, morcelée, par suite de partages successoraux, de donations aux abbayes et aux églises, de sorte qu'au XIV<sup>e</sup> siècle le domaine de Chantilly se trouva fort petit ; il ne comprenait qu'un morceau de la forêt, une partie du parc actuel, des prés dans la vallée, et l'extrémité orientale de la Pelouse, en face du château. Le seigneur de Chantilly eût alors été fort pauvre s'il n'eût possédé d'autres biens.

La branche des Bouteiller qui détenait Chantilly s'éteignit en 1361 avec Guillaume IV, « homme de petit gouvernement et discrétion », dit un document du temps. Le fait est qu'il dilapida sa fortune. De plus, son château fut pris et pillé en 1358 par les Jacques, qui brûlèrent tout d'abord les archives, et commirent de graves dégâts. Cependant le bâtiment resta debout, et il fut habité par les successeurs de Guillaume, son cousin Jacques Herpin, sire d'Erquery, puis Jean de Laval, seigneur d'Attichy, cousin de Jacques, et enfin Gui de Laval, neveu de Jean. Gui ne garda pas longtemps Chantilly ; au mois de mai 1386, il le vendit à Pierre d'Orgemont, chance-lier de Charles V.

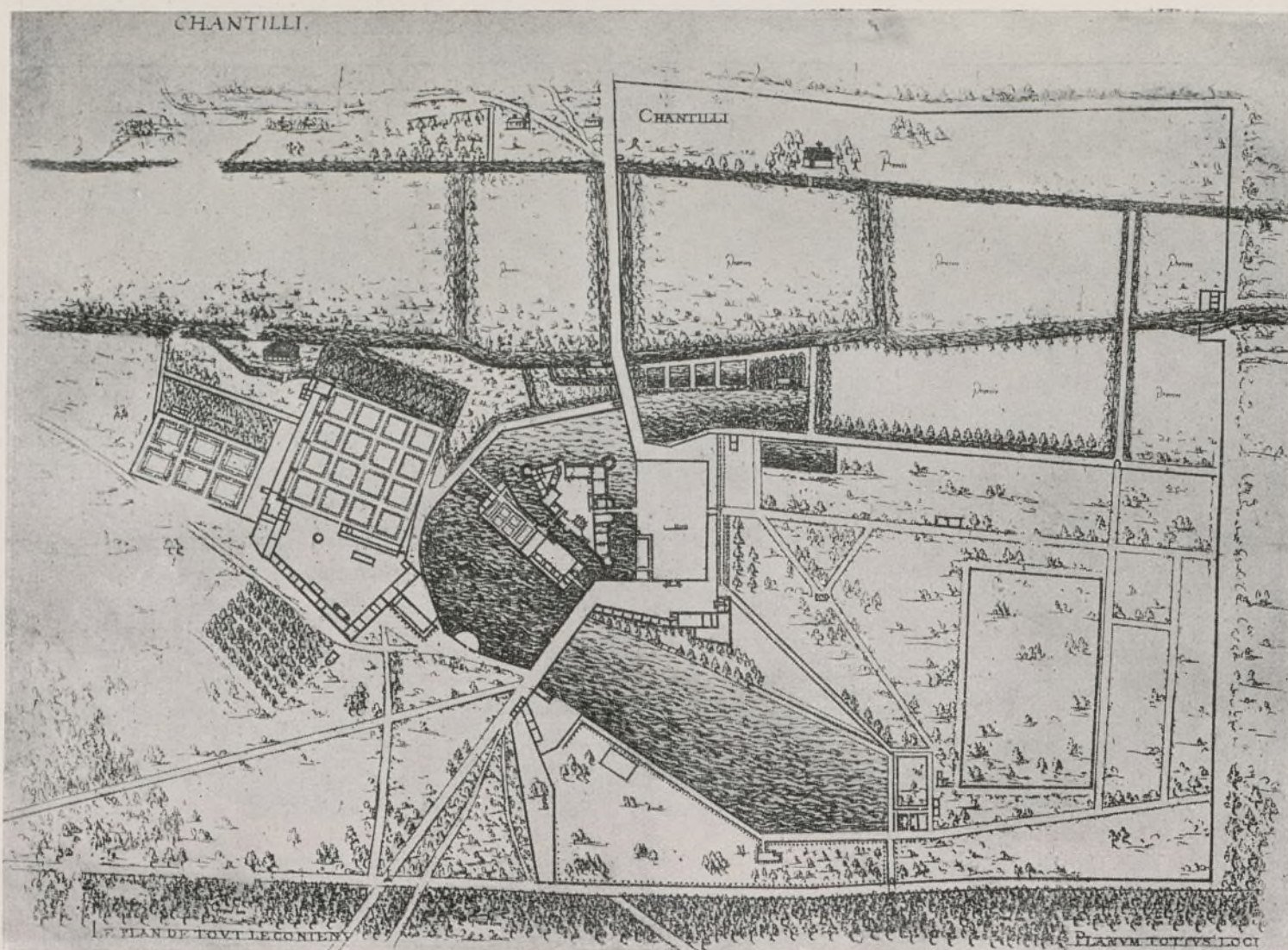
Fils d'un bourgeois de Lagny, Pierre d'Orgemont, parvenu



Anne de Montmorency, Crayon de François Clouet.

\*\*

1



Chantilly. « Plan de tout le contenu » par Ducerceau

par son mérite aux plus hauts emplois, avait alors soixante-quinze ans, et il terminait une vie bien remplie en assurant une base solide à la fortune de sa maison. Déjà seigneur de Méry-sur-Oise, il acquit simultanément les domaines de Chantilly, Montmélian, Chavercy, situés autour de Senlis. A Chantilly, son premier soin fut de reconstruire le château, auquel il assigna le périmètre qui a toujours été conservé depuis ; les bases de la construction subsistent. Commencé dès 1386, à peine interrompu par la mort de Pierre en 1389 et continué par son fils Amaury, le travail ne fut terminé qu'en 1394. Ce laps de sept ou huit années implique une œuvre originale, une transformation complète de l'ancienne maison. Le château de Chantilly fut alors une imposante forteresse, flanquée de sept grosses tours plongeant dans de larges fossés, précédée d'une « basse cour » fortifiée qui elle-même était enveloppée de vastes viviers dont il reste l'étang de Sylvie au sud et la pièce du Serrurier au nord.

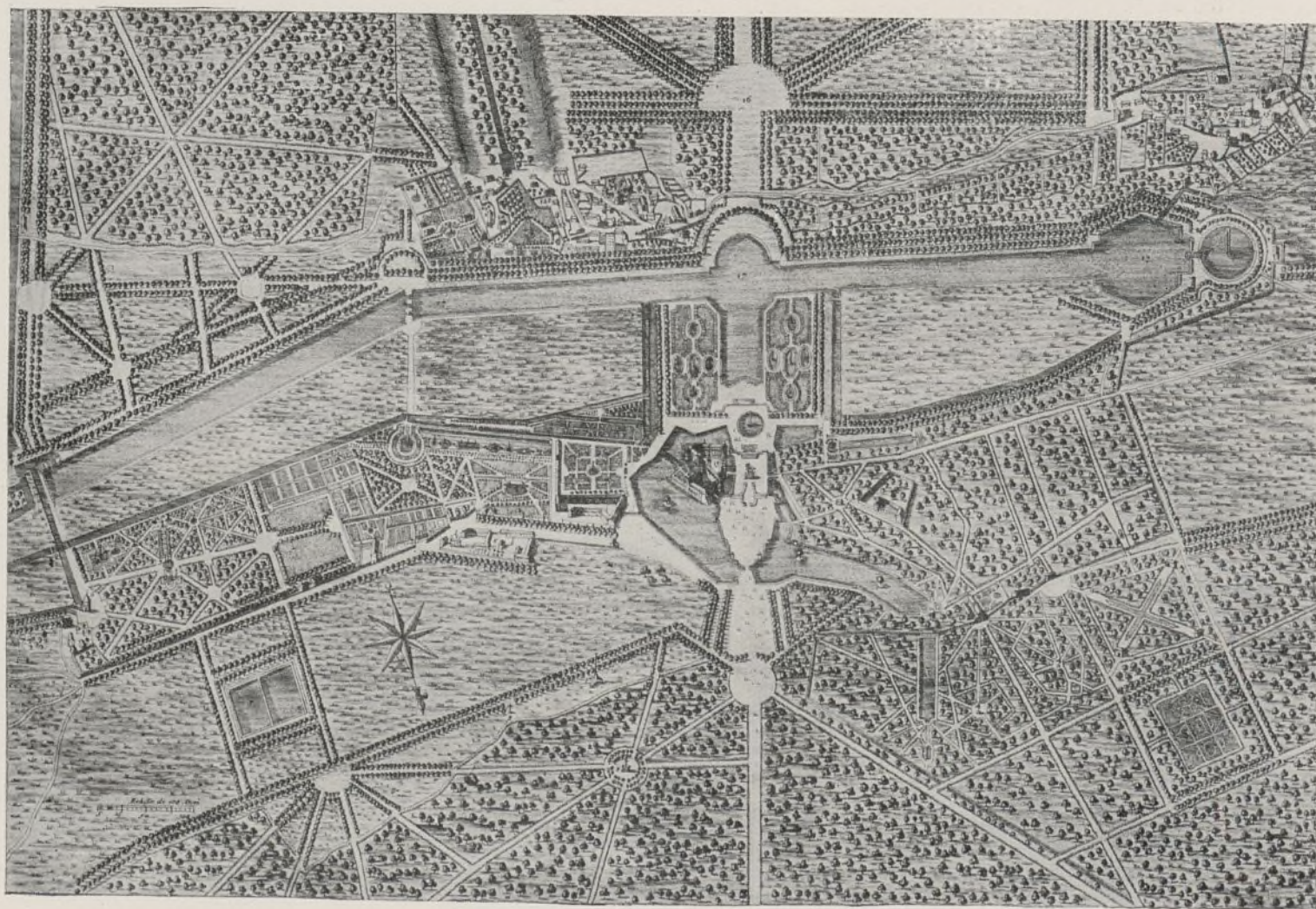
Au delà du fossé, vers l'ouest, le seigneur de Chantilly ne possédait rien. L'emplacement de la ville était occupé par deux hameaux nommés Quiquenpoit et les Fontaines. Entre les écuries actuelles et le fossé, une belle ferme, nommée Bucamp, appartenait aux moines de Saint-Leu d'Esserent, avec une cinquantaine d'arpents de terre en labour (partie de la Pelouse) et des prés au-dessous. Pour achever de se rendre compte de l'état des lieux à cette époque, il faut supprimer par la pensée l'entrée actuelle, la terrasse du Connétable et le Grand Degré. L'étang du sud (Sylvie) s'étendait dans une largeur égale jusqu'à la chaussée, fort longue, qui aboutissait dans la « basse cour » de la forteresse devant l'île où se dresse le petit château et où il y avait déjà une maison avec jardin. Au nord, on sortait de la « basse cour » par une chaussée qui séparait l'étang du fossé et qui se dirigeait sur le village de Vineuil à travers les prés. A l'est, les deux viviers

communiquaient par un large canal au-dessus duquel la route de Senlis pénétrait dans l'enceinte par un solide pont de bois avec partie mobile. Un autre pont-levis donnait l'accès de la forteresse. Dans la vallée, la rivière de Nonette formait séparation entre Chantilly-Bucamp-Quiquenpoit et Saint-Firmin-Vineuil.

On doit à Pierre d'Orgemont la rédaction d'un morceau des *Grandes Chroniques de France*. Son fils Amaury était aussi un lettré ; dans une sorte de livre de raison écrit de sa main, précieux inventaire des titres de sa maison et de ses biens, il mentionne le diplôme de licencié en droit civil qui lui fut délivré à Orléans le 10 juillet 1380. Maître des Requêtes en 1381, chancelier du duc de Touraine en 1388, membre du Grand Conseil en 1397, il mourut en 1399 après avoir augmenté le domaine de Chantilly des seigneuries de Vineuil, Saint-Firmin, Mongrésin,

et de plusieurs pièces de bois dans la forêt. On lui doit le premier parc du château, représenté par la partie boisée du parc actuel ; il le fit enclore de murs en 1398, par le maître maçon qui avait construit le château, Jean Quatrehommes.

Pierre II d'Orgemont, échanson du duc de Bourgogne en 1397, épousa en 1405 une riche héritière normande, Jacqueline Paynel, sœur de Guillaume Paynel, seigneur de Hambye. Il périt à Azincourt, le 24 octobre 1415. Jacqueline demeurait veuve avec trois petits enfants au moment où le pays des environs de Chantilly allait devenir le théâtre d'une lutte acharnée entre les Anglo-Bourguignons et les Armagnacs. Il fallait un vaillant homme de guerre pour défendre Chantilly, et Jacqueline contracta un second mariage avec Jean de Fayel, vicomte de Breteuil, partisan du Dauphin. Peu après, les Bourguignons tenaient toutes les places voisines. Pendant trois ans, le vicomte de Breteuil ne cessa de guerroyer et réussit à conserver Chantilly ; mais il mourut au printemps de 1421, et sa veuve, menacée d'un siège, livra la forteresse, où elle fut autorisée à demeurer sans être inquiétée ni subir



Plan du Château et du Parc de Chantilly en 1705



<sup>5</sup> Le père du Grand Condé  
(Peinture anonyme)

CHANTILLY

aucun dommage. Par contre, la campagne était complètement ruinée ; les villages avaient été désertés et les terres laissées en friche.

L'année suivante, Jacqueline Paynel se hâta de marier son fils, Pierre III d'Orgemont, à peine âgé de dix-sept ans ; il épousa Marie de Roye, fille de Mathieu, seigneur de Roye et de Muret. Les Anglo-Bourguignons sont alors les maîtres incontestés du pays, et l'on recommence à cultiver la terre. Cette accalmie fut de courte durée. L'arrivée de l'armée de Charles VII en 1429

ramena les horreurs de la guerre ; Antoine de Chabannes prit le château de Chantilly, « où il eut plus de profit que de perte », dit un auteur contemporain ; l'autorité du roi légitime fut reconnue à Senlis, à Creil et Pont-Sainte-Maxence ; mais ces deux dernières places furent bientôt reprises par les Anglais, et ce fut pour longtemps une lutte sans trêve ni merci. Après avoir vu toutes ces tristesses, Pierre d'Orgemont jouit du retour de la prospérité, car il vécut jusqu'en 1492. Il n'avait pas eu d'enfant, et son successeur à Chantilly fut son neveu Guillaume de Montmorency, issu du mariage de Marguerite d'Orgemont avec Jean de Montmorency, seigneur d'Ecouen.

Guillaume agrandit la propriété en achetant des moines de Saint-Leu leur petit domaine de Bucamp dont la ferme avait disparu ; les terres en friche formèrent la Pelouse, et les prés le premier jardin d'agrément. Il ne toucha au château que pour reconstruire la chapelle (1507). En 1522, neuf ans avant sa mort, il partagea ses biens entre ses fils, et Chantilly fut attribué au second, Anne, âgé de trente ans seulement et déjà

maréchal de France, en attendant le bâton de grand-maître (1526) et l'épée de connétable (1538).  
Je n'oserais pas dire qu'Anne de Montmorency sût le grec, bien que la devise de sa maison fût empruntée à cette langue (*Aplanos*, tout droit, sans varier), mais il était versé dans la langue latine, et il fut le digne émule de son élégant et fastueux roi dans la protection et l'amour des lettres et des arts. On trouve en lui, dès sa jeunesse,



TÉNIERS  
Le Grand Condé

FIGARO ILLUSTRÉ

les goûts éclairés et délicats que la Renaissance répandait alors à la cour de France ; il est le premier qui ait donné à Chantilly la physionomie d'une œuvre d'art. Dès 1524, le plan est arrêté : conserver les grosses tours et le mur d'enceinte, toujours nécessaires aux besoins de la défense, remanier l'intérieur de la forteresse, créer des corps de logis, des galeries, les orner de beaux meubles, tapisseries, tableaux, armures, entourer le château de jardins, parterres, agrandir et embellir le parc. Les travaux furent confiés à un habile archi-

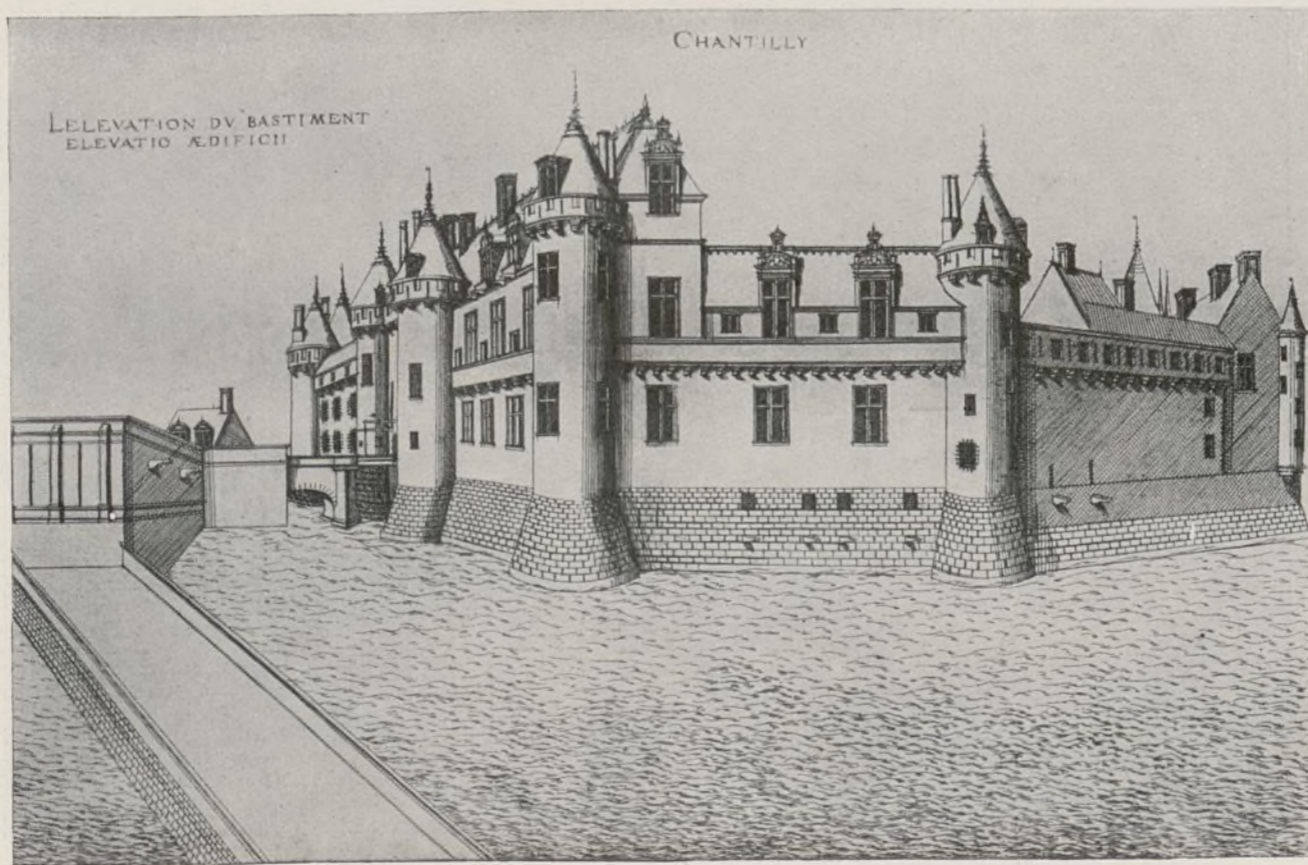


<sup>6</sup> La mère du Grand Condé  
(Peinture anonyme)

tecte, Pierre Chambiges, sous la surveillance du vieux Guillaume de Montmorency et du célèbre bibliophile Jean Grolhier. A l'intérieur du château, ce fut une véritable reconstruction ; les planches de Ducerceau nous en ont conservé les gracieuses façades. A l'extérieur, le parc fut transformé ; la ferme de Bucamp fut rebâtie pour recevoir « le ménage », c'est-à-dire tout ce qui devait alimenter la vie des habitants ; devant Bucamp, Chambiges édifia un jeu de paume, et, derrière et en retour, faisant face au château, la galerie des Cerfs, ornée de fresques représentant la fable de Psyché : ce sujet jouissait alors d'une grande vogue ; Anne de Montmorency le fit reproduire en tapisseries qui n'existent plus, et dans une suite de vitraux qu'on admire encore à Chantilly.

Pierre Chambiges quitta Chantilly en 1532. Montmorency fit ensuite (1534) édifier les sept chapelles dont trois restent debout, stations de piété à la visite desquelles une bulle attacha des indulgences.

En 1538 fut élevée la vaste esplanade qui donne l'entrée du grand château ; cette terrasse, encadrée de murailles et munie d'un corps-de-garde, communiquait par des ponts-levis avec le château et le parc, commandait la « basse cour » au sud et surplombait la chaussée de Vineuil au nord ; c'était un complément de fortification. Sur l'île qui s'étendait aux pieds de la forteresse, Jean Bullant édifia le petit château, conservé intact jusqu'à nos jours ; séparé du grand par un large fossé, il y était rattaché à chaque étage par un pont couvert ; à l'extrémité de l'île fut construite une vo-



Château de Chantilly au XVI<sup>e</sup> siècle, par Ducerceau



<sup>9</sup> M<sup>lle</sup> de Nantes, duchesse de Bourbon  
Par Nattier père, 1690

lière, dont le jardin a gardé le nom. Chantilly fut alors une des plus belles maisons de France; Rabelais la cite au rang de Chambord et de Bonnavet. François I<sup>er</sup> et Henri II y firent de fréquents séjours, prenant plaisir à chasser le cerf dans les vastes forêts du voisinage, dont le connétable put acquérir de notables parties pour accroître son domaine : les belles bornes armoriées qui entourent sa statue ont été relevées

de Sylvie. L'arrangement de ce joli coin plut fort au monarque ! « Il a vu votre logis près la fontaine dans le parc, très agréable, et a remis la partie à votre venue pour y passer une journée avec vous en secret ». L'intendant de Chantilly écrivait cela le 12 mars 1607. Théophile dira bientôt :

Sous ce toit, loin des  
[courtisans  
De qui les soupçons  
[médisans  
N'ont jamais appris à  
[se taire,



<sup>12</sup> M<sup>lle</sup> de Clermont, sœur du duc de Bourbon  
Pastel de Rosalba Carriera, 1722

dans la forêt, où elles furent posées de 1539 à 1546 pour séparer ses bois de ceux de ses voisins.

La façon dont le connétable fit décorer ses maisons d'Ecouen et de Chantilly atteste ses goûts artistiques; les hommages des auteurs contemporains, les livres revêtus de ses armes, témoignent de ses connaissances littéraires. Celles de son fils aîné, François, étaient plus étendues encore, et il y joignait une élévation d'esprit d'où résulta un sentiment fort rare à cette époque, la tolérance. Il eut le courage, s'il faut en croire d'Aubigné, de faire enlever les tristes restes de Coligny, enchaînés au gibet de Montfaucon, et de les recueillir à Chantilly. Il mourut en 1579, ne laissant pas d'enfant, et son frère Damville lui succéda dans les titres et les biens.

Le nouveau duc de Montmorency, suspect à Henri III, demeura dans son gouvernement de Languedoc jusqu'à la mort du roi. Il reconnut des premiers l'autorité du Béarnais, et lui rendit de tels services dans le Midi qu'il reçut en récompense la haute dignité de connétable. Il ne put revoir Chantilly qu'en 1594; en son absence, le château avait été gardé, et même défendu (car il fut assiégé en mai 1589), par ses frères Damville et Thorey. La paix conclue, il y passa de douces années de 1599 à 1614, embellissant la maison, surveillant l'éducation de ses enfants. Une étroite amitié l'unissait à Henri IV, qui venait souvent à Chantilly et en usait comme de son bien propre. C'est pour le roi qu'il fit construire « le logis du parc » qui devint la maison



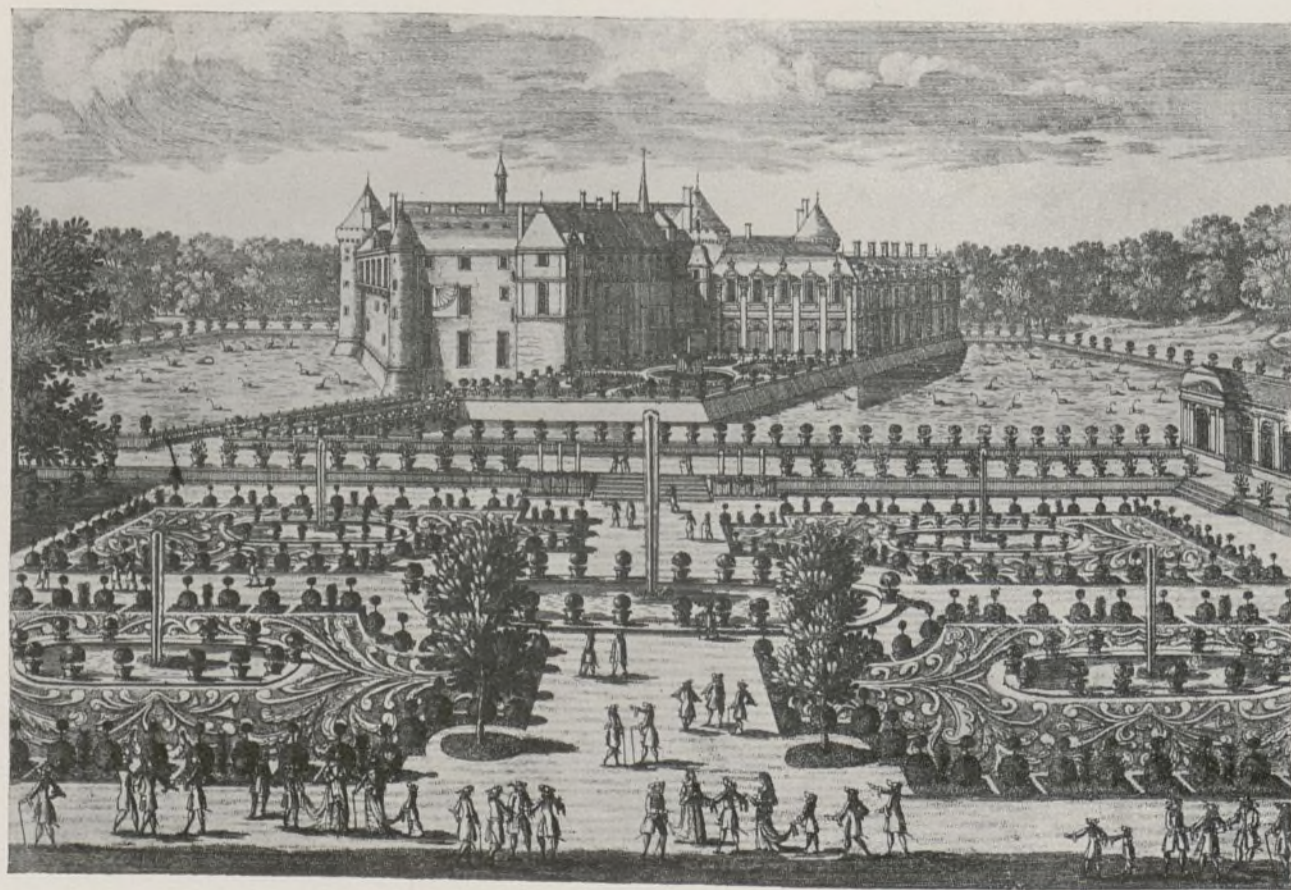
<sup>10</sup> Duchesse de Longueville  
sœur du Grand Condé  
(Peinture anonyme)

Alcandre a mille fois goûté  
Ce qu'un prince a de volupté  
Quand il trouve un lieu solitaire.

Alcandre-Henri IV, dont le cœur fut toujours jeune, y oublia son âge et ses cheveux gris en présence de la ravissante fille du connétable, qui n'avait que quinze ans. Ce fut le dernier coup de foudre. Dieu sait ce qui fût advenu si le jeune mari, le prince de Condé, n'avait enlevé sa trop séduisante femme et mis la frontière entre son honneur et la folie du roi galant. Avant d'admirer la fille, Henri IV avait convoité la terre, et s'était attiré du connétable cette adroite réponse : « Sire, la maison est à vous; mais que j'en sois le concierge » ! Déjà Charles-Quint avait dit au connétable Anne qu'il échangerait volontiers Chantilly contre une province des Pays-Bas. C'est qu'en effet la nature avait comblé Chantilly de ses dons, et jusqu'alors l'art n'avait servi que d'auxiliaire aux beautés naturelles. Sous les princes de Condé, l'art fera violence à la nature, et ce que Chantilly gagnera en grandeur et en majesté sera au détri-

ment du charme intime qui se dégageait de l'œuvre des Chambiges, des Bullant, des Biard.

Architecte et ingénieur, appelé à contribuer à l'embellissement de Chantilly, Pierre Biard était aussi un sculpteur de grand talent. C'est à lui qu'il faut attribuer la statue équestre du connétable Henri qui fut détruite en 1792 et que le duc d'Aumale a remplacée en 1886 par celle du connétable Anne. D'après la légende qui accompagne la gravure de Picart,



<sup>11</sup> Vue et perspective du Château de Chantilly du côté du parterre de l'Orangerie  
Par Aveline, vers 1685



LA VIERGE DITE DE LA MAISON D'ORLÉANS  
RAPHAËL

Ayuntamiento de Madrid



cette première statue fut en quelque sorte un hommage rendu au connétable Henri par son jeune fils, qui venait d'épouser (1612) Marie-Félice Orsini, la Sylvie de Théophile. Ce mariage fut une longue et fraîche idylle, tranchée en 1632 par la hache du bourreau. Beau, chevaleresque, magnifique à la guerre, fastueux, aimant les lettres et les arts, le duc Henri II était digne de l'amour éperdu que lui voua sa douce et chaste épouse, amour très pur devant lesquels s'inclina la muse de Mairet et surtout celle de Théophile de Viau. Lorsque celui-ci, forcené libertin, blasphémateur et impie, fut condamné au feu en 1623, il trouva pitié près de ses nobles patrons : ils le recueillirent et le tinrent caché dans ce « logis du parc » dont Henri IV avait goûté le tranquille et charmant séjour,

Et dont le port me fut ouvert  
Pour mettre ma tête à couvert  
Quand on brûla mon effigie.

Subjugué par la bonté de la jeune duchesse, qui ne dédaignait pas de le visiter en espérant sans doute le convertir, Théophile la chanta sous le nom de Sylvie en des odes qui resteront comme le meilleur de son œuvre poétique. Et la petite maison reçut et garda le nom de Sylvie.

Entraîné par Gaston d'Orléans dans une lutte inégale contre le cardinal de Richelieu, Montmorency fut pris, les armes à la main, au combat de Castelnaudary. Le jugement du



PIERRE GOBERT. — Le duc de Bourbon en 1720

et des grâces, lieu où la nature et l'art semblent avoir fait les éléments plus beaux et plus nobles qu'ils ne sont ailleurs, et où la volupté, parée de tous ses charmes, a des appas et des hameçons pour surprendre les esprits, des beautés pour dérober les cœurs, des délices pour amollir les plus généreux courages ». (*Le Prince illustre*, par le sieur du Bois-Hus, 1645). Les poètes font chorus, Voiture, qui appelle Condé son « grand et cher Brochet », Sarasin, dont une lettre à la duchesse

30 octobre 1632 qui fit tomber sa tête prononça aussi la confiscation de ses biens. Louis XIII en laissa une partie aux sœurs du condamné, et garda le plus beau morceau, le domaine de Chantilly, qui offrait un vaste champ à sa passion de la chasse. Il y fit de fréquents séjours jusqu'à sa mort, survenue le 14 mai 1643. Cinq jours après, le Grand Condé inaugurait brillamment le règne de Louis XIV par la victoire de Rocroy, suivie de la prise de Thionville, et la récompense de ces exploits fut la remise de Chantilly à sa mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency.

C'était le temps de la bonne  
[Régence,  
l'empis où la ville aussi bien  
[que la cour  
Ne respirait que les jeux et  
[l'amour.

Chassée par le morose Louis XIII, la gaité reparut à Chantilly, que les littérateurs se reprirent à célébrer : « Chantilly, le séjour des amours



Vue du chateau de Chantilly prise de la hauteur du Vertigaudin.



<sup>13</sup> *Louis-Joseph, prince de Condé*  
Par Bernard Lenoir, 1765

une voie où son orgueil ne sut trouver aucun frein ; la rébellion amena la trahison, et le juste arrêt qui condamna le prince coupable prononça une nouvelle confiscation de Chantilly. De 1654 à 1659, le jeune Louis XIV y parut plusieurs fois.

Le traité des Pyrénées rendit à la France le héros repentant et soumis. Mais c'est pour lui le repos, le repos arrivé avant l'heure. Portant le poids d'un passé dont le souvenir obsèdera longtemps la pensée royale, Condé est éloigné de toute participation aux affaires. Chantilly va profiter de cette inaction forcée ; toutes les ressources d'un fertile esprit en quête d'emploi seront consacrées à l'embellissement du domaine, et Condé se révèle sous un jour nouveau : l'homme de guerre incomparable étonnera par ses conceptions et sa maîtrise l'armée d'ingénieurs, d'architectes, de jardiniers et d'ouvriers de tout genre dont il va prendre le commandement. Dès 1662, Le Nôtre est appelé. Sous l'œil du maître, il dresse le plan d'un parc grandiose englobant mille hectares de terres, prés et bois, que Condé se fait céder à beaux deniers comptants par une foule de propriétaires. Le prince acquiert de même d'importants morceaux de la forêt avec les seigneuries de Gouvieux, Commelles, La Morlaye, afin que Le Nôtre puisse tracer à l'aise ces longues allées dont les principales aboutissent à la Table. Le fils du Grand Condé complètera l'œuvre par l'acquisition des bois de Coye, de Luzarches et de Chaumontel.

Dans le parc, l'exécution du plan de Le Nôtre prendra plus de vingt années. En voici les grandes lignes : la Nonette, détournée de son cours, tombera en cascade dans l'artère

## FIGARO ILLUSTRÉ

de Montausier, écrite au nom de la princesse de Condé et de la duchesse de Longueville, trace un délicieux tableau de la vie de Chantilly :

...Ici nous avons la musique  
De luths, de violons et de  
[voix...]  
Nous faisons de jolis tour-  
[nois,  
Nous allons tous à courre à  
[l'ombrage des bois,  
Et nous donnons le bal tous  
[les soirs une fois...  
Dirai-je qu'Ablancourt, Calpre-  
[nède et Corneille,  
C'est-à-dire vulgairement  
Les vers, l'histoire, le romant,  
Nous divertissent à merveille...

Cette renaissance de Chantilly fut de courte durée. Les troubles de la Fronde engagèrent Condé dans

## CHANTILLY

principale du nouveau système, le Grand Canal, dont un bras, la Manche, s'avancera vers le château, divisant les prairies asséchées où seront dessinés les parterres avec miroirs d'eau que l'on voit encore aujourd'hui. Un aqueduc ira chercher jusqu'aux environs de Senlis l'eau destinée aux jets et fontaines établis près du château. A l'extrémité occidentale du parc, une machine élévatoire enverra l'eau d'une source abondante dans un réservoir creusé sur la Pelouse, d'où elle ira alimenter les cascades érigées sur le versant de la vallée, et se répandra dans une série de canaux entremêlés de jardins, de parterres,



<sup>18</sup> *M<sup>lle</sup> de Rohan-Soubise, princesse de Condé*  
D'après Perronneau

de petits bois, de pavillons de treillage.

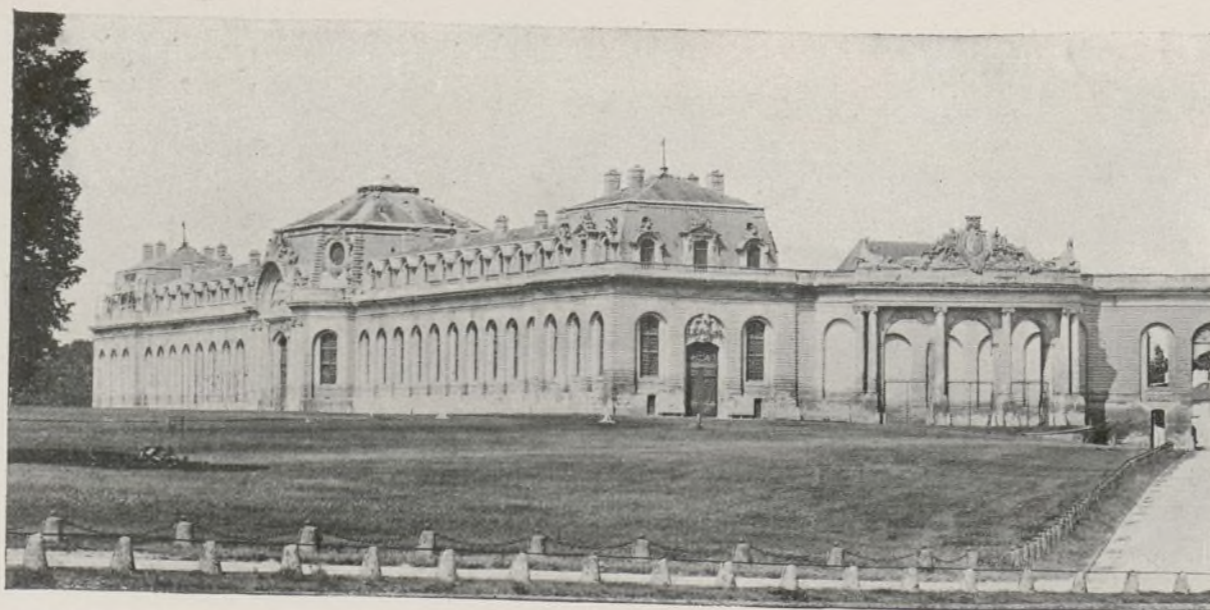
Les principaux collaborateurs de Le Nôtre furent le paysagiste Desgots, l'architecte Daniel Gittard, le jardinier La Quintinie, et l'ingénieur Jacques de Manse, qui a laissé son nom au pavillon de la machine élévatoire. La plus belle partie de leur œuvre a disparu, mais Pérelle a eu le soin de la fixer en de nombreuses gravures ; elles permettent d'admirer le cadre merveilleux où se déroula la fameuse fête de 1671, offerte à Louis XIV et attristée par la mort du contrôleur Vatel : la lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné est dans toutes les mémoires. Deux ans après, M<sup>me</sup> de La Fayette disait de Chantilly : « De tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là ». Et Dangeau écrivait à Condé, alors aux Pays-Bas : « Jamais Chantilly n'a été si propre à donner du plaisir à ceux qui l'habitent. Je trouve que Gourville est plus heureux que vous ; toutes les jolies femmes de Paris viennent lui tenir compagnie ».

En cette année 1673, le prince modifia profondément l'accès du château : supprimant la vieille chaussée qui reliait la Pelouse à la forteresse, il créa l'avenue du Connétable, l'avant-cour prise sur l'étang et précédée de deux pavillons, enfin la rampe qui accède à la terrasse. De l'autre côté, le dessin du grand parterre avait déjà fait disparaître la chaussée de Vineuil et en grande partie l'étang du Serurier ; la terrasse fut percée et le grand Degré construit par Daniel Gittard ; en 1682, Le Nôtre dessina les grottes en rocaille qui accompagnent le Degré, et confia l'exécution des figures au sculpteur

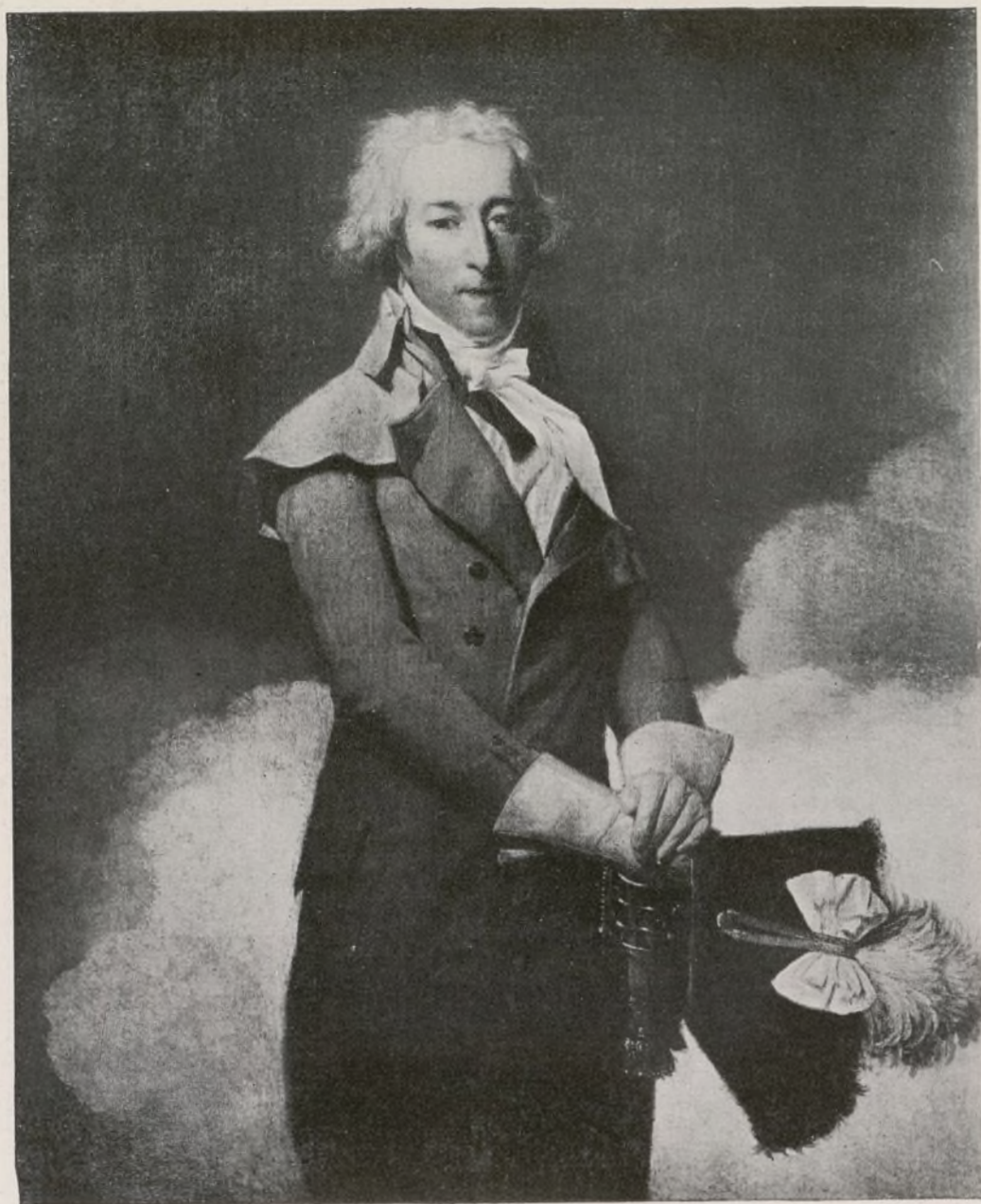


<sup>16</sup> *M<sup>lle</sup> d'Orléans, duchesse de Bourbon*  
(Par Carmontelle, 1769)

il créa l'avenue du Connétable, l'avant-cour prise sur l'étang et précédée de deux pavillons, enfin la rampe qui accède à la terrasse.



<sup>17</sup> *Les grandes écuries, bâties de 1719 à 1740* (Cliché N. D.)

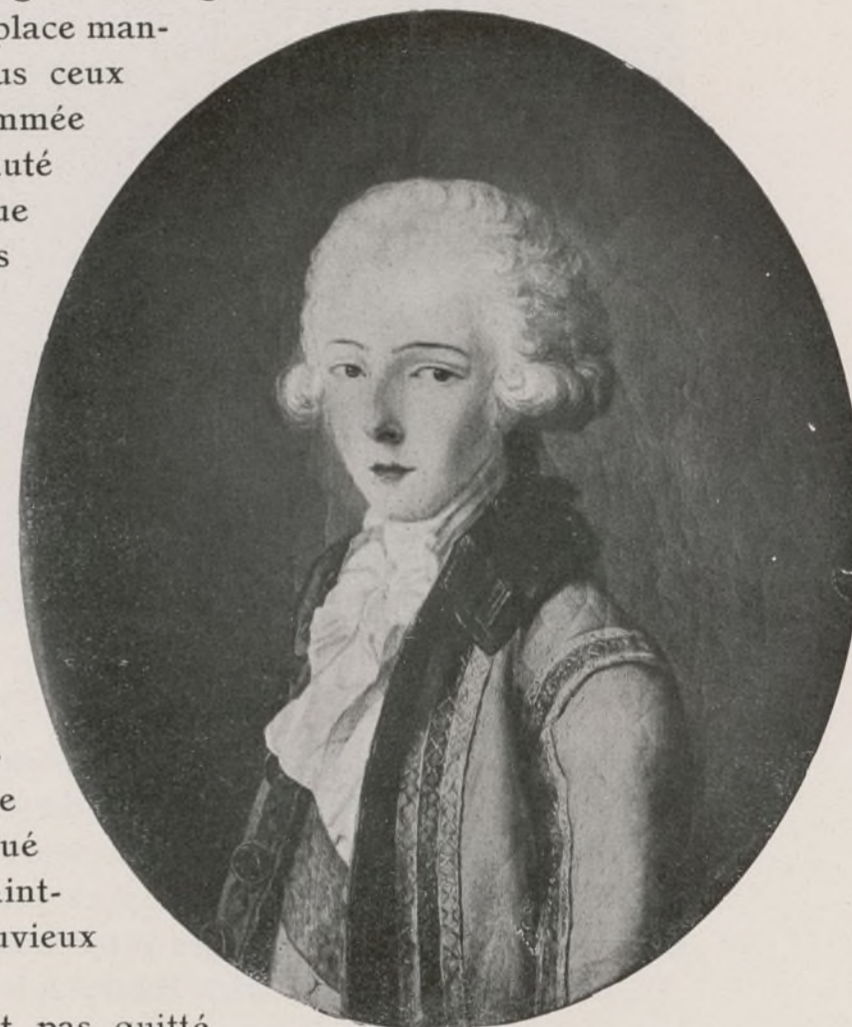


19 DANLOUX. — Le duc de Bourbon en 1795

Jean Hardy. De 1683 à 1686, la vieille ferme de Bucamp subit une transformation complète; une ménagerie construite à Vineuil reçut la basse-cour, oiseaux et bestiaux; les granges et remises de Bucamp firent place à une superbe orangerie bâtie par Mansart, et le nom de Bucamp fut conservé à une belle maison destinée à loger les officiers des princes. Le pavillon qui reliait l'Orangerie à la galerie des Cerfs (au bas du Jeu-de-Paume actuel) prendra le nom d'Oronthee lorsqu'on y aura représenté cet opéra devant le Grand Dauphin en 1688. De 1684 à 1686, Mansart remania entièrement l'aménagement intérieur du petit château, dont le premier étage fut consacré à l'appartement du Grand Condé, son fils Henry-Jules se réservant le rez-de-chaussée. La galerie des Batailles était à peine terminée lorsque mourut le héros

(11 décembre 1686); les tableaux destinés à reproduire ses actions de guerre, par lui commandés à Sauveur Lecomte, furent mis en place de 1687 à 1692.

« Monsieur le Prince est dans son apothéose de Chantilly, dit M<sup>me</sup> de Sévigné; il vaut mieux là que tous les héros d'Homère ». Tout ce que la France comptait d'illustre venait admirer dans sa retraite le prince épris des lettres, des sciences et des arts, et qui conservait dans un corps épuisé une prodigieuse intensité de vie intellectuelle. Autrefois, il avait protégé Corneille et Molière; il appelle maintenant près de lui Racine et Boileau, Malebranche et Bourdaloue, Fénelon et Bossuet; La Bruyère est le précepteur de son petit-fils; Le Nôtre, Mansart, Mignard, Lebrun coudoient à Chantilly les princes, les grands seigneurs, les généraux illustres. La place manquait pour loger tous ceux qu'attiraient la renommée du maître et la beauté du lieu; c'est alors que naquit la ville. Les premiers terrains concédés par le Grand Condé se couvrirent d'hôtels; lui-même désigna le lieu où devait s'élever l'église; elle fut construite de 1687 à 1690 par les soins de son fils, et le territoire de la nouvelle paroisse fut constitué aux dépens de Saint-Léonard et de Gouvieux (1692).



21 Le duc d'Enghien en 1788 (Peinture anonyme)

Mansart n'avait pas quitté Chantilly, où la fin de son œuvre ne mérite pas d'éloges. Il mit le grand château « à la moderne », c'est-à-dire à la mode du jour. Le rédacteur du *Mercur* qui rendit compte de la fête d'août 1688 vit le début des travaux: « M. le Prince fait travailler présentement à rendre le dedans de la cour régulier, et à donner au dehors une face toute nouvelle,



Le château de Chantilly, vu de l'entrée, état actuel (Cliché N. D.)



22 WINTERHALTER. — Le duc d'Aumale en 1840

soit par l'ouverture de trois rangs de fenêtres et deux grands balcons qui régneront tout autour du château, soit par les combles, qui seront tous d'égale hauteur, à la mansarde ». Le vieux manoir perd alors son aspect pittoresque, et l'œuvre gracieuse de Pierre Chambiges est condamnée à disparaître.

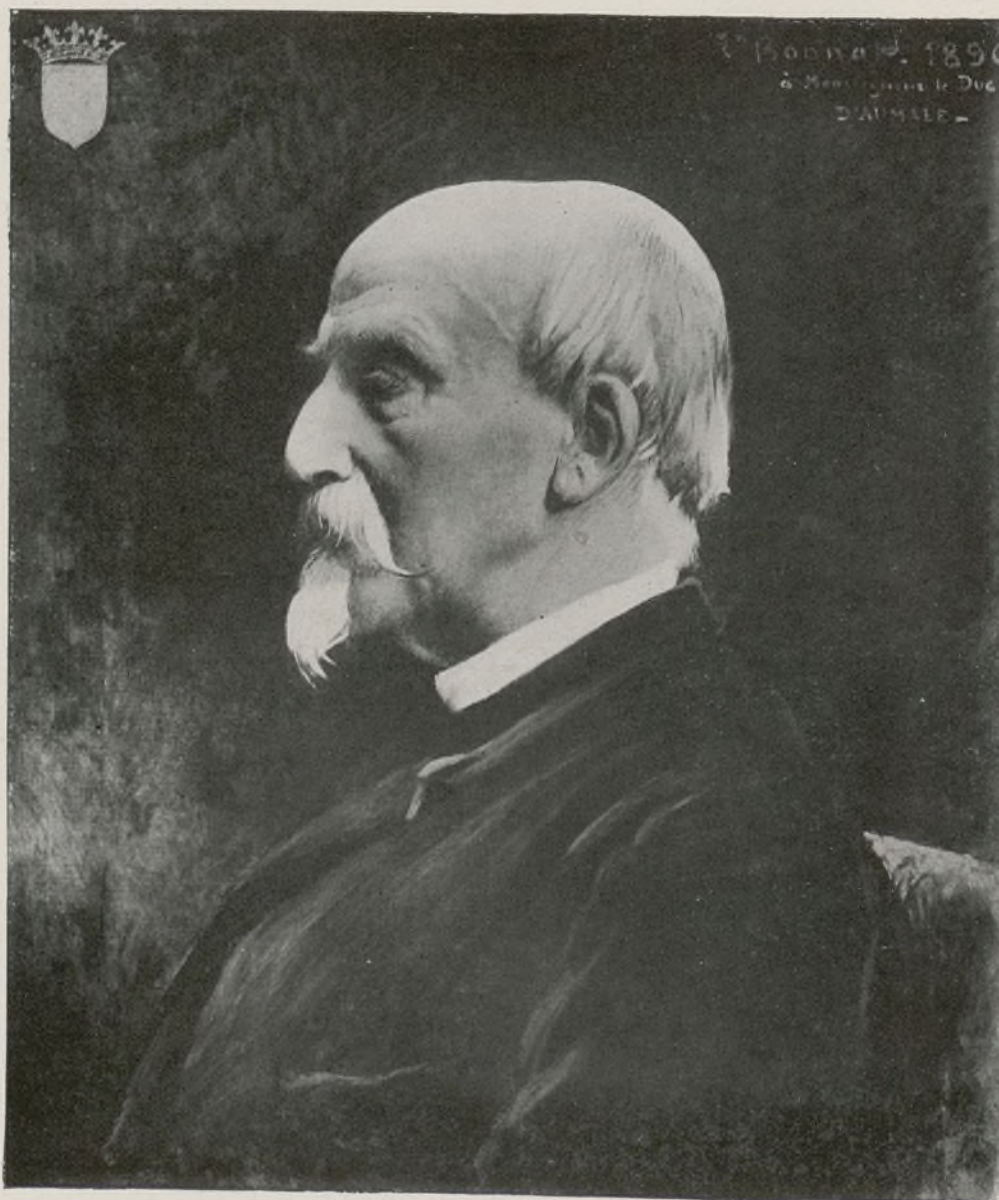
Saint-Simon nous montre Henry-Jules se promenant dans le parc, « suivi de plusieurs secrétaires qui écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit pour raccommoder et embellir ; il y dépensa des sommes prodigieuses, mais qui ont été des bagatelles en comparaison des trésors que son petit-fils y a enterrés et des merveilles qu'il y a faites ». Ce petit-fils est Louis-Henri, duc de Bourbon, amant de M<sup>me</sup> de Prie, ministre du jeune Louis XV. Nous n'avons pas à juger son rôle politique, ni même à apprécier son caractère ; il fut, à certains égards, un assez pauvre homme ; mais il aima passionnément les sciences et les arts. Immensément riche, follement prodigue pour satisfaire ses fantaisies, il paraît avoir fait de l'embellissement de sa maison le but de son existence. De 1718 à 1740, année de sa mort, Chantilly fut un vaste chantier. L'architecte était Jean Aubert ; les Grandes Écuries demeurent comme un splendide témoignage de son talent. Il agrandit l'église, et donna le plan des maisons qui furent construites au long de la Pelouse, entre l'église et l'hôpital : cet établissement charitable, bâti et doté par le duc de Bourbon, a conservé son autonomie et ses biens. Aubert acheva la transformation du château, et supprima ce qui restait de l'œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle. La cha-



23 La duchesse d'Aumale en 1844 (Peinture anonyme)

pelle de 1507 disparut (1719), et la nouvelle occupa le même emplacement (grand escalier actuel) dans un nouveau corps de logis. Dans le petit château, l'appartement reçut les boiseries dorées qu'on y admire encore, beau spécimen du pur style de la Régence (1722), et la décoration si originale et chatoyante de couleurs qu'on nomme la Grande Singerie, attribuée à Christophe Huet.

Le goût des arts de la Chine et du Japon était alors fort répandu à la cour de France. C'est pour imiter les porcelaines du Japon que le duc de Bourbon créa (1730) la manufacture dont les produits sont si recherchés de nos jours ; grâce à la protection des seigneurs de Chantilly, elle fut très florissante jusqu'à la Révolution. Dans le château même, le duc installa un cabinet de physique et chimie, un atelier de toiles peintes « qui imitent parfaitement celles des Indes », un laboratoire pour faire des vernis de la Chine, enfin une très belle collection d'histoire naturelle qui deviendra plus tard la première de l'Europe par l'adjonction du riche cabinet de Valmont de Bomare. Audessus de l'Orangerie se trouvait le cabinet des Armes, dont les plus belles pièces sont aujourd'hui au musée d'Artillerie. La Ménagerie de Vineuil pouvait rivaliser avec celle du roi pour le nombre et la variété des animaux. Parmi les travaux d'art de cette époque, il faut compter le percement de nombreuses routes dans la forêt, et l'embellissement continu du parc : je ne citerai que la création du pavillon et du jardin de la fontaine minérale, près de laquelle Nattier a re-



24 BONNAT. — Le duc d'Aumale (1890)

présenté M<sup>lle</sup> de Clermont, sœur du duc de Bourbon, la charmante héroïne du roman de M<sup>me</sup> de Genlis.

La mort du duc de Bourbon (27 janvier 1740) laissa inachevées plusieurs de ses entreprises. Le pavillon des Ecuries qui devait recouvrir la route à l'entrée de la ville était à peine amorcé; il ne fut pas continué, et les pierres d'attente de ce qu'on appelle la porte Saint-Denis se présentent sous un aspect de ruines. C'est que le nouveau prince de Condé, Louis-Joseph, n'avait que quatre ans. Le comte de Charolais, oncle et tuteur, géra la fortune de l'enfant en administrateur avisé, écartant les travaux de luxe, se bornant à l'entretien et aux réparations, qui pendant treize ans absorbèrent des sommes considérables. En remettant à son neveu le domaine de Chantilly dans un admirable état, le comte de Charolais permettait au jeune prince d'avoir les coudées franches pour continuer les traditions artistiques de sa maison. Grand bâtisseur comme ses ancêtres, Louis-Joseph hérita de leurs goûts éclairés et surtout de leur passion pour Chantilly. Il semblait que ce beau lieu eût épuisé les ressources de l'art; cependant le nouveau seigneur s'applique à l'embellir encore, et ses efforts porteront à l'apogée la splendeur et la renommée de Chantilly. Il en verra aussi la ruine.

Marié en 1753 à Charlotte de Rohan-Soubise, le prince de Condé eut la douleur de la perdre en 1760; elle lui lais-



Enlèvement des canons de Chantilly, 1789, gravure de Prieur

sine, Boucher répand les grâces de son pinceau sur les murs du temple de Vénus. Puis le prince de Condé marie son fils à la fille du duc d'Orléans et, en prévision de l'extension de la famille, il fait édifier par l'architecte Leroy le long bâtiment qui prit le nom du premier occupant, le duc d'Enghien; le petit prince y fut installé avec ses nourrices huit jours après sa naissance (1772). Le père avait dix-sept ans, le grand-père trente-six.

Le goût du théâtre, héréditaire chez les Condé, était général au XVIII<sup>e</sup> siècle, où pullulèrent les scènes de société: celle de Chantilly fut célèbre. Dans le pavillon d'Oronthee, le prince fit construire une salle de spectacle, luxueusement décorée par les peintres Baudon, Restout et Sauvage, les sculpteurs Suard et Boiston. Le répertoire comprenait surtout des

par épouser en 1809. Pour le moment, le prince ne songe qu'à se montrer le digne héritier du Grand Condé, dont les vertus guerrières semblent revivre en lui: la France lui dut deux des rares succès de la guerre de Sept Ans. Puis la paix le rend à l'étude des lettres et des sciences, à l'amour des arts, et surtout à Chantilly, dont il est épris plus qu'aucun de sa race. Déjà le Jeu-de-Paume avait été construit (1757). En 1765 fut créée l'île d'Amour, ornée des statues de Vénus callipyge et de Vénus pudique qui sont encore dans cette partie du parc. Dans une île voi-



Château de Chantilly, côté Est (Cliché N. D.)

sait deux petits enfants, Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, et la princesse Louise, auxquels il ne put se résoudre à donner une seconde mère, bien que lui-même n'eût que vingt-quatre ans. Plus tard, il s'éprendra de la princesse de Monaco, dont la tendresse le soutiendra aux jours d'épreuves et qu'il finira

pièces de Sedaine, Laujon et autres contemporains; mais Molière et Racine n'étaient pas oubliés; on y jouait les *Plai-deurs*, le *Médecin malgré lui*, l'*École des Femmes*, le *Bourgeois gentilhomme*, représenté « avec tous ses agréments ».

Le Hameau et le jardin anglais qui l'entoure sortirent un

\*\*\*\*

beau jour de l'imagination de Louis-Joseph de Bourbon, dont la pensée fut heureusement rendue par l'architecte Leroy. Le prince en fit les honneurs à sa petite cour le 16 avril 1775. Deux ans plus tard, la princesse Louise, faisant sa première entrée à Chantilly, rencontra au Hameau des bergers et des bergères, qui l'accueillaient par des chants rustiques et des danses champêtres. Tout cela était artificiel, bien entendu; mais la vie était si charmante alors à Chantilly! Les jours où on n'allait pas courre le daim ou le cerf, on dînait au Hameau ou à Sylvie; la compagnie montait ensuite sur la frégate, suivie d'une chaloupe remplie de musiciens. Au son des instruments, on parcourait la Manche, le Grand Canal; puis la troupe débarquait soit à la Ménagerie, soit au pavillon de la Fontaine minérale, où l'on faisait collation.

Une promenade en voiture à travers les jardins, les Écuries, la Pelouse, ramenait la compagnie au château. Après le souper, on allait jouer la comédie, au sortir de laquelle un feu d'artifice de Ruggieri déployait sa féerie sur les eaux.

Louis XV visitait souvent Chantilly, et M<sup>me</sup> du Barry eut la curiosité d'en voir les merveilles; le roi l'y amena en août 1769; elle y parut discrètement. Il y eut naturellement moins de retenue lors de la visite de Mesdames de France, en juillet 1777. Le jour de leur arrivée, dîner au Hameau, collation au kiosque chinois du parc de Sylvie, souper au pavillon de Vénus. Le lendemain, visite du château, des collections d'histoire naturelle, du riche cabinet des Armes, des Grandes Ecuries, où le prince de Condé fait atteler et conduit lui-même des

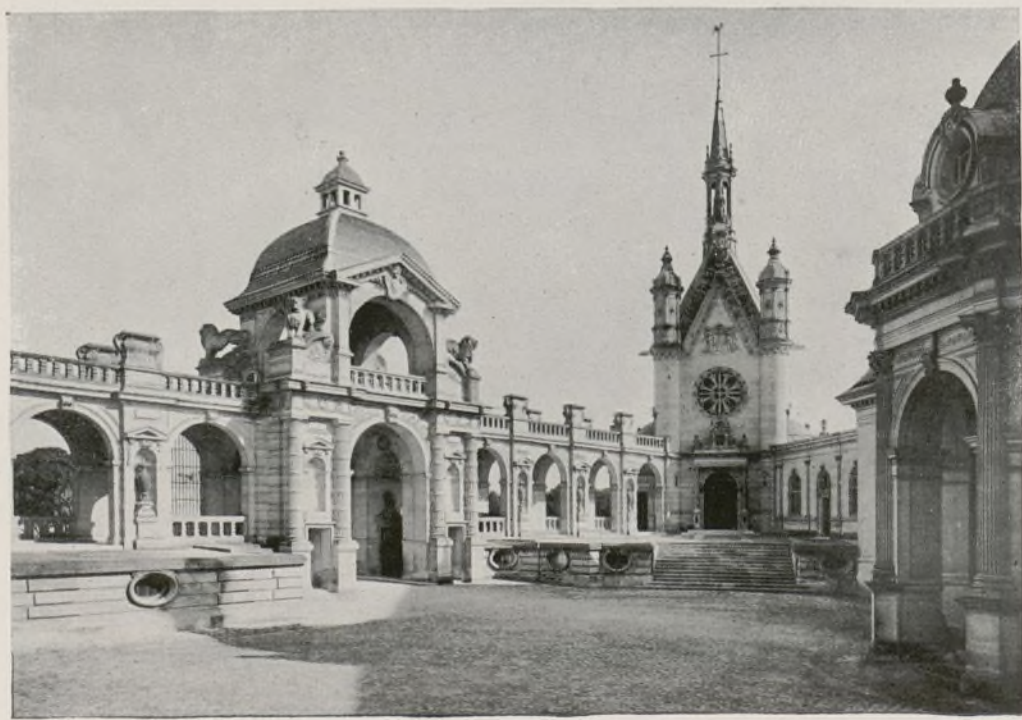


VAN DYCK. — La princesse de Barbançon

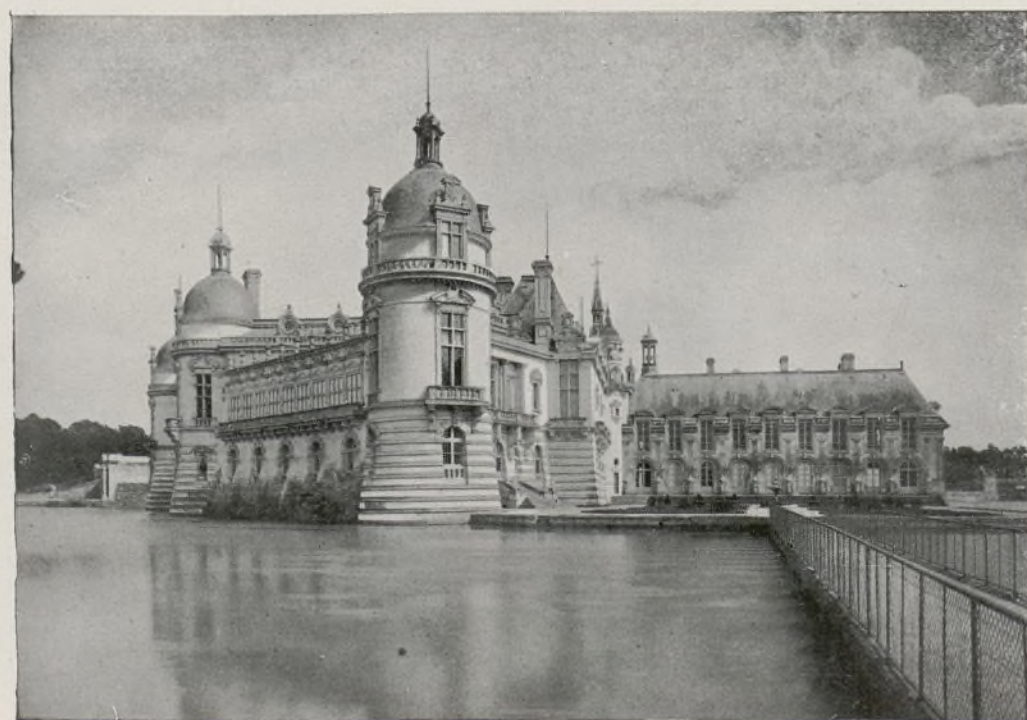
cerfs apprivoisés; après le dîner, on se rend en chaloupe à la Ménagerie, où l'on regarde le lion, le tigre, les oiseaux exotiques, etc.; collation à la Laiterie; souper au Hameau, qui est illuminé, ainsi que le jardin anglais et les canaux voisins; on s'y promène, on joue, on danse, et l'on rentre au château à trois heures du matin. Ces plaisirs se renouvellent pour le roi de Danemark, le prince royal de Prusse, le futur czar Paul I<sup>er</sup>, qui, sous le nom de comte du Nord, vint avec sa femme à Chantilly en juin 1782, et y fit un séjour que la baronne d'Oberkirch a conté dans ses *Mémoires*. Gustave III, roi de Suède, visita le prince de Condé en mars 1771; l'année suivante, il enrichit la Ménagerie de Chantilly par un envoi de rennes accompagnés de Lapons, et les collections du château par le don d'un grand meuble à tiroirs construit en

forme de museum minéralogique, superbe spécimen de l'ébénisterie suédoise. Lui-même revint à Chantilly en 1784, et ne cessa de professer pour Condé et sa famille la plus sincère amitié.

De 1760 à 1789, la ville de Chantilly acheva de se former, grâce aux concessions de terrains consenties par le prince, qui portait un bienveillant intérêt à l'accroissement du bourg et au bien-être des habitants. C'était pour lui comme une grande famille à laquelle ses prédécesseurs avaient donné naissance et dont il était le protecteur et le tuteur. Depuis plus d'un siècle, l'instruction primaire était donnée gratuitement aux enfants; la construction de l'hôpital avait marqué l'établissement d'une école séparée pour les filles. Le prince Louis-Joseph fit davantage; il créa un collège d'enseignement secon-



28 La cour d'honneur et la chapelle (Cliché N. D.)



29 Château de Chantilly, côté Ouest (Cliché N. D.)

daire en 1784, et une école de dessin en 1787. D'autre part, il veillait au maintien d'un privilège unique dans le royaume : l'exemption des droits de régie et l'interdiction aux agents des fermes d'exercer chez les commerçants. Aussi les relations étaient-elles des plus cordiales entre la ville et le château. Chaque année, le prince, accompagné de sa famille, ouvrait lui-même la fête patronale sur la Pelouse, tirant les premiers coups au jeu d'arc, visitant les baraques foraines, jetant des pains d'épices à la foule, se mêlant aux danses champêtres. La jeunesse du pays offrait parfois des bals aux jeunes princes, qui les lui rendaient dans le dôme des Grandes Ecuries, où Condé donnait aussi à dîner aux bourgeois de la ville.



<sup>30</sup> *Le comte de Provence* (Louis XVIII) Par Duplessis

ville de Paris, Duval d'Estaing et Guérard Homet, et accompagné de trois canons. La troupe ne quitta Chantilly que le 20, emmenant plusieurs charrettes chargées de la statue du Connétable, de la colossale Renommée en plomb jetée à bas du dôme des Ecuries, de bustes et statues de rois et princes, etc.; elle s'était appliquée à détruire tous les « signes de féodalité », y compris les tableaux représentant les chasses du prince de Condé. Huit jours après, une autre bande envahit le château et enleva différents objets, surtout des bronzes; elle revint le 1<sup>er</sup> septembre, mit à sac la Ménagerie, massacra les animaux, entreprit la démolition des fontaines et jets d'eau, et l'enlèvement des plombs, tuyaux, bassins. Au mois de mai 1793, la



<sup>31</sup> *Château de Chantilly. Galerie principale du Musée Condé* (Cliché N. D.)

La Révolution allait mettre fin à ces mœurs charmantes.

Le prince de Condé donna le premier signal, trop vite entendu, de l'émigration, et Chantilly en subit aussitôt les conséquences. Le 28 juillet 1789, une troupe de gardes nationaux vint de Paris pour enlever le prétendu arsenal de la soi-disant forteresse; l'artillerie du château, qui n'avait fait que participer aux réjouissances et aux fêtes, fut emmenée triomphalement dans la capitale et présentée à l'Hôtel de Ville le 1<sup>er</sup> août. D'autres perquisitions suivirent pour la recherche des armes et des munitions. Enfin, au début de 1792, les propriétés du prince de Condé furent confisquées, et les opérations du séquestre commencèrent au mois de juin. Elles furent interrompues le 15 août par l'arrivée d'un détachement du fameux bataillon des Récollets, conduit par deux commissaires de section de la



<sup>32</sup> *NATTIER (1744)*  
*La duchesse d'Orléans en Hèbé*

Commission des Monuments fut chargée « de rechercher à Chantilly les choses remarquables et précieuses relatives aux sciences, lettres et arts ». Les commissaires dressèrent la liste des meubles d'art jugés digne d'être conservés, sans oublier les collections d'Histoire naturelle et le cabinet des Armes; le tout fut expédié à Paris, et le mobilier fut vendu sur place.

Le château était complètement vide quand s'ouvrit la Terreur; il fut choisi comme maison de détention pour recevoir les suspects du département de l'Oise, et le premier convoi de prisonniers y entra le 28 août 1793. Cette affectation cessa au mois de juillet 1794; on voulut alors installer dans le château un hôpital militaire, mais le projet ne reçut pas d'exécution, et les bâtiments furent laissés à l'abandon pendant quelques années. Enfin, le 17 juillet 1799, le château et les terres voisins furent vendus à des entre-



<sup>33</sup> François I<sup>er</sup> en 1515 (Attribué à Perréal)

vier 1805 les déclara déchus du bénéfice de leur adjudication. Le grand château était rasé au niveau de la terrasse du Connétable, il n'en restait que le soubassement voûté ; le petit château était intact, mais les beaux jardins de Chantilly n'existaient plus ; le vaste espace compris entre le fossé du château et l'extrémité occidentale de la ville avait été aliéné, et les grandes cascades, les fontaines, les potagers, les parterres disparurent à tout jamais ; à peine en retrouve-t-on quelques traces dans des propriétés particulières.

En 1815, le prince de Condé avait soixante-dix-neuf ans, son fils soixante. Tous deux portaient le deuil inconsolable du duc d'Enghien, sur la tête duquel ils avaient placé de si légitimes espérances. De quel œil navré durent-ils revoir Chantilly ! Partout la dévastation et la ruine ! Remis en possession de ce qui n'avait pas été vendu, le prince de Condé put racheter en 1817 la partie de l'ancien parc délimité par le fossé du château, la route de Vineuil et le Grand Canal : là étaient autrefois les parterres de l'Orangerie, les îles d'Amour et du Bois-Vert ; le bouleversement y était si complet qu'il fallut procéder à un nivellement général, et l'architecte Victor Dubois dessina le grand jardin anglais ; de l'ancien

preneurs de démolitions, à l'exception des Grandes Ecuries et du château d'Enghien, qui servaient déjà de casernes et qui logèrent des troupes jusqu'à la Restauration. Bucamp, l'Orangerie, le Théâtre, le Temple de Vénus furent détruits tout d'abord, puis on s'attaqua au grand château. En 1803, les acquéreurs furent poursuivis pour n'avoir pas exécuté certaines clauses du cahier des charges ; un jugement du 21 jan-

état des lieux, il ne reste que les cascades de Beauvais et la pointe de l'île d'Amour. Le petit château, laissé à l'abandon, était dans un pitoyable état ; on l'accoutra du mieux qu'on put. Pour utiliser commodément le soubassement du grand, on acheva de combler le fossé qui le séparait du petit, et l'aile qui les rattache fut construite. Puis le prince de Condé mourut (13 mai 1818), et le duc de Bourbon, désor-

mais seul au monde, ne songea pas à relever autrement son foyer dévasté. Il s'attacha seulement à la reconstitution du parc et à l'agrandissement du domaine, achetant même des bois et des terres qui n'avaient jamais appartenu à ses ancêtres. Il obéissait ainsi à la tradition dont il était le dernier dépositaire, à l'idée maîtresse qui, au cours de cinq siècles, avait présidé à l'accroissement graduel du domaine de Chantilly. Celui-ci avait atteint une extension sans précédent lorsque le duc de Bourbon mourut en 1830, ayant choisi pour héritier celui de ses petits-neveux qui était son filleul, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe.

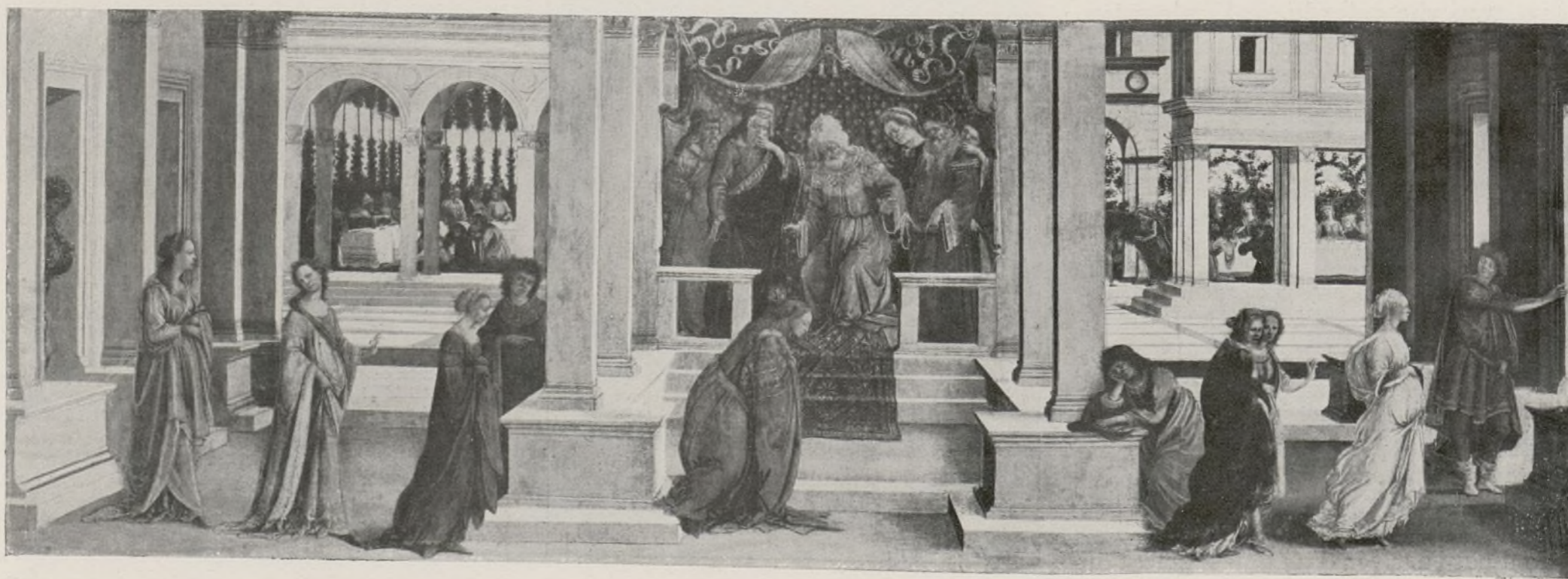
Le nouveau seigneur n'avait que huit ans. Pendant sa longue minorité, Chantilly reçut souvent la visite de la reine Marie-Amélie. Le duc d'Orléans y fit quelques séjours de 1835 à 1842, surtout aux époques des courses de chevaux, industrie nouvelle dont il fut l'ardent promoteur et qui contribua puissamment à la prospérité de la ville de Chantilly. Cet événement sportif était l'occasion de brillantes fêtes et de grandes chasses dont on trouve la relation dans les journaux du temps. Ce n'est qu'en 1845 que le duc d'Aumale prit réellement possession de Chantilly avec la blonde princesse, gracieuse et candide, qu'il



<sup>36</sup> FRANÇOIS CLOUET. — La reine Margot



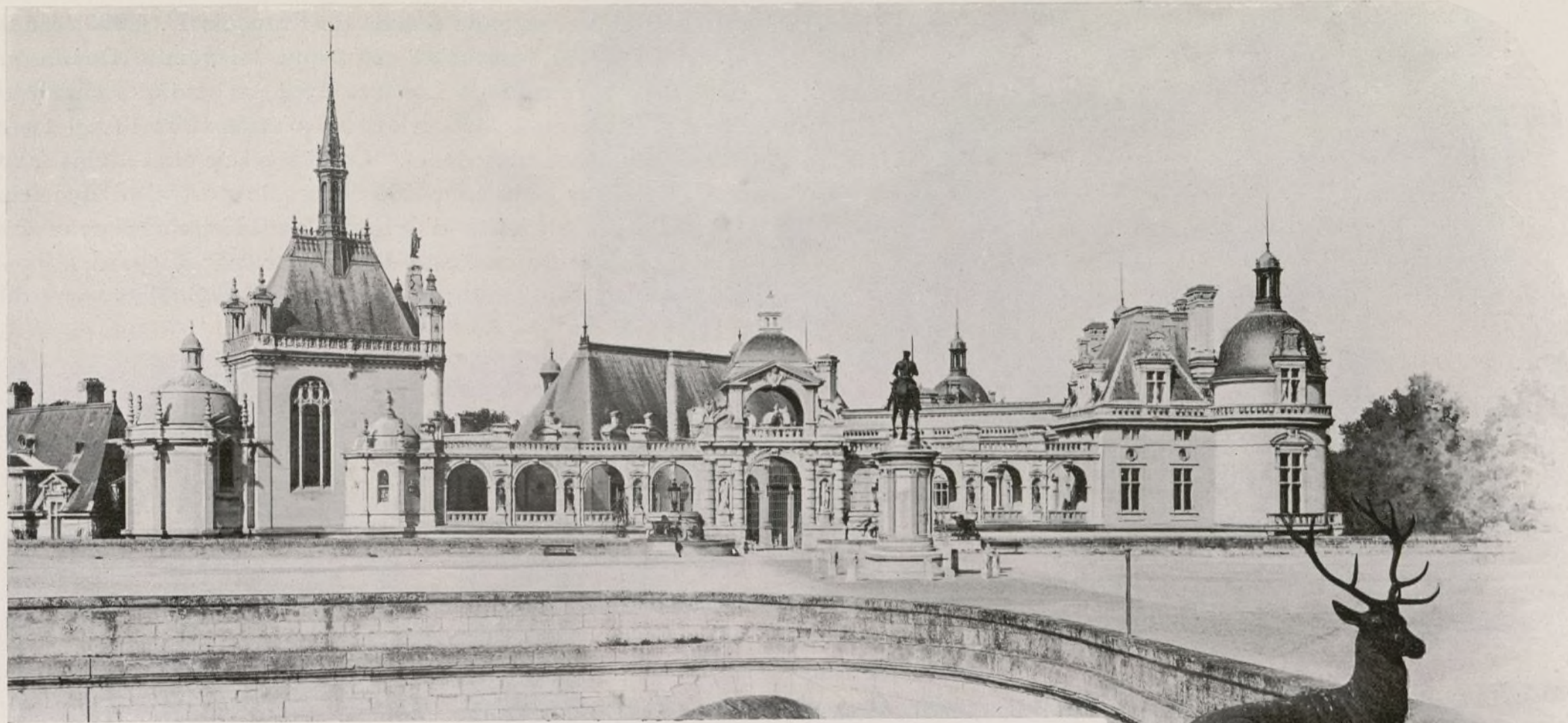
<sup>34</sup> CORNEILLE DE LYON M<sup>me</sup> de Martigne-Briant



FILIPINO LIPPI. — Esther et Assuérus

était allé chercher à Naples en novembre 1844. A l'occasion de ce mariage, le rez-de-chaussée du petit château reçut une nouvelle décoration intérieure à laquelle contribuèrent Eugène Lami, Diaz, Français, Baron, Roqueplan, Godefroy ; l'archi-

bord d'importantes acquisitions ; en 1850-51, le prince perdit son père et son beau-père, le prince de Salerne. Or, la succession privée du roi Louis-Philippe comprenait une bibliothèque remarquable, qui lui avait été léguée en 1840



Château de Chantilly. Vue du côté de la Terrasse (Cliché N. D.)

37 tecte Duban créa dans la cour la petite galerie de bois destinée à servir de corridor de dégagement. Le duc d'Aumale eut alors le projet de relever le château des Montmorency et des Condé, et Duban lui soumit des plans que nous conservons encore. Puis naquit un fils auquel on donna le titre de prince de Condé, avec l'espoir que de ce rejeton de la vieille race sortirait une nouvelle lignée de ce glorieux nom. Tout semblait sourire au duc d'Aumale lorsque se produisit le coup de foudre du 24 février 1848. Le prince était alors en Algérie : on sait avec quelle dignité il remit ses pouvoirs aux commissaires du nouveau gouvernement et prit le chemin de l'exil. Cette fois, Chantilly ne fut pas confisqué, mais les décrets de 1852 en prononcèrent l'aliénation forcée dans un bref délai, à peine de confiscation ; le duc d'Aumale trouva des acquéreurs pour ses biens, dont le retour éventuel lui fut assuré par des arrangements secrets. Sous l'Empire, l'habitation du château fut louée à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cowley, puis au comte Duchâtel.

Le premier souci de l'illustre proscrit fut de se créer des occupations. La veille général, il se retrouve le lendemain, comme sans effort, bibliophile et amateur ; il y était préparé par de solides études, comme par l'éducation artistique que le roi Louis-Philippe avait fait donner à ses enfants. L'héritage des Condé lui avait apporté un embryon de collections, quelques œuvres d'art restituées en 1815, un fonds de manuscrits et d'archives : de ceci sortira l'*Histoire des princes de Condé*. Ce n'était pas assez pour meubler la maison du grand seigneur qu'était le duc d'Aumale, ni pour satisfaire les goûts qui se déclaraient en lui. Deux événements de famille occasionnèrent tout d'a-

par un riche Anglais, M. Franck Hall Standish ; elle se composait de nombreuses éditions aldines et de centaines d'incunables, premiers monuments de l'imprimerie en Italie et en Allemagne ; le prince

se fit attribuer cette splendide collection. D'autre part, les arrangements nécessités par la succession du prince de Salerne le décidèrent à acquérir la galerie de tableaux ; il en revendit une partie et garda soixante-douze toiles, la plupart italiennes.

L'année suivante, on mettait en vente le mobilier de Neuilly, qui comprenait les belles tapisseries représentant les chasses de Maximilien, copie faite aux Gobelins au XVII<sup>e</sup> siècle, et donnée par Louis XIV au comte de Toulouse, dont la petite-fille fut la mère du roi Louis-Philippe. Le duc d'Aumale désira beaucoup acquérir cette magnifique série de dix grandes pièces, résistant aux instances de ses conseillers, qui allé-

guaient la pénurie d'argent, l'incertitude de l'avenir. Le prince voulut bien limiter sa folie à une commission de 10.000 francs ; ce chiffre ne fut même pas atteint aux enchères publiques, et le précieux lot fut adjugé à son représentant au prix de 6.000 francs ; on l'estime aujourd'hui cent fois plus. Heureux temps, où les livres et les œuvres d'art pouvaient s'acquérir sans gros sacrifices ! Ce fut d'ailleurs une affaire exceptionnellement heureuse ; je ne puis lui comparer que l'acquisition des *Très riches Heures*



Château de Chantilly. Côté Sud (Cliché N. D.)



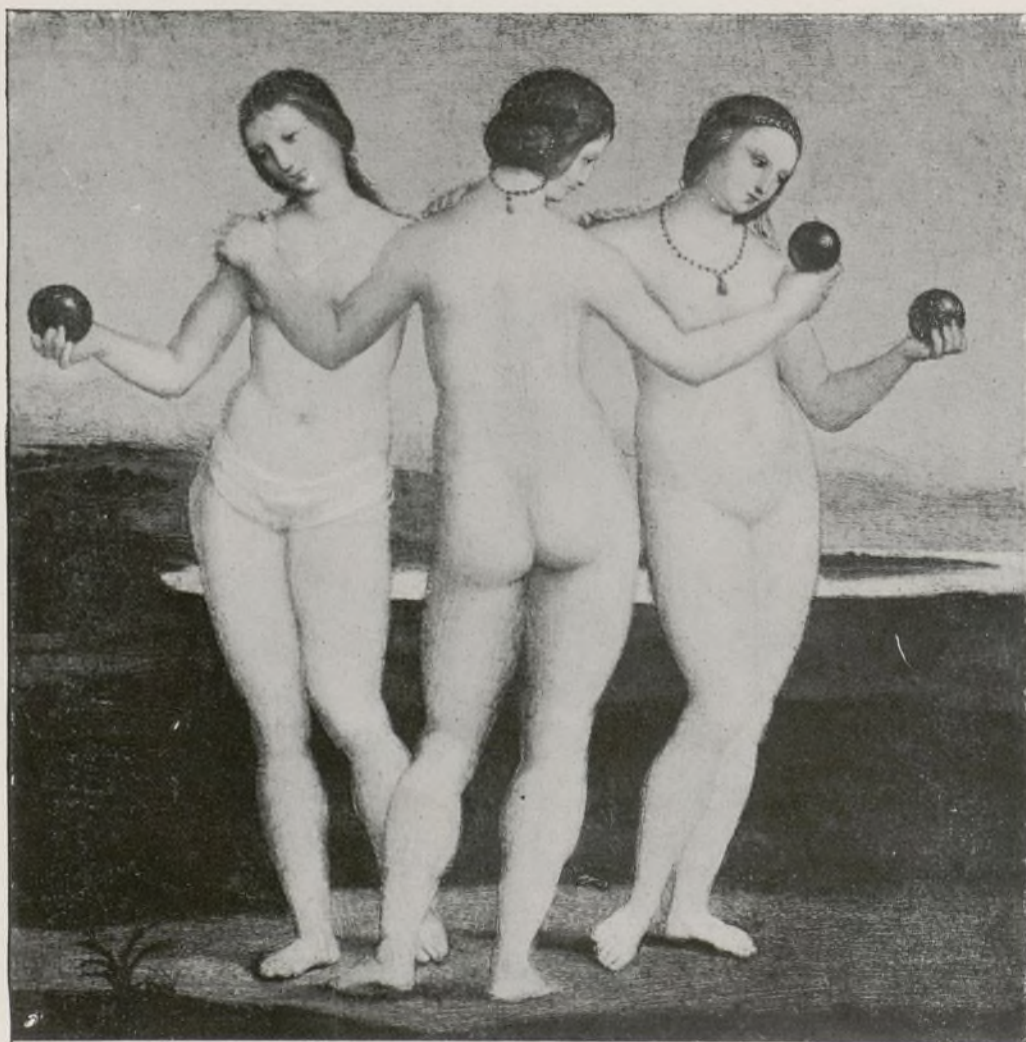
<sup>39</sup> Le Couronnement de la Vierge

Peinture des Très riches Heures du Duc de Berry

du duc de Berry (1415), manuscrit unique au monde pour la splendeur des peintures et qui fut cédé au prince contre 18.000 francs ; combien de centaines de mille francs atteindrait-il aujourd'hui ? N'a-t-on pas vu récemment un Molière monter à 190.000 fr. pour les dessins originaux de Moreau le Jeune ? Or, le duc d'Aumale n'a payé que

7.000 francs un exemplaire en vélin des *Chansons* de Laborde, orné, lui aussi, de dessins de Moreau, tout aussi beaux, sinon plus beaux que ceux du Molière. Si le prince avait commencé sa collection quarante ans plus tard, il n'aurait pu former l'admirable assemblage d'œuvres de tout genre qu'on admire à Chantilly ; il a eu la chance de vivre à une époque où l'on pouvait avoir un beau Largillière pour 500 francs.

Ce n'est pas cependant que les gros chiffres aient été inconnus sous le second Empire ; c'est ainsi qu'en 1853 le duc d'Aumale paya 53.000 francs le *Meurtre du duc de Guise*, commandé par le duc d'Orléans à Paul Delaroche au prix de 10.000 francs ; et la *Stratonice* d'Ingres, mise aux enchères à Paris en janvier 1863, atteignit le chiffre de 92.000 francs. En revanche, le prince eut pour un morceau de pain le superbe portrait du grand bâtard Antoine de Bourgogne, attribué à Roger van der Weyden ; c'était un coup de la chance, car les portraits peints du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle s'étaient déjà relevés



<sup>40</sup> RAPHAËL. — Les Trois Grâces

de la défaveur qui les avait frappés pendant deux siècles. Entraîné par ses goûts d'historien, le duc d'Aumale rechercha de bonne heure les portraits français du temps des Clouet ; il en acquit quelques-uns à la vente Bernal, en 1855, et à des prix convenables : le cardinal de Châtillon, 4.250 francs ; la reine Eléonore, seconde femme de François I<sup>er</sup>, 6.000 francs ; Henri II, 5.500 francs ; et ceux que lui vendit Dominique Colnaghi, marchand de Londres dont la boutique canalisait l'immense réservoir de curiosités qu'était alors l'Angleterre, n'étaient pas non plus donnés. Le xvii<sup>e</sup> siècle était moins favorisé : Colnaghi céda pour 500 francs le portrait d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, par Netscher ; pour 260 celui de la célèbre comtesse de La Suze, par Mignard, et pour 250 seulement l'admirable portrait de Gobinet, un des

meilleurs de Largillière. Les prix se relevaient un peu avec les principaux noms classiques : le très célèbre *Massacre des Innocents* de Poussin fut cédé par M. Gardener pour 9.175 fr. en 1854 ; un autre tableau de ce maître, *Thésée découvrant l'épée de son père*, fut vendu par M. Nieuwenhuys, en 1860, à un prix inférieur, 7.875 francs ; et



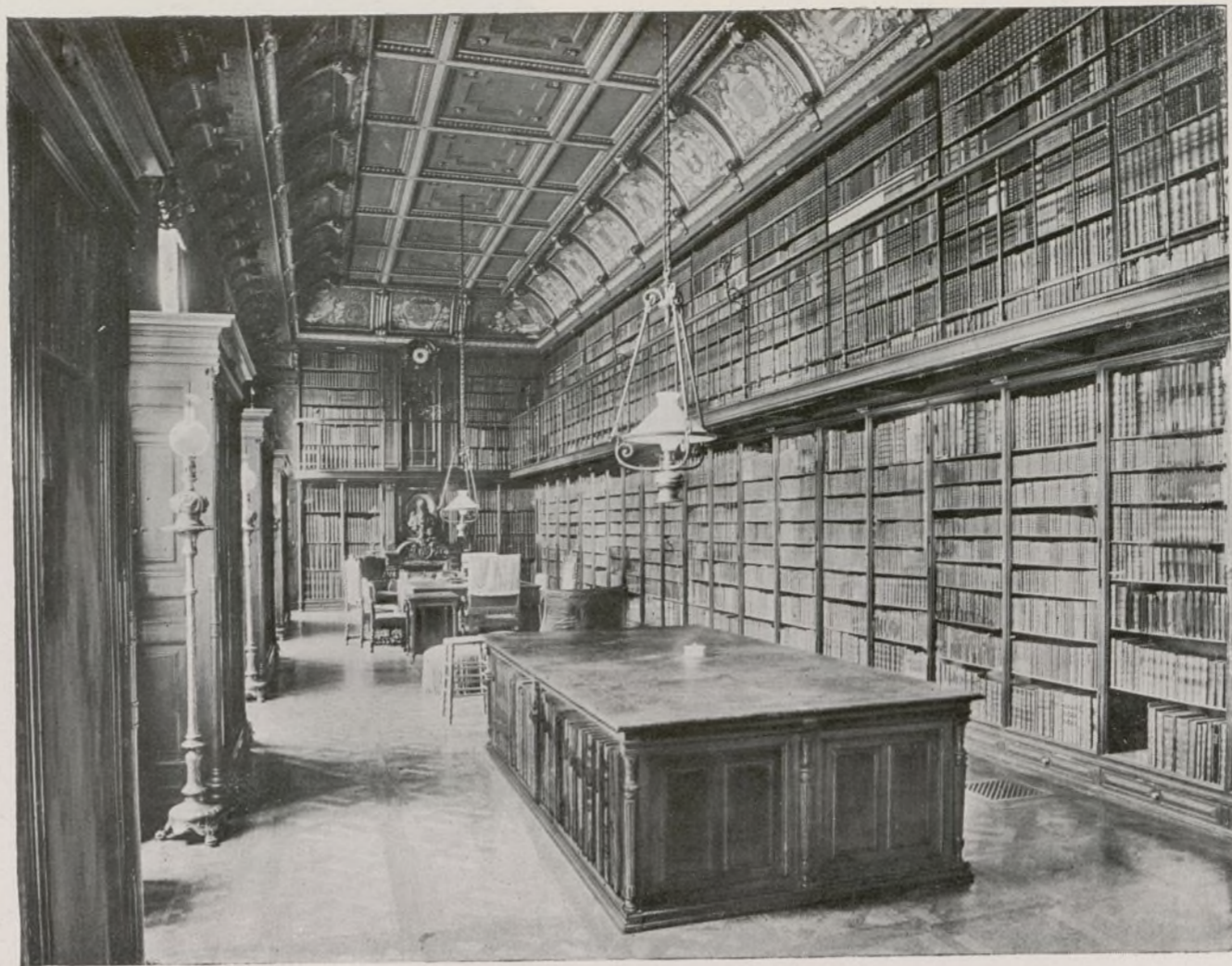
<sup>41</sup> Panneau de la Singerie (Par Christophe Huet)

le *Christ* de Titien, envoyé de Brescia en 1859, coûta 15.000 francs. Par contre, la superbe esquisse de Joshua Reynolds pour le portrait du duc d'Orléans en 1785, n'atteignit que 1.000 francs à la vente Lawrence en 1856 ; et les tableaux italiens acquis en 1859 à la vente de lord Northwick ne dépassèrent pas des prix raisonnables. Mais dès que paraît le grand nom de Raphaël, c'est un bond immense. J'ose dire cependant que le prince ne paya pas cher le petit panneau de Raphaël intitulé *La Vierge de la maison d'Orléans* : 160.000 francs. Cette peinture exquise avait appartenu aux ducs d'Orléans au xviii<sup>e</sup> siècle, et lorsqu'elle fut mise en vente avec la galerie Delessert en 1869, le duc d'Aumale eut à cœur de l'acquérir. D'ailleurs, il s'attacha toujours à recouvrer les objets d'art qui avaient appartenu à sa famille ; citons les cardinaux de Richelieu et Mazarin, par Philippe de Champaigne ; le *Déjeuner de jambon* de Lancret et le *Déjeuner d'huîtres* de De Troy ; un Decamps, un Boilly, un Vernet qui avaient orné le Palais-Royal avant 1848.

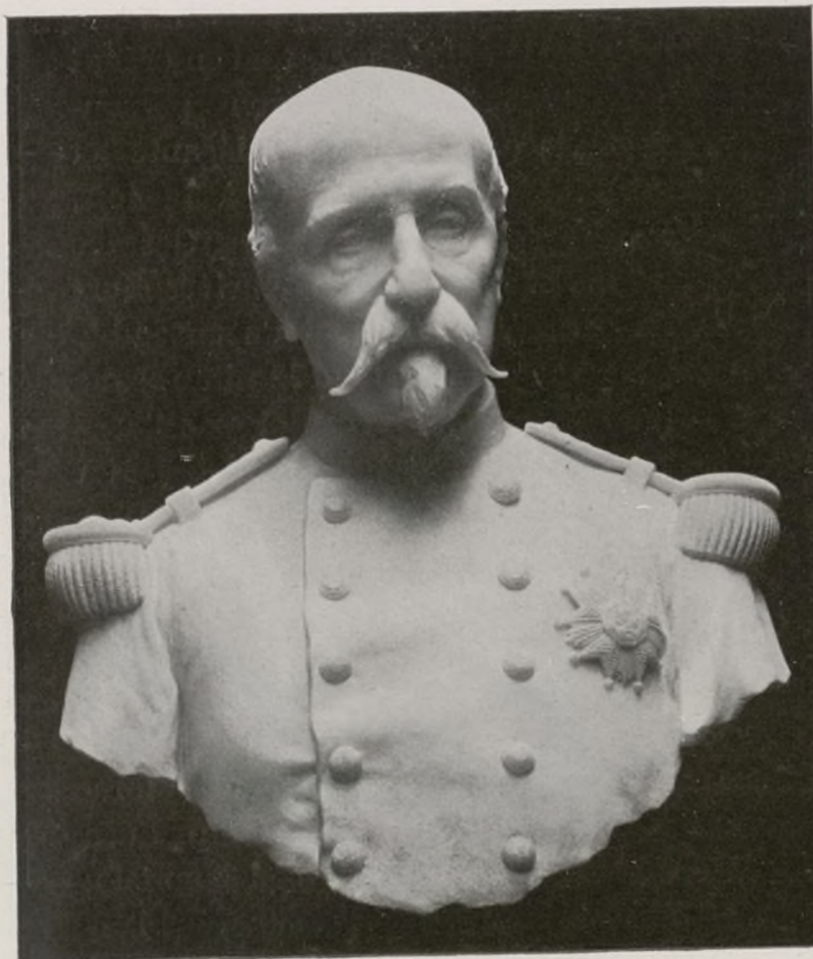
En 1859, le duc d'Aumale acquit en bloc la bibliothèque de M. Armand Cigogne, où la littérature française du xvi<sup>e</sup> siècle était plus spécialement représentée. Agent de change à Paris, M. Cigogne avait recueilli avec un soin et une persévérance admirables une merveilleuse série d'ouvrages en

vers, de pièces dramatiques et de romans. Il y avait joint des volumes curieux dans tous les genres, des reliures précieuses qui étaient de vrais bijoux. Le tout comprenait 2.910 articles, dont le catalogue, après sa mort, fut dressé par Le Roux de Lincy et imprimé en vue de la vente. Les collections Standish et Cigogne formèrent donc le fonds de la bibliothèque du duc d'Aumale; il s'attacha d'abord à compléter la première, très riche en incunables, en réunissant une belle série de livres imprimés en France au xv<sup>e</sup> siècle, productions de l'atelier de la Sorbonne, des presses de Paris, Lyon, Toulouse, Chambéry, etc., raretés bibliographiques dont plusieurs ne se trouvent qu'à Chantilly. Les imprimés de la première partie du xvi<sup>e</sup> siècle suivirent tout naturellement les incunables. De nombreuses éditions gothiques, achetées au hasard des ventes, firent la soudure entre les fonds Standish et Cigogne. Le prince rechercha avec un égal soin les éditions des bons auteurs du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, et dès 1861, lorsqu'il installa ses livres dans la galerie qu'il avait dû adjoindre à sa maison de Twickenham, sa collection pouvait déjà rivaliser avec les plus belles bibliothèques privées. Elle ne cessa de s'accroître pendant les trente-six années qu'il vécut encore.

Sous l'ancien régime, l'ameublement d'un prince, d'un grand seigneur, ne comportait pas seulement des livres et des tableaux; on y trouvait aussi des estampes, des dessins, et le duc d'Aumale ne faillit pas à la tradition. Des estampes, il en ramassa un peu partout; les ventes publiques faites en France, en Angleterre, en Hollande rencontrèrent ses commissionnaires à l'affût; il aimait surtout les gravures italiennes et flamandes, et il acquit de bonne heure de belles épreuves de Marc-Antoine Raimondi et de Rembrandt; dans l'école française, il rechercha tout d'abord les portraits du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle qui pouvaient être utiles



Le Cabinet des Livres (Cliché N. D.)

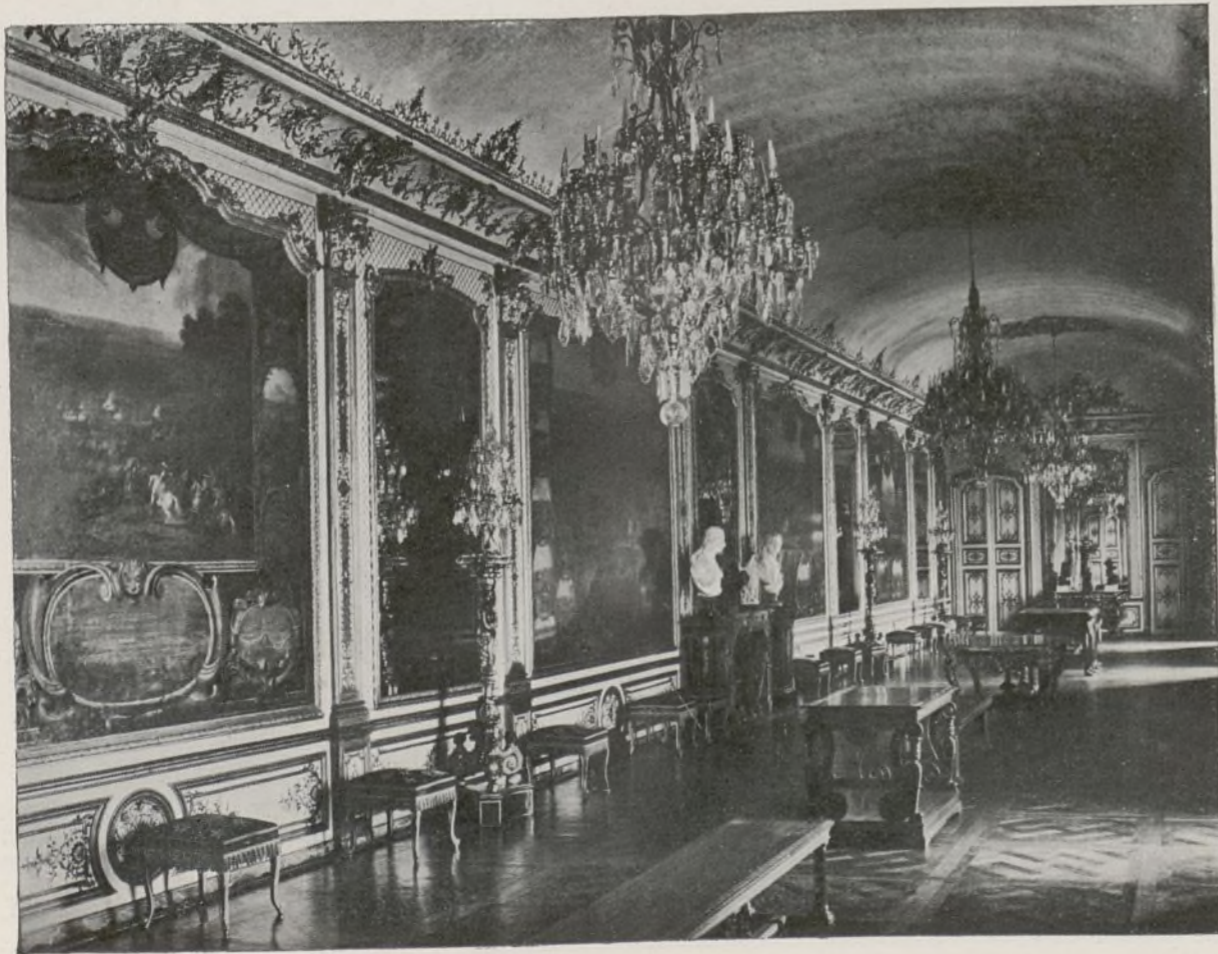


L<sup>2</sup> duc d'Aumale, Buste en marbre par Paul Dubois

à ses travaux historiques. Quant aux dessins, il fit un coup de maître en acquérant en bloc, au prix de 140.000 francs (janvier 1861), la célèbre collection de M. Frédéric Reiset, dont le catalogue avait été publié dès 1850. Cette collection se composait de 380 pièces de toutes les écoles, quelques-unes hors de pair, du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle; le prince doublera ce nombre par des acquisitions partielles faites d'année en année.

D'Angleterre et de Belgique, le duc d'Aumale se tenait en constantes relations avec ses amis de France, et suivait attentivement le mouvement artistique et littéraire de ce cher Paris qu'il ne désespérait pas de revoir. Après le retentissant succès du *Duel après le bal masqué* de Gérôme au Salon de 1857, il put voir le tableau à Londres, et en fit aussitôt l'acquisition (15.000 francs). Il paya le même prix, en 1865, le petit *Dragon* de

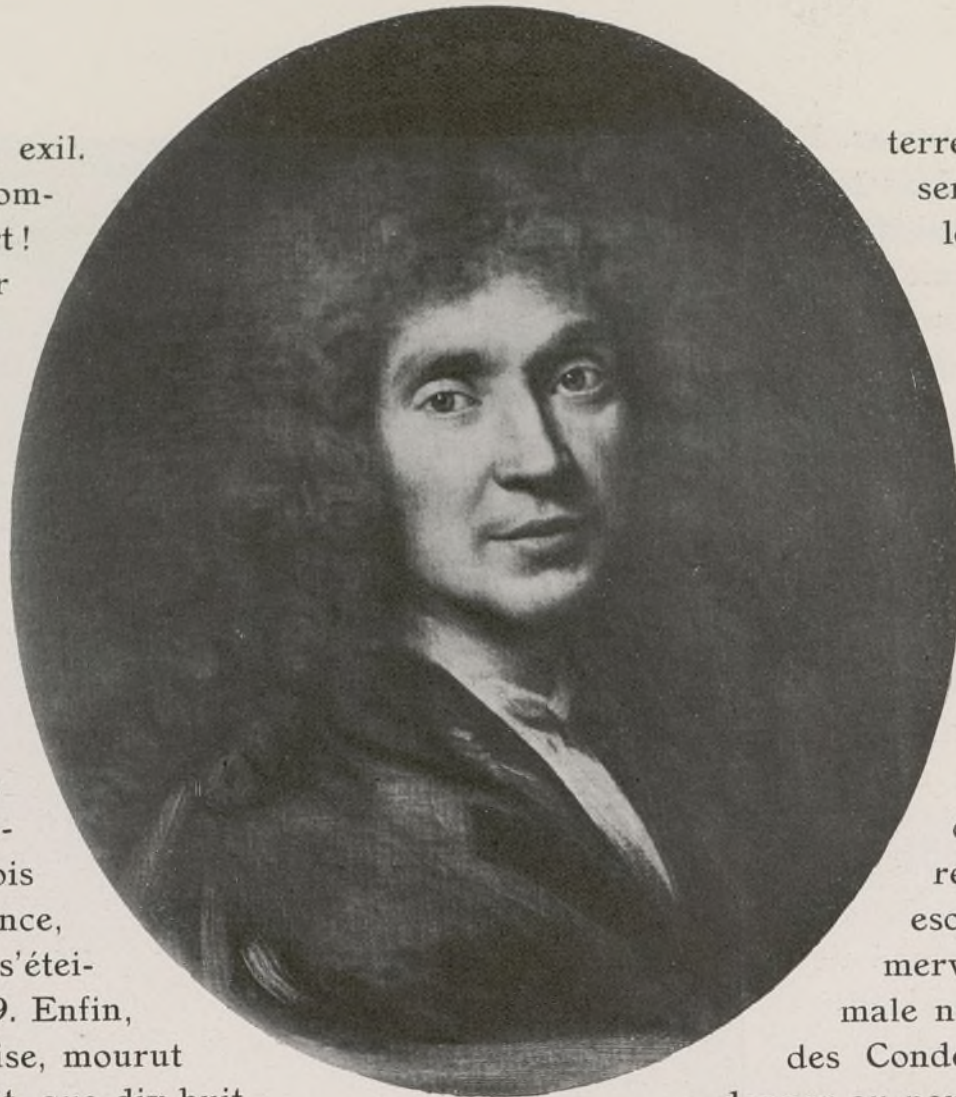
Meissonier, et la savoureuse aquarelle de ce maître qui représente des *Amateurs dans un atelier d'artiste*. L'année précédente, il avait demandé à Rosa Bonheur, pour l'offrir à la duchesse, le *Berger des Pyrénées* que l'on voit dans la grande galerie de Chantilly, et il avait galamment doublé le prix fixé par l'artiste. Je ne parle pas des portraits de famille commandés à Scheffer, à Jalabert, à Mottez. D'Ary Scheffer, l'amitié d'un noble Anglais valut au duc d'Aumale une œuvre maîtresse, le splendide portrait de Talleyrand, légué par lord Holland en janvier 1860. De même, l'affection d'une grande dame, Francess, comtesse Waldegrave, fit entrer à Twickenham une charmante toile de Reynolds, *Les deux Waldegrave*. Enfin, en janvier 1868, le duc d'Aumale enrichit singulièrement sa galerie en achetant, au prix de 600.000 francs, les trente-deux tableaux et dessins du marquis Maison: huit Decamps de premier ordre, trois Marilhat, un Gros, *Bonaparte et les pestiférés de Jaffa*, douze beaux dessins et deux petites toiles de Prudhon, quatre Watteau et quatre Greuze. Ce fut la dernière acquisition reten-



La Galerie des Batailles

tissante avant la fin du si long exil.

L'exil ! Qui pourrait dire combien le duc d'Aumale en a souffert ! Au regret de ne pouvoir partager les dangers et la gloire de l'armée française, s'ajoutaient les chagrins domestiques. Le duc avait perdu son fils aîné, le prince de Condé, qui donnait les plus brillantes espérances ; le jeune homme avait quitté l'Angleterre pour visiter l'Australie, Java, la Chine et l'Inde ; il mourut à Sydney le 24 mai 1866, deux mois après la sainte reine Marie-Amélie. La duchesse d'Aumale, frappée au cœur, languit trois ans, toujours la même en apparence, bonne, douce, charitable, puis elle s'éteignit à son tour le 6 décembre 1869. Enfin, le second fils, le gentil duc de Guise, mourut à Paris le 25 juillet 1872 ; il n'avait que dix-huit ans. Et dans le discours que prononça le duc d'Aumale le jour de sa réception à l'Académie



<sup>45</sup> Molière  
(Portrait attribué à Mignard)

terre étrangère (1886), son premier souci sera d'assurer l'exécution de ses volontés.

Pour l'architecte, la tâche était ardue, et l'on ne saurait trop admirer la dextérité avec laquelle M. Daumet surmonta les difficultés. Il fallait s'enfermer dans le périmètre original, conserver le soubassement de l'ancien château, surélever les tours et les façades dont les restes émergeaient des eaux, relier entre eux des plans inégaux, des parties où rien n'était d'équerre et dont l'ensemble ne pouvait être régulier ; la disposition du grand escalier, creusé dans le roc, est une merveille d'ingéniosité. Le duc d'Aumale ne regrettait guère le massif château des Condé ; sa disparition permettait de donner au nouvel édifice un caractère plus original, qui rappelât le manoir des Montmorency, plus gracieux, mieux approprié au site. C'est donc



<sup>46</sup> JEAN FOUQUET  
*Charles VII représentant les rois mages*

occupera la fin de sa vie : la France sera son héritier. Mais il faut que le legs soit digne d'elle, digne aussi des Montmorency et des Condé, car c'est en leur nom qu'il entend agir. Leur fortune, rétablie par une sage administration, lui permettra de réaliser le projet grandiose que son noble esprit a conçu : des ruines du vieux manoir va surgir un palais nouveau, un palais où s'accumuleront les trésors et qui deviendra le sanctuaire des lettres et des arts. Rien ne le détournera de sa généreuse résolution, ni les injustes persécutions, ni même l'amertume d'un nouvel exil, et quand il sera forcé de regagner la

française, on l'entendit avec émotion mêler ce cruel souvenir aux remerciements qu'il adressait à l'illustre Compagnie.

L'âme si élevée du duc d'Aumale ne fut pas abattue par ces cruelles épreuves. Il n'était pas seul au monde, puisqu'il lui restait la France, cette chère France que ses aïeux avaient faite et dont il eut toujours le culte passionné. Peu à peu naît en lui et prend corps l'idée dont la réalisation

du xvi<sup>e</sup> siècle que s'inspira M. Daumet, tout en créant une œuvre personnelle, élégante et robuste à la fois, où les parties les plus variées forment un ensemble dont le pittoresque n'exclut pas l'harmonie. Le petit château n'est plus écrasé comme au xviii<sup>e</sup> siècle ; habilement rattaché au grand, il fait corps avec lui ; la liaison sera parfaite lorsque le temps aura jeté son manteau gris sur la blancheur du nouvel édifice. Dans le petit château, le duc d'Aumale établit son habitation au rez-de-chaussée. A l'étage, il bouscula quelques garde-robes pour



<sup>48</sup> JEAN FOUQUET  
*Naissance de saint Jean-Baptiste*

créer l'élégante galerie qu'il nomma « le cabinet des livres » ; il y logea ses trésors bibliographiques, au milieu desquels il aimait, jusqu'à la fin de sa vie, passer de longues et studieuses soirées.

Commencés en 1876, les travaux furent terminés en 1882. La gracieuse chapelle dont le clocheton ajouré s'élance dans les airs fut inaugurée en septembre 1883 et dédiée à saint Louis, roi de France, dont la statue en bronze, œuvre de Marqueste, surmonte l'édifice. Ce morceau admirable de la nouvelle



<sup>47</sup> DELACROIX. — *Les deux Foscari*



MARIE-ANTOINETTE DAUPHINE  
Par DROUAIS (1773)

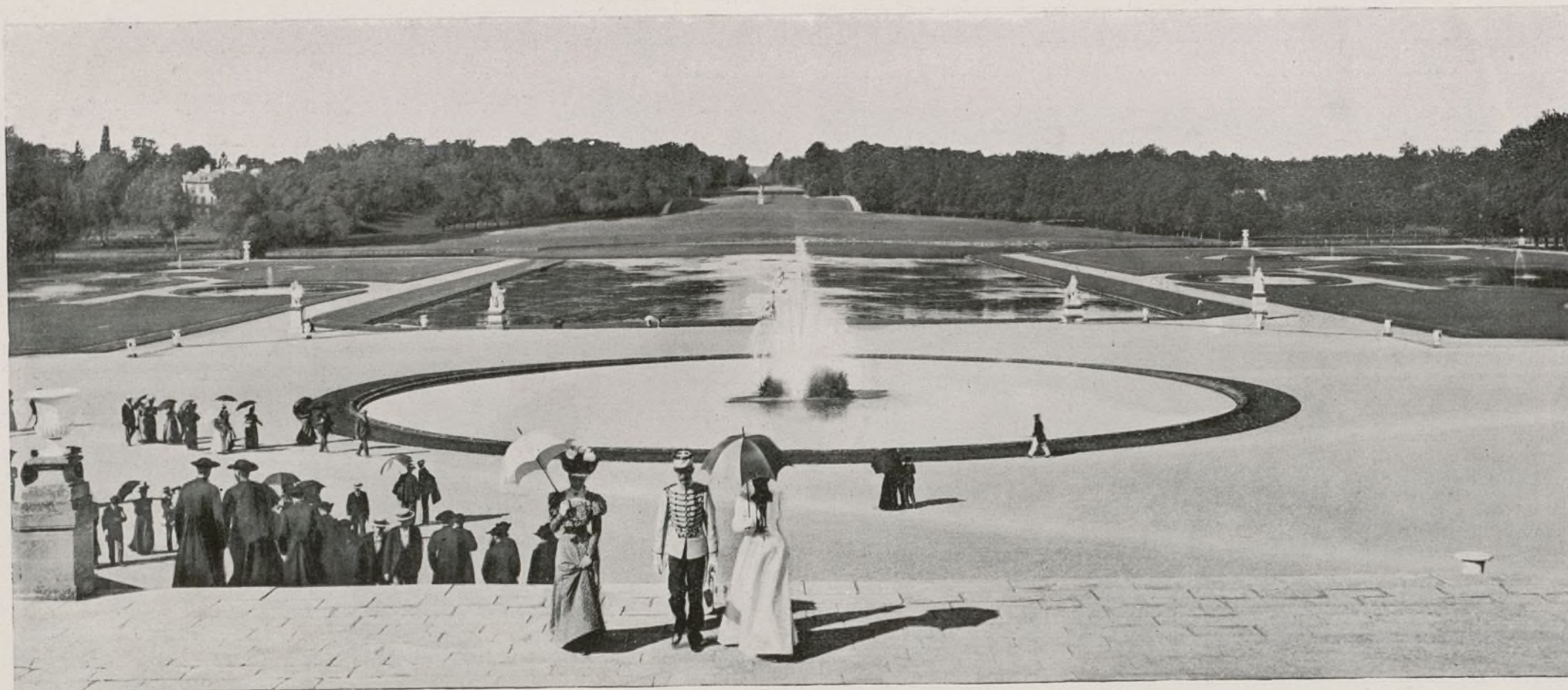
construction reçut ses dimensions des œuvres d'art qui devaient la meubler et qui dormaient en magasin depuis 1815. Il convient d'en dire un mot. En février 1791, après la suppression des établissements monastiques, le prince de Condé fit retirer et transporter dans l'église de Chantilly les cœurs de ses ancêtres, déposés dans la chapelle des jésuites au faubourg Saint-Antoine, l'église Saint-Paul-Saint-Louis. Or, dans cette chapelle les cœurs étaient accompagnés d'un monument de bronze érigé en 1663, œuvre de Jacques Sarazin, hommage rendu au père du Grand Condé par le président Perrault, son intendant et ami. Ce monument se compose de quatre statues assises, la Prudence, la Religion, la Justice, la Piété, de deux génies dont l'un tient l'écu des Condé et l'autre la plaque qui porte l'inscription commémorative, enfin d'une suite de bas-reliefs où, selon les idées de Pétrarque, l'artiste a représenté les triomphes de la Mort, de la Renommée, du Temps et de l'Eternité. On sait qu'Alexandre Lenoir obtint



50 La princesse  
Louise de Condé  
(Miniature)

trier en 1882 dans la nouvelle chapelle du château. Relevant un peu l'ancienne tour du sud, M. Daumet en tira le plus ingénieux parti et créa l'abside, qui, séparée de la nef par un hardi pendentif et par le large autel de Jean Goujon, forme une seconde chapelle en rotonde. L'oratoire Saint-Louis se compose donc de deux chapelles, celle des Montmorency, où le duc d'Aumale a fait représenter sur la muraille le connétable Anne et sa femme, Madeleine de Savoie ; et celle des Condé, où les cœurs de ces princes sont déposés pour toujours, ainsi que le cœur du fils aîné du duc d'Aumale, à cause du titre qu'il a porté. Enfin le prince fit peindre dans le vestibule et la sacristie les images de saint Jacques et de saint Christophe, patrons de la chapelle au temps des Montmorency et des Condé.

Dans le nouveau château, une galerie fut créée pour une autre épave d'Ecouen, sauvée aussi par Alexandre Lenoir : les 44 vitraux qui représentent la fable de Psyché d'après l'*Ane d'or* d'Apulée, philosophe de Médaure. Ces

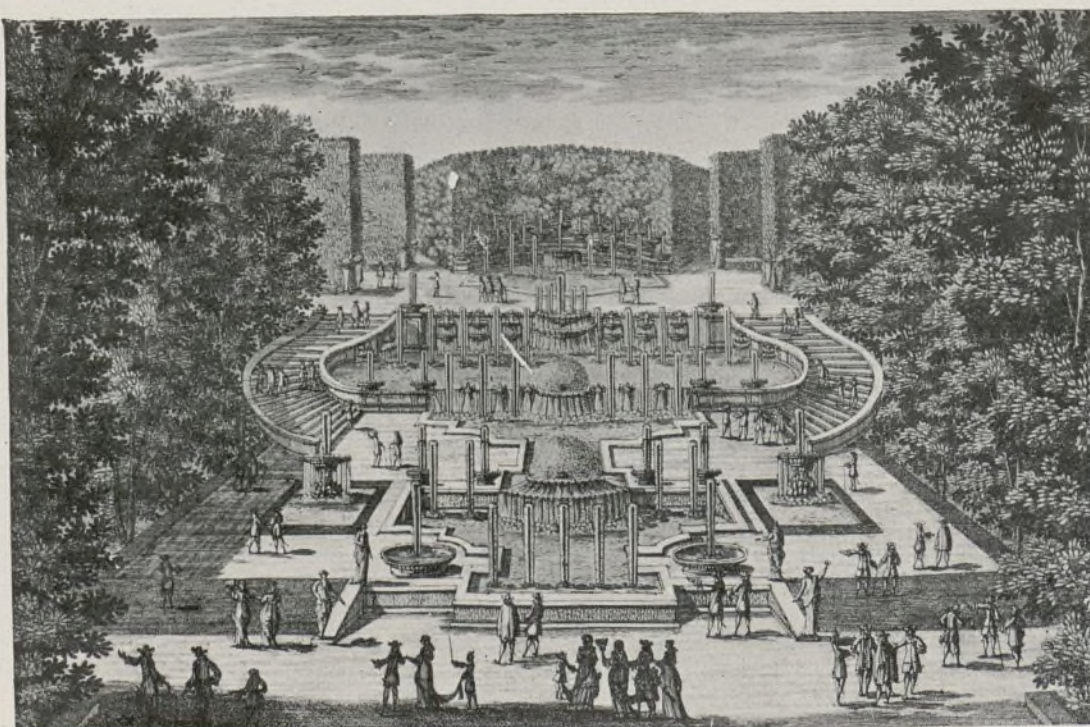


51 Vue du Grand Parterre (Cliché N. D.)

l'autorisation de créer aux Grands-Augustins un musée dit des Monuments français avec les œuvres d'art qu'il eut permission de retirer des églises désaffectées et des châteaux confisqués ; nous lui devons une reconnaissance infinie pour avoir sauvé une foule de monuments précieux, qui, sans lui, eussent certainement disparu. Le monument de Jacques Sarazin fut du nombre. Lenoir retira aussi du château d'Ecouen, appartenant au prince de Condé, les œuvres d'art dont le connétable Anne de Montmorency avait orné la chapelle de 1544 à 1548 : un admirable autel en pierre de Senlis, sculpté par Jean Goujon, avec un bas-relief en marbre qui représente le sacrifice d'Abraham ; des boiseries composées de grands panneaux de marqueterie de bois de rapport montrant les douze apôtres ; des vitraux où le connétable avait fait représenter ses fils et ses filles, priant sous les auspices de saint Jean et de sainte Agathe. Tout cela fut rendu au prince de Condé en 1815, et dut en-

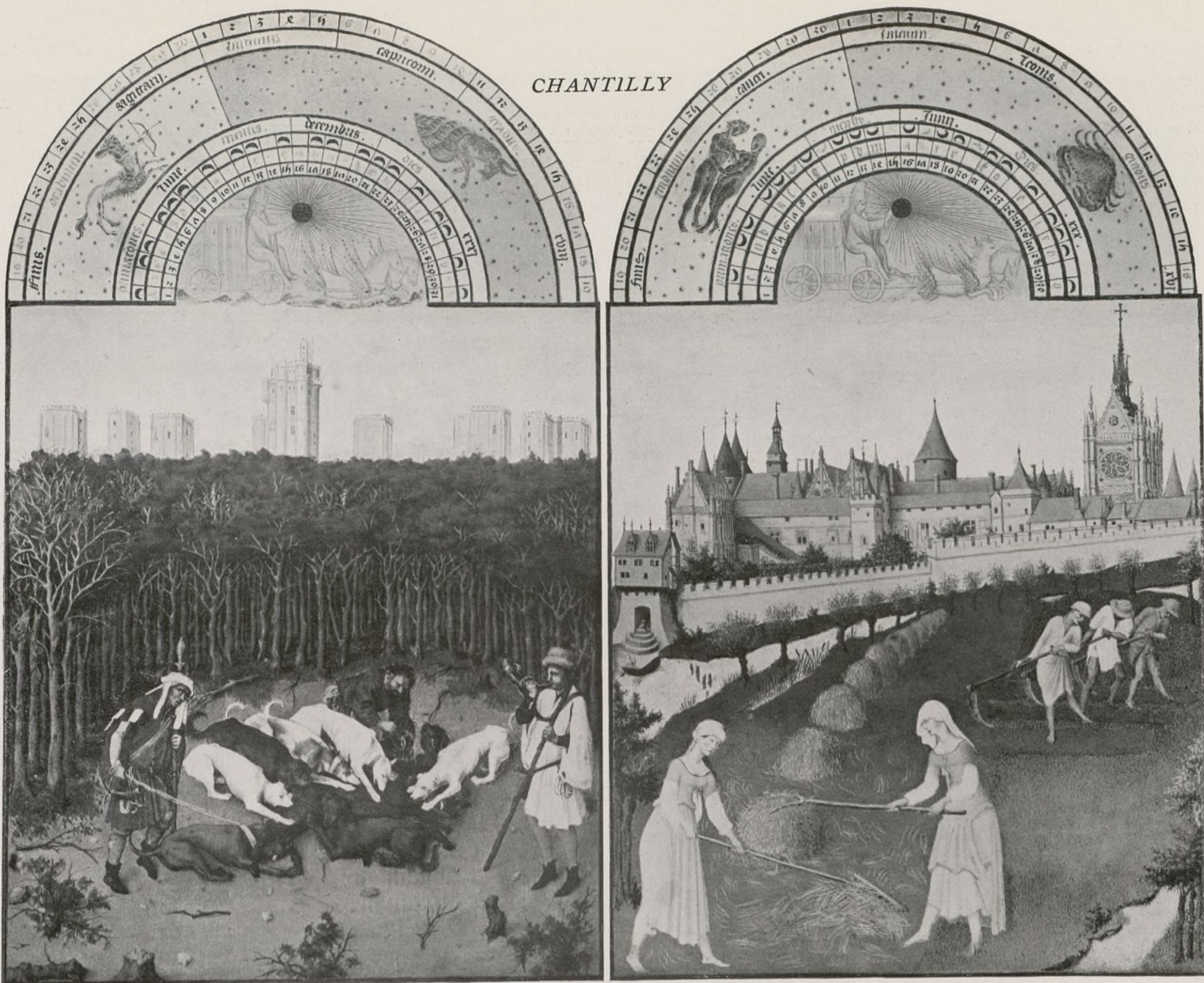
52 vitraux, exécutés en 1541-1542 par l'ordre du connétable Anne et placés à Ecouen, sont directement inspirés de l'art de Raphaël et des gravures du maître au Dé. Les légendes qui les accompagnent sont l'œuvre des poètes français Claude Chappuis, Antoine Héroët, Mellin de Saint-Gelais, et furent empruntées à un manuscrit que les Condé ont transmis au duc d'Aumale avec les papiers des Montmorency.

D'Ecouen aussi proviennent les deux importants fragments de carrelage émaillé placés dans le grand vestibule, entre les colonnes ; exécutés en 1542 à Rouen, ils représentent des sujets de l'histoire romaine, Mutius Scævola au camp de Porsenna, et le dévouement de Curtius, qui se précipite dans le gouffre du Forum pour apaiser la colère des dieux. D'Ecouen encore deux bas-reliefs enchâssés dans les passages de la Tribune, le Départ et la Chute de Phaéton, dignes du ciseau de Jean Goujon, et la table dite du cep de vigne, célèbre dès le XVI<sup>e</sup> siècle en raison de



53 Vue et perspective de la grande Cascade (XVII<sup>e</sup> siècle)

CHANTILLY



L'Hallali dans le bois de Vincennes

(Peintures des Très riches Heures du Duc de Berry)

La Fenaison devant le Palais et la Sainte-Chapelle

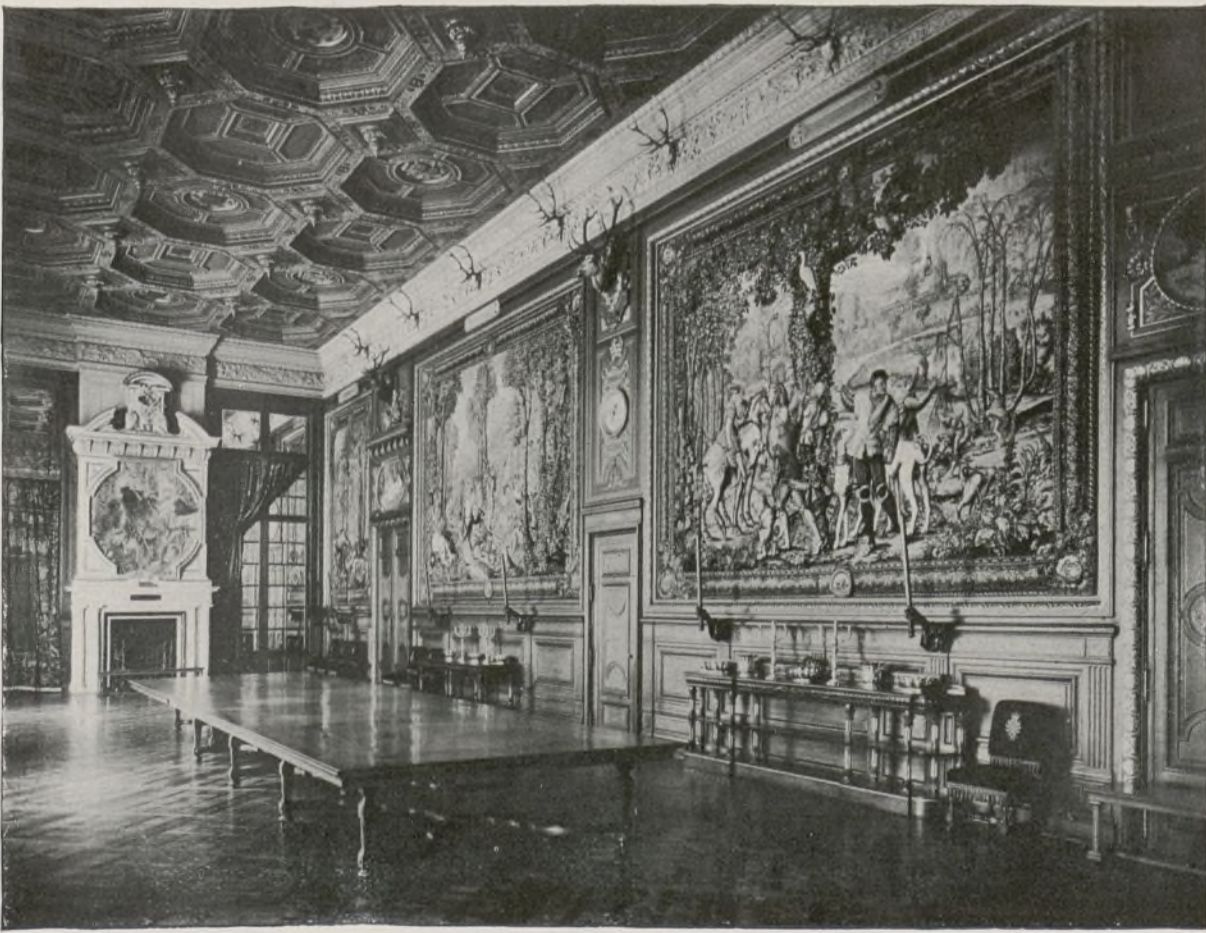
la dimension extraordinaire de la planche de vigne qui forme le plateau ; la frise et les pieds de cette table sont sculptés dans le style de Jean Bullant. C'est aussi en souvenir des Montmorency que le duc d'Aumale mit à l'entrée de la cour la copie en marbre des *Esclaves* de Michel-Ange ; les originaux, aujourd'hui au Louvre, avaient orné jusqu'à la Révolution la porte du château d'Ecouen. Enfin le prince voulut faire honneur au grand connétable de la renaissance de Chantilly, et, grâce au superbe talent de Paul Dubois, la statue équestre d'Anne de Montmorency vint se dresser en 1886 devant sa maison restaurée : *Hic stat, pro cœdibus suis renovatis, Annas Momorantius...*

Les épaves des collections de Condé comprenaient surtout des portraits de famille ; quelques-uns furent placés dans l'appartement du rez-de-chaussée, habité par le duc d'Aumale après l'avoir été par le duc de Bourbon. Sur le palier du grand escalier, pour lequel M. Daumet dessina la magnifique rampe forgée par la maison Moreau, se trouvent deux bustes de Deseine représentant le prince de Condé et le duc de Bourbon en 1814. Au mur, une belle pièce de l'*Histoire de Jason*, tapisserie exécutée aux Gobelins d'après les cartons de J.-F. de Troy (1744) ; entre les fe-

nêtres, une autre tapisserie des Gobelins d'après Boucher. Au fond du vestibule, les bustes du duc de Bourbon (par Gois, 1830) et de M<sup>me</sup> Adélaïde d'Orléans (par Dieudonné), parrain et marraine du duc d'Aumale.

La galerie des Batailles recouvra les toiles de Sauveur Lecomte ; au-dessus de la cheminée, fut installé un trophée dont les principales pièces sont un drapeau pris sur l'armée espagnole à Rocroy, les pistolets de combat du Grand Condé, et son effigie en bronze doré, médaillon exécuté l'année même de sa mort (1686) par Antoine Coysevox, chef-d'œuvre incomparable qui rend d'une façon saisissante les traits heurtés du héros vieilli. Sur la cheminée, les bustes en marbre de Turenne et de Condé, par Jérôme Derbais. Dans la bibliothèque aussi, le duc d'Aumale a voulu rapprocher les deux grands capitaines ; leurs écussons se font face dans la voussure du plafond, entourés de ceux de leurs principaux lieutenants ; et la décoration de la salle est complétée par un buste de Condé, terre cuite patinée comme du bronze, autre chef-d'œuvre de Coysevox.

Des épaves du vieux Chantilly ornèrent aussi les premières salles du grand appartement : des chasses d'Oudry, des chiens de Desportes, des



La Galerie des Cerfs



55 Le Temple de Vénus (Cliché N. D.)

par le roi de Suède. Dans la galerie de Psyché se dressera bientôt le buste en cire de Henri IV, effigie moulée par Guillaume Dupré en 1610, précieuse relique. Les miniatures et les bibelots prendront place dans le cabinet des Gemmes avec le diamant rose dit le *Grand Condé*. Enfin cinq ou six toiles, un Carle Vanloo, un Largillière, le portrait de M<sup>me</sup> de Clermont par Nattier, les deux vues de Chantilly peintes par De Cort en 1781, seront dispersées dans les nouvelles galeries. Les autres objets d'art provenant des Condé, tapisseries et statues, serviront à meubler le parc, la salle du Jeu-de-Paume et la maison de Sylvie.

Les salons reçurent un inestimable mobilier recueilli dans la succession du roi Louis-Philippe, deux séries de sièges, canapés, chaises, fauteuils, garnis de tapisseries exécutées à Beauvais sous Louis XV et Louis XVI. Le mobilier Louis XV, à personnages, est accompagné d'un bureau de même époque acquis à Blois en 1880 au prix de 40.000 francs, et d'une magnifique commode de Riesener provenant du duc de Penthièvre, un des plus beaux meubles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour compléter le mobilier Louis XVI, ravissantes tapisseries à bouquets et guirlandes sur fond rose, le duc d'Aumale acquit à la vente Hamilton, en 1882, l'élégant bureau du duc de Choiseul, payé 132.000 francs.

Le prince eut recours à d'éminents artistes pour la décoration du château. Bonnat fit son portrait en tenue de général ; Baudry peignit un saint Hubert pour la cheminée de la salle à manger, décorée des belles tapisseries achetées à si bon compte en 1852 : en dépit de brillantes qualités d'exécution et de coloris, la composition manque de

panneaux décoratifs de Christophe Huet, deux beaux Van Dyck que le Grand Condé avait rapportés des Pays-Bas en 1659, la *Princesse de Barbançon* et le *Comte de Berghes*, un portrait du héros costumé pour le carrousel de 1662, un charmant portrait du duc d'Enghien peint en 1788, et le meuble minéralogique offert au prince Louis-Joseph

simplicité, et l'absence de plan crée une certaine confusion ; on peut penser que Baudry a été influencé par le voisinage des tapisseries. Il prit une éclatante revanche avec *l'Enlèvement de Psyché*, qui décore le plafond de la rotonde du Musée ; sa Psyché, emportée par le robuste Mercure, est ravissante de grâce virginale dans son bonheur apeuré. Lechevallier-Chevignard et Guifard furent chargés de la décoration proprement dite et s'en acquittèrent en artistes consommés. Dans les voussures de la Tribune, le prince fit peindre par Bernard les maisons qu'il avait habitées au cours de sa vie ou qui lui avaient appartenu : le Palais-Royal où il est né, le collège Henri IV où il fit ses études, Villers-Cotterêts où il joua dans son enfance, Aumale dont il posséda la forêt, Guise, Ecouen, héritage des Condé, et ses maisons de Palerme et de Twickenham.

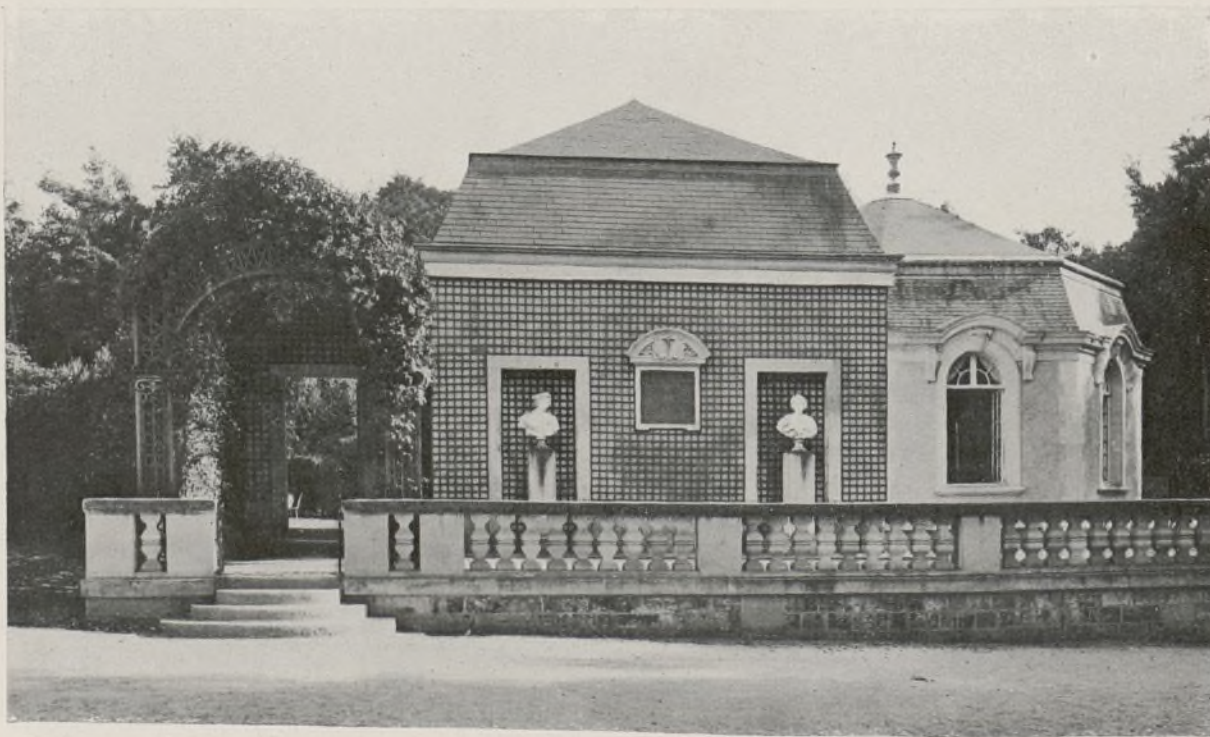
Dans l'ordre de la sculpture, le duc d'Aumale fit appel au talent de Chapu, de Guillaume, de Tony Noël, de Thomas, etc. Dans le grand parterre de Le Nôtre, le Grand Condé (marbre de Coysevox) se vit de nouveau entouré de La Bruyère, de Bossuet, de Molière. Auguste Cain exécuta les cerfs et les chiens qui ornent la terrasse du Connétable, le loup et le sanglier placés dans le château au bas du grand escalier. Gardet sera distingué un peu plus tard, et sculptera les beaux molosses qui gardent l'entrée de la salle à manger. D'habiles praticiens, Germain, Maniglier, Watrinelle, Jonchery, complètent la décoration du château et du parc, réparent ce qui reste de l'œuvre des Hardy, des Coustou, des Deseine, et font belle figure dans la pléiade des artistes qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ont contribué aux beautés de Chantilly.

Le bâtisseur ne fit pas tort à l'amateur, et les collections de tout genre ne cessèrent de s'enrichir. En juin 1873, le prince avait acheté à la vente Faure, au prix de 80.000 francs, le dramatique tableau de Delacroix où les deux Foscaris se trouvent en face l'un de l'autre dans une attitude dont l'horreur touche au sublime. En 1875, il s'assure la possession du *Combat sur la voie ferrée* d'Alphonse de Neuville ; en 1876, celle du *Parlementaire et des chefs arabes* d'Horace Vernet. En cette même année, il acquiert la collection éminemment française qu'Alexandre Lenoir avait formée, puis cédée au duc de Sutherland, des peintures et des crayons du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, dont

une vingtaine de ces petits portraits des Clouet, des Corneille de Lyon, qui avaient été ramassés par Gaignières et qu'on traita ensuite avec tant de mépris. L'année suivante (mars 1877), un sacrifice de 115.000 francs lui permit de rapatrier la collection des portraits dessinés et lavés par Carmontelle, 480 pièces qui forment une véritable galerie de la société française dans le troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au printemps de 1879, M. Frédéric Reiset, qui, en 1861, avait vendu au duc d'Aumale sa précieuse collection de dessins, voulut se défaire de sa petite galerie, 40 tableaux judicieusement choisis, italiens, fla-



56 L'Ile d'Amour (Cliché N. D.)



57 La Maison de Sylvie (Cliché N. D.)



LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH, DUC D'ORLÉANS

COLONEL GÉNÉRAL DES HUSSARDS

*Par Sir JOSHUA REYNOLDS*

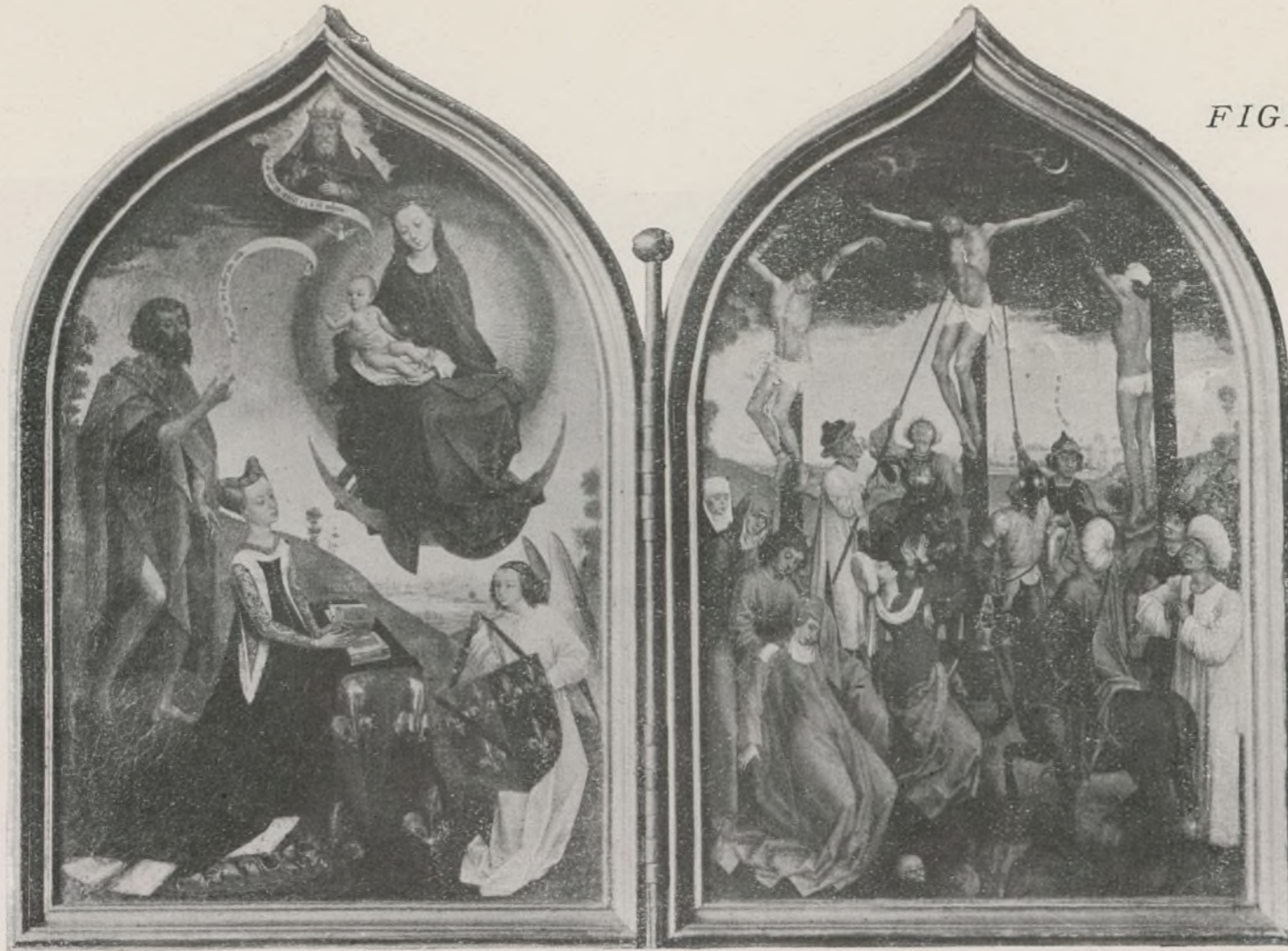
Ayuntamiento de Madrid



mands, français, depuis Giotto jusqu'à Ingres. Le catalogue en fut imprimé et distribué ; la vente était fixée au 28 avril. Elle n'eut pas lieu ; la collection fut acquise en bloc par le duc d'Aumale au prix de 600.000 fr. C'était une riche adjonction aux centaines de toiles qui attendaient dans le Jeu de Paume que le nouveau château pût les recevoir.

Dans l'école italienne, on remarquait l'énigmatique portrait de Simonetta Vespucci, attribué à Pollajuolo ; la *Mort de la Vierge* de Giotto, œuvre intéressante, mais gâtée par de nombreux repeints ; un curieux panneau de Sano di Pietro, restitué récemment à son maître Sassetta, représentant un naïf épisode de la vie mystique de saint François d'Assise ; une *Abondance* de Botticelli, une *Annonciation* de Francia, une importante toile de Palma, etc. L'école flamande était représentée par deux délicieux petits portraits du xv<sup>e</sup> siècle, un beau panneau que M. Reiset donnait à Thierry Bouts, *Charles le Téméraire transportant à Bouvignes, en 1466, la châsse de saint Perpète*, une marine d'Everdingen. Dans l'école française, plusieurs toiles de Poussin et du Guaspre, le portrait de Bonaparte par Gérard, et trois œuvres capitales de M. Ingres : son portrait, celui de M<sup>me</sup> Devauçay et la *Vénus Anadyomène*. Le dernier article du catalogue, une *Vierge de Miséricorde* attribuée à l'école flamande du xv<sup>e</sup> siècle après l'avoir été à l'école florentine, n'était pas le morceau le moins curieux de la collection ; les travaux occasionnés par l'exposition des Primitifs français ont permis de l'identifier avec un tableau exécuté à Avignon en 1452 par Enguerrand Charonton.

En 1880, Auguste Raffet enrichit Chantilly de 500 portraits dessinés par son père. En 1881, le duc d'Aumale complète sa belle série de dessins de Prudhon en acquérant ceux du comte Dejean. Et comment citer les livres, imprimés ou manuscrits, les gravures, les dessins, les émaux, les porcelaines, les antiques qui arrivent de tous côtés ? C'est alors une sorte de frénésie ; aucun sacrifice ne coûte pour meubler et orner ce



Diptyque de Jeanne de France, duchesse de Bourbon (Attribué à Memling)

château qui s'élève et dont la construction absorbe déjà des sommes si considérables. Qu'importe la solitude du foyer ! Qu'importe la vieillesse qui s'approche ! Qu'importe les menaces d'une politique mesquine ! C'est pour la France que le prince travaille. Et il faut faire beau, il faut faire grand, surtout il faut faire vite, car peut-on être assuré du len-

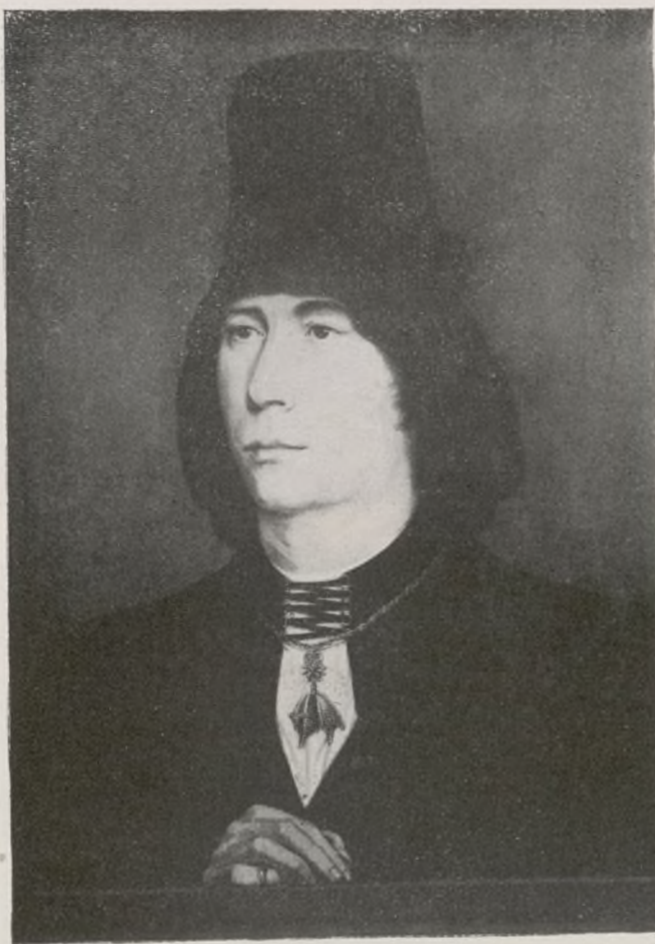
demain ! Au début de 1884, une grave attaque de goutte faillit emporter le prince et le tint trois mois au lit. Il vit là un aver-

tissement qui le décida à mettre le sceau à son œuvre en rédigeant ses suprêmes volontés ; au mois de juin, son testament, entièrement écrit de sa main, était déposé chez le notaire Fontana. Voici le préambule des dispositions relatives à Chantilly :

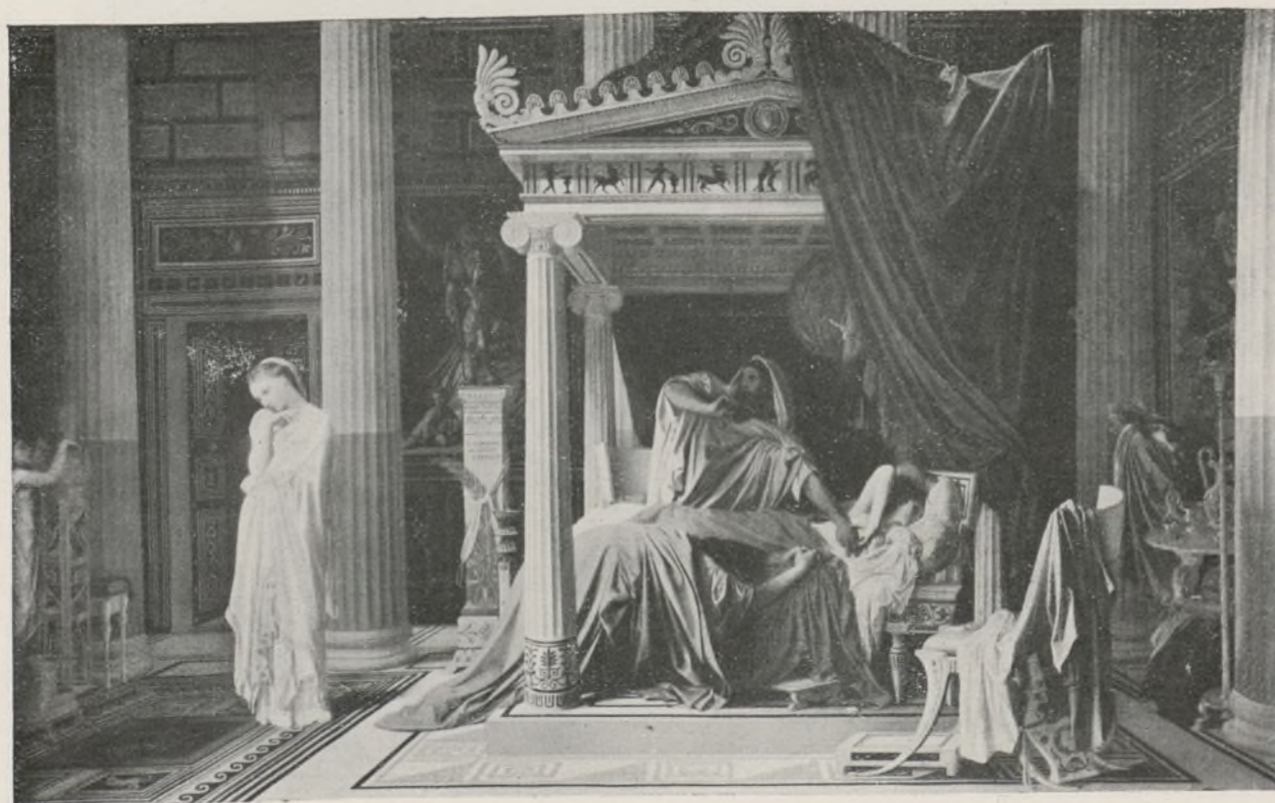
« Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité, avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, archives, objets d'art, tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs à un double titre, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques. »

Le sort de Chantilly réglé, le duc d'Aumale ne considéra pas son œuvre comme terminée ; jusqu'à sa mort, il ne cessera de la parfaire et de l'embellir.

En janvier 1885, il acquiert de M. Fuller Russell, au prix de 92.500 francs, un diptyque exécuté vers 1460 pour Jeanne de France, fille de Charles VII, duchesse de Bourbon. La beauté de cette peinture l'a fait attribuer à Memling. Au mois de décembre suivant, le prince se fait céder par les exécuteurs testamentaires de lord Dudley, au prix de 625.000 francs, le célèbre petit panneau des *Trois Grâces* de



Le Grand Bâtard Antoine de Bourgogne (Attribué à Roger van der Weyden)



INGRES — Antiochus et Stratonice

Raphaël. L'étude de cette œuvre exquise fut pour lui un long enchantement, et quand il dut reprendre le chemin de l'exil (15 juillet 1886), il ne voulut confier à personne la garde des *Trois Grâces* et de la *Vierge* de Raphaël ; lui-même les emporta.

Le duc d'Aumale profita de l'exil pour assurer à son œuvre une forme définitive. Tout d'abord il transforma en donation immédiate l'acte testamentaire de 1884 qui léguait Chantilly à l'Institut de France. Des travaux considérables furent entrepris dans le château pour transformer le « Logis » en salles de musée ; l'aménagement du soubassement fut modifié pour recevoir une nouvelle bibliothèque et une large installation des archives. Lorsque le prince put rentrer en France (mars 1889), il procéda lui-même à l'organisation du Musée Condé ; l'arrangement des collections est son œuvre personnelle. La maison de Sylvie devient alors un charmant petit musée ; des toiles d'Olivier Merson y consacrent le souvenir de

Théophile et de Marie-Félice Orsini, de M<sup>me</sup> de Clermont et de son ami le duc de Melun ; deux toiles d'Olivier de Penne rappellent les chasses du duc d'Orléans (1841) et du duc d'Aumale (1874). A côté, prennent place de précieuses tentures et des meubles de la

Chine et du Japon, des tapisseries de Beauvais et des Gobelins. Un salon octogonal est spécialement créé pour recevoir des boiseries du xvii<sup>e</sup> siècle, enlevées d'un pavillon de chasse de la forêt de Dreux. L'île d'Amour renaît de ses ruines. La salle du Jeu-de-Paume reçoit une nouvelle destination ; le prince y dresse la tente d'Abd-el-Kader, glorieux trophée qui lui rappelait l'heureux temps de sa jeunesse où son bras vaillant tenait ferme l'épée de la France ; là aussi sont les drapeaux donnés par le czar Paul I<sup>er</sup> aux régiments de l'armée de Condé en 1798 ; la voiture luxueuse dont se servit le duc de Bourbon au sacre de Charles X ; la calèche de cour qui, après avoir porté l'impératrice Joséphine, la reine Marie-Amélie, fut offerte au duc d'Aumale par l'impératrice Eugénie ; souvenirs d'époques diverses, mais qui font partie de l'histoire de notre patrie.

Des acquisitions retentissantes apprennent à la France que le prince ne cesse d'enrichir le trésor qu'il a formé



LARGILLIÈRE  
M<sup>me</sup> Duclos dans le rôle d'Ariane

le possesseur de ce trésor, M. Brentano, à le lui céder au prix de 280.000 francs. Fier de sa conquête, il l'installa près des

Raphaël dans un petit salon qu'il nomma le Santuario. Quelques mois après, il compléta ce sanctuaire par l'adjonction d'un ravissant panneau de Filippino Lippi, *Esther et Assuérus*, devant d'un coffre aliéné par la famille Torregiani de Florence (vente Leclanché, 23 mai 1892, 82.000 fr.)



ENGUERRAND CHARONTON. — La Vierge de Miséricorde (1452)

Je ne puis mentionner toutes les acquisitions de moindre importance : tableau de Detaille, *le colonel Lepic à Eylau*,

petit bréviaire de Jeanne d'Evreux, reine de France, livres provenant des ventes Lignerolles et Destailleurs, etc., etc. ; je me borne à citer le dernier manuscrit célèbre acquis par le prince, le riche psautier exécuté vers 1210 pour Ingeburge de Danemark, femme de Philippe-Auguste, livre dont se servit ensuite saint Louis, et qui, exilé en Angleterre au xv<sup>e</sup> siècle, en était revenu au xvii<sup>e</sup>. Outre la beauté intrinsèque du manuscrit, où se retrouvent intactes 47 peintures sur fond d'or, le nom de saint Louis (« ce psautier fu saint Loys ») et la mention de la bataille de Bouvines, ajoutée au calendrier par les soins de la reine Ingeburge, enthousiasmèrent le prince pour cette relique nationale, dont le prix d'achat fut relativement peu élevé (47.000 francs).

Par une pensée délicate, le duc d'Aumale, héritier des Condé, a voulu que leur château reconstruit reçût le nom



THOMAS LAWRENCE. — François I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche



64 GÉRARD. — Bonaparte premier Consul (Février 1803)

de Musée Condé. Cependant Chantilly est autre chose qu'un musée : c'est, avant tout, la maison d'un grand seigneur, bâtie sous sa direction, meublée selon son goût, habitée par lui, et c'est ce qui en fait le charme et l'intérêt. Ici, pas de méthode d'école pour l'arrangement des collections, mais une grande fantaisie guidée par un éclectisme très sûr. Dans la principale galerie, Decamps, Meissonier, Fromentin, Delacroix, Corot, font face à Poussin, Palma, Pulzone, Carrache et Cignani ; Drouais voisine avec Reynolds, Largillière et Lampi. Dans la rotonde, une mosaïque de Pompéï sous le plafond de Baudry ; à droite, des dessins français, Decamps, Meissonier, Marilhat ; à gauche, Ruisdaël, Ostade, Rembrandt, Watteau, encadrent une peinture du x<sup>e</sup> siècle et des pages enluminées provenant de livres italiens ; deux autels antiques ne nuisent pas à la Jeanne d'Arc de Chapu. Et quelle variété dans la composition de la Tribune ! Watteau et Prudhon entourent Poussin ; le Molière de Mignard coudoie le Grand Bâtard de van der Weyden et la *Stratonice* d'Ingres ; et ce mélange d'époques et d'écoles produit un concert harmonieux où rien ne détonne.

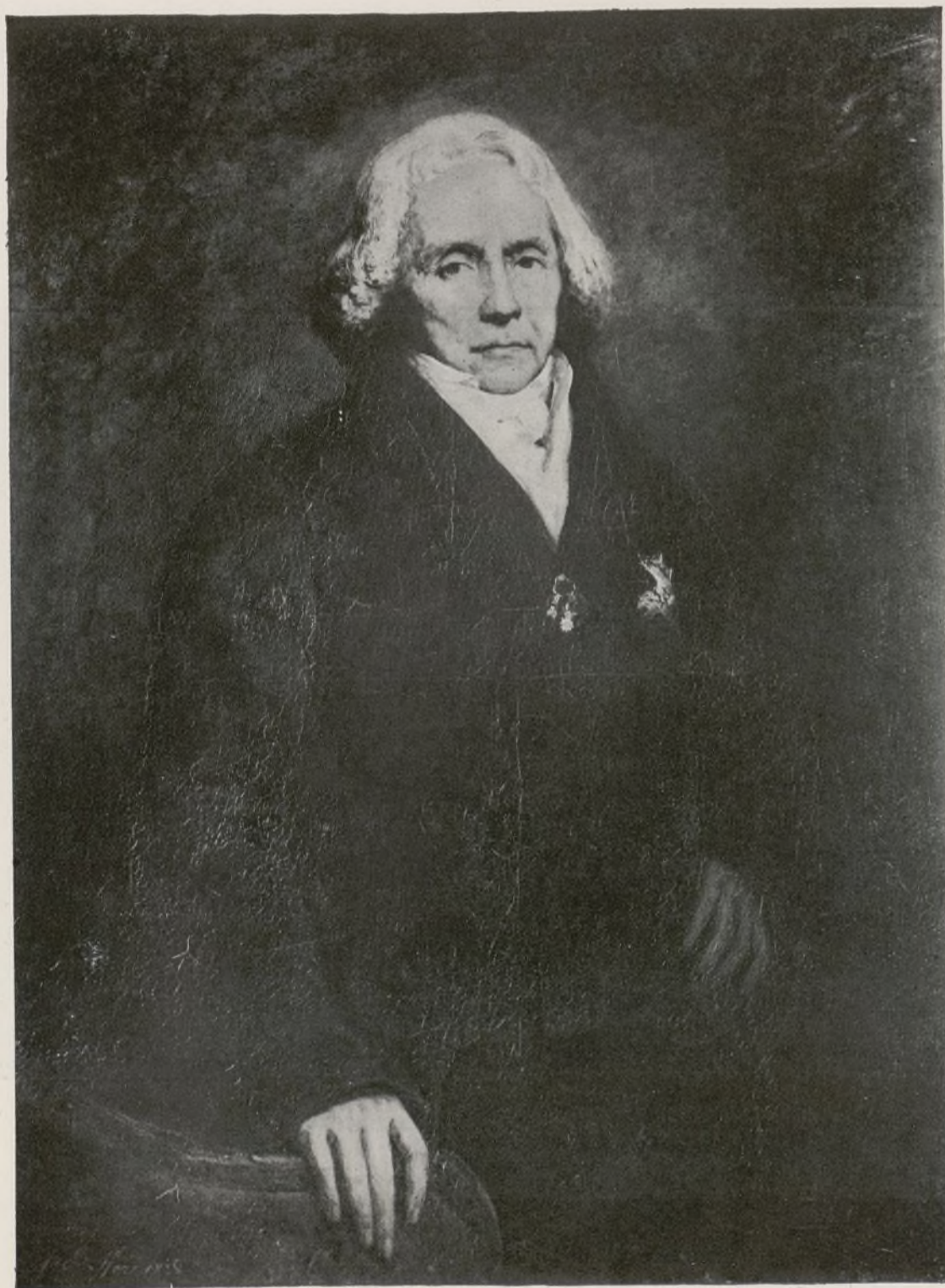
La variété des salles excite l'attention et force l'intérêt. De la tribune et de la galerie de Psyché on entre dans un cabinet



66 Le duc de Reichstadt, Miniature par Daffinger

rond éclairé de trois fenêtres et qui contient les choses les plus diverses : des bijoux, des émaux de Limoges, des objets d'orfèvrerie ancienne, des éventails, des armes, des porcelaines de Chantilly, des vases de la Chine et du Japon, des bibelots qui sont des souvenirs de famille, et surtout une importante collection de portraits en miniature, provenant de l'héritage des Condé ou de la succession du roi Louis-Philippe. Les portraits napolitains et autrichiens ont été apportés par la belle-mère du duc d'Aumale, archiduchesse d'Autriche et princesse de Salerne ; à citer une belle aquarelle de Lawrence représentant l'empereur François I<sup>er</sup>, un petit portrait de Marie-Louise par Isabey, et une intéressante figure du duc de Reichstadt par Daffinger. Grâce aux alliances avec les princesses de la maison d'Autriche, le duc d'Aumale pouvait dire : « Mon oncle Napoléon, ma tante Marie-Antoinette ».

La même diversité se rencontre dans les galeries du Logis. Le cabinet Clouet ne contient pas seulement des peintures du xvi<sup>e</sup> siècle ; trois charmants portraits de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun en occupent le fond ; ils proviennent de la succession de la reine Marie-Amélie et représentent sa mère et deux de ses sœurs. Dans la salle Caroline, ainsi nommée du portrait de la duchesse d'Aumale placé



65 ARY SCHEFFER. — Le Prince de Talleyrand



<sup>67</sup> *Minerve*, bronze grec

de Pompeï ; enfin le cabinet rond dont les murs sont occupés par les dessins de Prudhon, et le centre par une vitrine où sont placées les statuettes de Tanagra et l'adorable Minerve acquise à la vente Pourtalès, la perle de ce petit lot d'antiques, la beauté parfaite : *Vera incessu patuit dea*. Et l'œil, ébloui

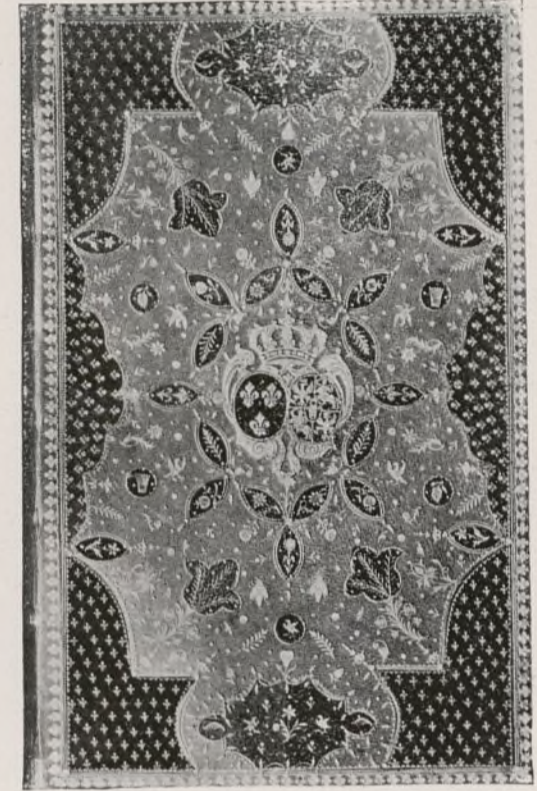
au-dessus de l'entrée, les Greuze, les Watteau, sont mêlés aux portraits de famille exécutés par Largillière, Nattier, Duplessis, Carle Vernet, Dauloux. Au-dessus des vitrines du salon d'Orléans, où sont rangés les dessins et les estampes, le portrait du général-duc d'Aumale se dresse entre celui de sa mère et celui de sa tante. Dans la salle suivante, un beau Ruisdaël, les *Dunes de Scheveningen*, et une marine d'Everdingen sont entourés de petites toiles de Decamps, de Daubigny, de Marilhat, de Delacroix, de Léopold Robert, de Scheffer, de Géricault, de Rousseau, d'Hébert, etc. ; au fond, le *Duel* de Gérôme, auprès de Boilly et de Meissonier, de Dupré et d'Ingres, de Bénouville et de Protais. Puis une petite salle d'Italiens, où se mêlent Charonton, Poussin, Murillo ; une vitrine d'antiques, dont les plus curieux objets proviennent

de cette variété, ne se détourne que pour se reposer sur la verdure du jardin anglais, la belle et large symétrie du parterre de Le Nôtre, les hautes frondaisons du vieux parc où se cachent le Hameau et la maison de Sylvie, et, comme disait Théophile,

Où le soleil est si discret  
Qu'il n'y force jamais les ombres...  
Un étang dort là tout auprès,

où les carpes séculaires se bousculent pour happer les pains qu'on s'amuse à leur jeter et que leur disputent les canards et les cygnes, pendant que la meute des grands chiens, sortant des majestueuses Écuries, vient prendre ses ébats sous les Six-arbres plantés par le Grand Condé.

Les Condé ! c'est à leur gloire que le duc d'Aumale a consacré l'œuvre de toute sa vie. Lui-même s'est volontairement oublié, et c'est après sa mort que l'Institut a placé au centre de la grande Galerie le buste que Paul Dubois cisela dans un marbre très pur. Mais dans cette maison des Montmorency et des Condé, tout rappelle le dernier seigneur de Chantilly ; l'ombre de ses prédécesseurs s'efface devant la sienne ; partout plane cette grande mémoire : *Stat magni nominis umbra !*



<sup>68</sup> *Reliure aux armes de la reine Marie Leckzinska*

G. MACON.



<sup>69</sup> FROMENTIN. — *La Chasse au faucon*

## Aviation

Nous donnons ci-après une description complète du petit monoplan avec lequel Louis Blériot traversa la Manche, de Calais à Douvres, l'été dernier, et qui valut à son pilote une gloire et une renommée universelles.

**Caractéristiques du Monoplan Blériot type XI**  
Surface : 15 mètres carrés.

Envergure : 8 m. 60 (deux ailes d'environ 4 mètres sur 2 mètres arrondies à l'une des extrémités).

Longueur totale : 7 m. 50.

Poids complet sans pilote : 210 kilogs. Poids utile maximum à enlever : 100 kilogs.

Fuselage : quadrangulaire, formant poutre armée en bois, entretoisé de bois et croisillonné de fils d'acier tendus assurant l'assemblage (breveté).

Stabilisation : longitudinale : par un plan horizontal fixe, mais réglable, à l'arrière, formant équilibreur.

Transversale : par gauchissement des ailes.

Gouvernails : de montée : deux plans formant ailerons mobiles, à droite et à gauche de l'équilibreur arrière.

De direction : un plan vertical à l'arrière.

Organes de manœuvre : un volant solidaire d'une cloche, articulée à cardan, commandant par câbles le gouvernail de profondeur et le gauchissement.

Un palonnier au pied pour le gouvernail de direction.

Moteur : 25/30 HP Anzani, 3 cylindres en éventail 105/130, refroidissement à ailettes, graissage barbotage, allumage bobine et accus. Poids 65 kilogs.

Position du moteur : à l'avant dans le fuselage quadrangulaire.

Propulseur : une hélice tractive en bois à deux pales, 2 m. 08 de diamètre et 0 m. 86 de pas, à l'avant.

Train de lancement et d'atterrissage : un châssis tubulaire à triangle déformable et deux roues orientables, avec amortisseurs, directement sous l'avant.

Une roue orientable sous l'arrière.

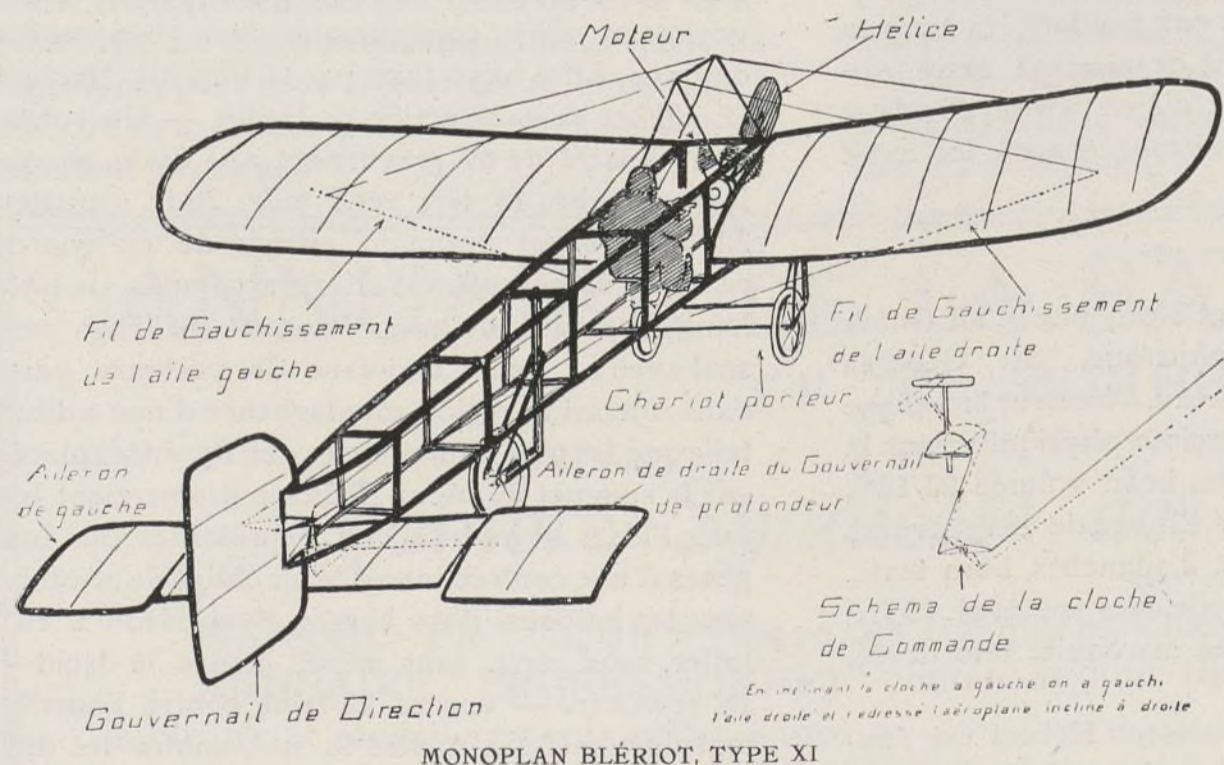
Position du pilote : siège canné dans le fuselage à l'arrière des ailes.

Démontabilité : les ailes et les plans arrière. Transportable sur route en remorque d'auto.

Encombrement : démonté, emballé, les ailes dressées verticalement de chaque côté du fuselage : une seule caisse de 7 m. 23 de long, 1 m. 80 de large, 2 m. 73 de haut.

### Conditions de vente

GARANTIES. — Moteur : Les moteurs sont



livrés par le constructeur Anzani après un essai au banc avec garanties habituelles contre vices de construction.

Appareils : Les appareils sont livrés réglés avec garantie de vol : 10 minutes avant livraison à l'Ecole Blériot à Pau.

Les appareils peuvent être livrés également à

Paris, pris à l'usine, mais sans le vol de garantie.

Apprentissage pratique : est donné gratuitement à l'acheteur, à l'école Blériot à Pau, — où hangar et personnel instructeur sont mis à la disposition des clients gratis pendant 10 jours.

L'élève pilote doit s'assurer contre les accidents aux tiers.

L'apprentissage peut se faire également à Issy, mais aux frais et risques de l'acheteur.

Prix : 12.000 francs, payables un tiers à la commande, le solde à la livraison.

Agent direct : Ch. Houry, 23, rue Royale.



## Notes et Informations

### LES MYSTÈRES DERMATOLOGIQUES

Pour quelques méchants points noirs sur le nez, le front et le menton, la science nous apprend que nous avons la peau molle, épaisse et grasse, ce qui est déjà gentil comme compliment ; puis, elle nous achève en nous citant le nom savant de cette affection, « tanne », ainsi nommée parce que ces points ressemblent aux piqûres du cuir tanné. Est-ce assez aimable et poétique et comprend-on que nous ne soyons pas ravies d'une telle explication ?

Eh ! bien, non, nous ne sommes pas flattées d'héberger tant de choses dans notre épiderme et, après cette conférence, nous n'avons qu'une idée : celle de chasser tous les parasites qui nous enlaidissent et nous donnent un air négligé. Donc, la guerre déclarée depuis longtemps continue de plus belle, mais l'avantage est maintenant de notre côté, car nous avons une arme parfaite, à la fois offensive et défensive, l'Anti-Bolbos de la parfumerie Exotique qui détruit les « tannes » sans causer d'irritation et referme les pores de la peau en lui rendant sa blancheur compromise. Prix : 5 francs et 5 fr. 50 franco.

### UNE PRISE D'HABIT A L'ABBAYE DE PANTHEMONT

Le 14 mars de je ne sais au juste quelle année du règne de Louis XV, la chapelle de l'Abbaye contenait la fine fleur de la Cour pour assister à l'entrée en religion de M<sup>lle</sup> Henriette de Lenoncourt, des « Grands Chevaux de Lorraine », s'il vous plaît, qui riche, jeune, jolie, renonçait au monde par désespoir d'amour.

Pour citer les assistants, il faudrait l'Armorial tout entier, nous nommerons donc seulement, pour les besoins de notre cause, la princesse de Carignan, une bonne pâte, et la duchesse d'Orléans, une fine guêpe. La princesse de Carignan était affligée d'une laideur assez fréquente, elle n'avait pas de sourcils et les remplaçait par des sourcils en peau de taupé dont l'un tomba sans qu'elle s'en aperçût. Mais la duchesse d'Orléans la prévint d'un air gracieux, ce qui troubla tellement la pauvre Savoyarde qu'elle recolla son sourcil les pointes en l'air, sans que l'obligée duchesse jugeât utile alors de lui annoncer ce nouveau malheur, aimant mieux en rire à

son aise. Il faut avouer que nous sommes plus favorisées que les belles dames du XVIII<sup>e</sup> siècle, puisque nous pouvons nous faire pousser de vrais cils et de vrais sourcils avec la Sève Sourcilière de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, qui vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco, agit vite et ne présente aucun danger.

## TRAVAUX D'ÉTÉ

Pour faire suite aux modèles de tapisserie déjà publiés, nous présentons aujourd'hui un dessin Louis XIV échantillonné, car, actuellement, s'il se fait beaucoup de tapisserie au point et si des salons complets sont ainsi meublés, de grands fauteuils de bureaux, de salle à manger, des bergères exécutés par le même procédé donnent une note très artistique à une pièce meublée soit avec des soieries, soit avec de l'Aubusson.

Le très beau modèle que nous reproduisons aujourd'hui est tiré de la collection de Sajou ; nous



Grand fauteuil en tapisserie au point (Modèle de SAJOU)

n'avions pas eu encore l'occasion de reproduire un dessin pour grand fauteuil. Nous n'aurions pu mieux choisir.

Chez Sajou, on ne trouve pas seulement de la tapisserie au point et des ouvrages de dames ; il avait, cet hiver, une magnifique collection de coussins satin qui a le plus grand succès. Il prépare actuellement ses petits travaux pour la campagne et les bains de mer et les objets pratiques, tels que sacs, réticules, tabliers, les services à thé et le linge fantaisie qui égaient nos villégiatures. Sous peu de jours il aura réuni sa collection complète de ces mille riens qui, sur la plage ou la terrasse du Casino, fournissent aux femmes de goût une occupation intéressante et peu absorbante.

### LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

### UN PETIT PRODIGE

Six ans à peine, haute comme trois pommes et mignonne au possible. C'est la petite Antoinette de Romani, la toute charmante fillette de notre sympathique confrère M. de Romani, directeur du *World's Graphic Press*.

Elle a débuté il y a quelques soirs et le public a été conquis par le brio, la virtuosité et la grâce avec lesquels elle joue du violon.

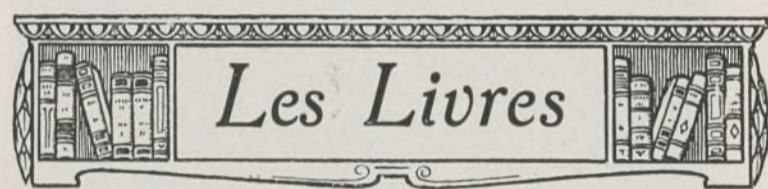
M<sup>me</sup> de Romani, dont nous publions le portrait



ANTOINETTE DE ROMANI (Cl. World's Graphic Press)

joue également du piano et parle couramment quatre langues (français, anglais, italien et espagnol). C'est une artiste qui promet.

CHRYSANTHÈME



Un nouveau livre posthume de Marcel Lami, *Grand Paul*, paraît à la Librairie Michaud. Ce sont des souvenirs d'enfance. Ils ont ceci de singulier que celui qui les a écrits, loin de se regarder égoïstement vivre, a porté la torche de sa mémoire sur les choses et les gens qui l'émerveillèrent.

Il se trouve que ces choses et ces gens nous touchent tous. Nous sommes en Algérie un peu après 1870, quand des Alsaciens-Lorrains dépossédés par l'année terrible viennent grossir la nouvelle France. Leur désenchantement, leur inaccoutumance d'âme, leur incapacité de porter de la poésie à cette terre, justement parce qu'ils sont trop pleins de la terre qui les a quittés, leur inexpérience d'un ciel qui veut un régime de culture approprié, leurs regrets et désespérances, c'est un drame du cœur humain encore plus que de l'histoire et que l'auteur qui en a été témoin pénètre avec l'intuition d'un écrivain.

Ce vaste tableau, un personnage extraordinaire le traverse sans cesse et l'anime : Grand Paul, qui a donné son nom à l'ouvrage. Grand Paul, géant debonnaire, colon optimiste quand même, braconnier ouvert à tous les aspects de la nature, qui veut qu'on laisse celle-ci et qui finit par mettre du cœur au ventre à tout le monde. Le récit de sa fin est émouvant. Vers 1875 furent tués dans la province de Constantine les derniers lions de l'Atlas. Et Grand Paul fut une de leurs victimes. Ce livre peut être mis entre toutes les mains. Il a la saveur du vrai. Il est sain de style comme de sentiment. Il n'offense ni la langue ni la pudeur.

M. Romain Rolland commence avec *Les Amies* la troisième et dernière partie (*La fin du*

*Voyage*) de ce *Jean-Christophe* qui a dans la littérature d'aujourd'hui, une place à part.

Dans ce nouveau volume, Jean-Christophe et son ami Olivier continuent leur voyage à travers la vie contemporaine. Mais Olivier se marie. Christophe, de son côté, est pris par des affections ou des amitiés féminines ; et les deux amis s'éloignent momentanément l'un de l'autre. La femme joue le principal rôle dans ce livre, où passent une suite de types de jeunes filles et de jeunes femmes, très variés et très vrais. C'est une vivante étude de la crise morale que traverse la femme — (mariée ou indépendante) — d'aujourd'hui. Au contact des misères et des joies de ses "Amies", l'âme de Jean-Christophe, sans rien perdre de cette intransigeance morale, qui fait sa force et sa saveur, est rendue plus humaine et plus proche encore de nous. (Librairie P. Ollendorff.)

M. André Maurel publie à la Librairie Hachette une troisième série de ces *Petites Villes d'Italie* dont les deux premières ont été si appréciées. L'auteur possède un don d'évocation presque merveilleux. Après avoir flâné avec ravissement, à sa suite, en Toscane, en Vénétie, en Emilie, en Ombrie et dans les Marches, nous retrouvons le même plaisir à l'accompagner dans les Abruzzes, en Campanie et dans les Pouilles, dans ces « petites villes d'Italie » parfois grandes comme l'Histoire et dont il sent si profondément le pittoresque, à travers l'héroïsme du passé et la vieillesse tranquille que le présent encadre : Aquila, Foggia, Lucera, Barletta, Trani, Castel del Monte, Bari, Lecce, Tarente, Paestum, Salerne, Ravello, Amalfi, Sorrente, Capri, Pompéi, Caserte, Capoue, Mont-Cassin, etc.

M. Maurel décrit des paysages de ruines, grandioses ou charmants, dans une nature âpre ou fleurie ; rappelle des pages d'Histoire palpitantes, chaque maison qui l'accueille ayant vu passer des rois, des papes, des armées ; conte des impressions d'artiste, et tout cela dans un tel mouvement de vie chaleureuse et vraie qu'on sort du livre et devient témoin du spectacle qu'il évoque. C'est l'âme latine dans sa glorieuse beauté, qui survit aux vestiges des petites villes d'Italie.

On ne sait presque rien du père de Philippe-Égalité, le duc Philippe d'Orléans, éclipsé par la triste renommée de son fils. De même M<sup>me</sup> de Montesson, tante de la célèbre M<sup>me</sup> de Genlis, est aujourd'hui une ignorée.

M<sup>me</sup> de Montesson épousa en 1773 le duc d'Orléans. La correspondance que publie la Librairie Grasse sous le titre : *L'Automne d'un Prince*, avec une introduction et des notes de Jean Harmand, fut échangée entre eux pendant les longues fiançailles qui précédèrent ce mariage extraordinaire. Ces lettres viennent d'être retrouvées dans un dossier des Affaires étrangères où les avait reléguées le cabinet noir.

La librairie Vuibert et Nony publie un *Guide pratique d'Éducation physique*, par Georges Hébert, lieutenant de vaisseau, Directeur technique de l'enseignement des exercices physiques dans la Marine, sous la forme d'un beau volume 22/14<sup>cm</sup>, imprimé sur papier couché, illustré de 411 gravures dont 364 photographies et 2 planches hors texte. (Broché : 8 fr. ; cartonné toile, fers spéciaux, 10 fr. ; relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée, 12 fr.)

M. le lieutenant de vaisseau Hébert est l'auteur d'une méthode d'éducation physique qui se recommande, non seulement par son extrême simplicité et la généralité de son application, mais aussi et surtout par une expérience prolongée. Mise en pratique pendant plusieurs années à l'École des marins fusiliers à Lorient et à l'École des mousses, elle a formé des sujets si remarquables et en tel nombre qu'une décision ministérielle l'a rendue réglementaire dans toute la Marine.

L'auteur est pénétré de cette vérité élémentaire que la valeur d'un système de culture physique se juge à ses résultats. Ceux qu'il a obtenus sont particulièrement brillants et les démonstrations qu'il a faites récemment devant un public composé de physiologistes, de médecins, de professeurs, d'officiers, etc., ont été vraiment triomphales. Visitant l'École de Joinville où six de ses élèves l'avaient accompagné, il a pu opposer, sur le terrain, ses sujets à ceux formés par l'enseignement officiel de l'armée de terre. L'expérience a été décisive ; la supériorité de la nouvelle méthode de la Marine est apparue clairement à tous les spectateurs.

Le livre que M. Hébert publie aujourd'hui contient l'exposé de sa méthode. Il est consacré à tous les exercices physiques naturels et utilitaires, depuis les plus simples comme la marche, jusqu'aux plus compliqués comme la boxe, la lutte et la natation. Ces exercices constituent la partie *essentielle* de la méthode, et c'est ce qui la différencie nettement de la gymnastique suédoise. La partie *auxiliaire* ou accessoire comprend les exercices « éducatifs élémentaires » qui sont des mouvements très simples, mais combinés scientifiquement, de façon à produire, par le jeu normal des muscles et des articulations, des effets qui complètent ceux des exercices naturels et utilitaires ou y suppléent dans une certaine mesure.

De merveilleuses photographies, prises sous la direction de l'auteur, reproduisent chaque attitude, décomposent chaque mouvement. Cette richesse et cette exactitude d'illustration font de l'ouvrage de M. Hébert un livre unique, un guide si simple et si précieux, que tous ceux qui se soucient de leur santé, de leur équilibre physique et moral, devraient le posséder.

La découverte, en plein Tibet, au nord du Brahmapoutre, entre le Nyangtsé-Tso et Chigatsé, d'une énorme chaîne de montagnes, ou plus exactement d'une suite de chaînes s'étendant sur une longueur de plus de 2.000 kilomètres, et qui ne figuraient, jusqu'à présent, sur aucune carte ; la découverte de plusieurs lacs immenses ; la position des sources du Brahmapoutre, du Satledj, principal affluent de l'Indus, et de l'Indus lui-même, exactement relevée ; la carte des régions tibétaines les plus mystérieuses désormais établie ; des horizons nouveaux ouverts sur la civilisation tibétaine, sur les mœurs de ce peuple religieux, artiste, riche en temples et en palais d'une architecture curieuse : tels sont, dans leurs grandes lignes, les admirables résultats du dernier voyage de Sven-Hedin, le grand explorateur suédois, au pays du Dalaï-Lama.

Mais, en lisant le récit dramatique, en regardant les saisissantes photographies que le célèbre voyageur nous communique dans son nouvel ouvrage, édité avec luxe par la librairie Hachette (*Le Tibet dévoilé*, par Sven-Hedin. — Un volume in-8°, illustré de 69 gravures et une carte en couleurs, broché, 15 fr. ; relié toile, 20 fr. ; amateur 22 fr.), on est vraiment effrayé de ce que ces résultats représentent d'efforts accomplis, de luttes héroïquement soutenues. Pendant de longs mois, seul avec sa petite caravane de porteurs, perdu dans une aride région montagneuse d'une altitude telle que les plus hautes cimes des Pyrénées placées sur le sommet du Mont-Blanc en donneraient tout juste l'idée, livré enfin aux représailles des indigènes d'une contrée interdite, et obligé de se cacher sous les haillons d'un berger, Sven-Hedin a eu à lutter, sans répit, sans merci, contre le froid — 35° sous zéro — contre la faim, contre l'horrible mal de montagne, contre la soif, contre les difficultés matérielles les plus formidables, contre l'hostilité des hommes, contre tout !

Il disait dernièrement : « Je n'ai jamais pu lire sur une carte d'Asie le mot : « Inexploré » sans avoir aussitôt une envie folle de l'effacer... » Grâce à lui, désormais la carte d'Asie, du Kachmir à Chigatsé, deuxième ville du Tibet, portera, à la place du mot « Inexploré » des tracés complets de fleuves et de chaînes de montagnes.

## LE MOIS FINANCIER

Nous ne touchons naturellement pas ici aux choses de la politique. Cependant, il est telle circonstance où la politique exerce une répercussion directe sur les intérêts qui nous occupent. Il nous est difficile, aujourd'hui, par exemple, de ne pas nous arrêter un instant sur l'événement le plus important qui ait marqué le mois qui vient de s'écouler : la séparation de la Chambre, et surtout sur le dangereux héritage que nous laisse la législation qui vient de finir : l'augmentation de l'impôt sur les successions, et la loi sur les retraites ouvrières.

L'accroissement des droits successoraux, déjà considérable dans la ligne directe, devient véritablement énorme lorsqu'on en sort. On peut dire que de tels prélèvements ne constituent plus un impôt, mais une véritable reprise par l'Etat de la fortune publique. Il y a là, pour l'épargne, le contraire d'un encouragement. La formation de la richesse individuelle en sera certainement ralentie. Les « évasions fiscales » s'organiseront, car le capital n'est pas à court de moyens ingénieux pour résister aux oppressions excessives. Et, en fin de compte, le grand réservoir qui alimente la vie économique du pays va se trouver diminué.

D'autre part, la loi sur les retraites ouvrières a été votée d'une façon hâtive, et insuffisamment étudiée. Tout le monde le reconnaît, y compris ses auteurs. Nul ne peut chiffrer, à l'heure actuelle, sa répercussion sur nos budgets futurs, et les ressources qu'il faudra créer pour faire face aux dépenses qu'elle comportera.

Or, un ballon d'essai a été lancé à ce sujet, et on ne nous a pas laissé ignorer qu'on visait, dans un avenir peu éloigné, le monopole de l'alcool et celui des assurances.

Si l'on persévère dans cette voie, il n'y a plus aucune raison pour que l'Etat ne s'empare pas de toutes les industries qui lui paraîtront lucratives. Et qui osera, dès lors, créer de grandes entreprises avec la perspective de l'expropriation ?

Donc, la dernière législation nous a laissé deux legs également désastreux : une loi qui diminue la richesse nationale, et une autre qui nous fait voir dans l'avenir, comme conséquence de son application, l'abstention forcée des initiatives qui la créent et la renouvellent.

Il s'agit là, comme on le voit, non plus de politique théorique et plus ou moins creuse, mais d'intérêts d'ordre primordial et immédiat. Il était intéressant, au point de vue qui nous occupe, de les mettre en lumière, au moment où de nouveaux élus vont reprendre l'œuvre de leurs prédécesseurs. Nous n'attendons pas d'eux qu'ils la corrigent. Mais du moins souhaiterions-nous qu'ils ne l'aggravent pas : nous estimerons qu'ils nous font assez de bien, comme a dit Beaumarchais, s'ils ne nous font pas de mal.

Nous avons vu revenir, ce mois-ci, les beaux jours de la rue Quincampoix. Il ne s'agissait plus des actions du Mississippi, mais d'une valeur de caoutchouc, d'une valeur « élastique », comme disent nos humoristes. Un de nos grands établissements de crédit ayant introduit sur le marché les actions de cette Société, ce fut une poussée formidable, une véritable explosion d'achats. Dès l'ouverture de la séance, on se trouva en présence de trois ou quatre cent mille demandes pour cent mille titres. Les cours montèrent d'une façon effroyable. L'introduction était à 75 francs. On offrit 100, 150, 200 francs. On suppliait les représentants de l'établissement en question, on les entourait, on les étouffait. On offrit à l'un d'eux jusqu'à mille francs par titre (*textuel*). C'était une véritable folie.

La grande banque dont il s'agit a eu l'honnêteté de ne pas en profiter. On convoqua d'urgence le comité de la coulisse, on annula toutes les opérations. Il y eut des pleurs et des grincements de dents. Mais on ne put qu'approuver une décision par laquelle l'établissement de crédit sacrifiait le bénéfice énorme qu'il eût réalisé aux dépens du public.

Quelques jours après, cette maison offrait aux acheteurs les mêmes titres à ses guichets, par voie de simple émission, au prix de 75 francs. Il y eut une émeute aux portes de la banque ; les garçons de recettes, débordés par une foule colossale, durent faire littéralement des barricades avec les énormes tables des halls, les bancs, les chaises, tout ce qui leur tombait sous la main, pendant qu'un autre groupe, ayant découvert une entrée particulière dans une rue voisine, cherchait à envahir l'établissement de ce côté. Entre temps, le téléphone marchait entre la maison et la préfecture, et les agents arrivèrent juste pour empêcher les souscripteurs de témoigner leur confiance à l'établissement en le mettant à sac.

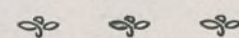
Voilà où nous en sommes deux cents ans après Law. Notez que la valeur en question est très probablement excellente : mais combien, sur les auteurs des *neuf cent mille demandes* formulées au moment de la deuxième émission, avaient pris la peine de s'en informer ? C'était du caoutchouc, cela répondait à tout.

Mais il n'y a pas que le caoutchouc qui soit actuellement en faveur. Ainsi le public boursier, à Londres surtout, fait une effrayante consommation de « pétrolifères ».

Paris, lui, porte son attention particulière sur les mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde. El Oro, Santa Maria de la Paze et dos Estrellas ont

conquis une légitime notoriété. D'autres mines sont prêtes à marcher sur les traces de ces glorieuses devancières.

On procède en ce moment à l'introduction au Marché au comptant de la Bourse de Paris, des actions de la Silversheds Mining Company Limited. Il s'agit d'une affaire de mines de plomb argentifère et aurifère situées dans les districts de Galena, Kennedy et Gold Run de l'Etat de Nevada (États-Unis). Les actions d'une livre sterling varient entre 37 fr. 50 et 40 francs. Il résulte des rapports des ingénieurs compétents qu'on peut s'attendre, lors de la mise en exploitation, à des dividendes importants.



Le Marché des obligations s'est montré soutenu tout le mois dernier. Les valeurs à revenu fixe ont toujours la faveur du gros public, toujours à la recherche de placements rémunérateurs et... sûrs.

Constatons donc le succès colossal remporté le 26 dernier par la souscription des 100.000 obligations de 500 francs 5 0/0 de la Compagnie des Chemins de fer fédéraux brésiliens. Nous avions eu l'occasion dans notre précédent numéro de signaler à nos lecteurs cette intéressante émission. Espérons qu'ils auront profité de cette aubaine. Au prix d'émission de 465 francs avec son coupon de 12 fr. 50 payable net dès juillet prochain, l'obligation Fédéraux brésiliens, comme on l'appelle en Bourse, constitue un placement à près de 5.50 0/0. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Les autres valeurs du Marché en Banque au Comptant n'ont pas montré moins d'animation. Parmi les fonds d'Etat, Rio Grande du Nord 5 0/0 est demandée à 480, San Juan 5 0/0 à 470, Santa Catharina 5 0/0 à 467.50, tandis que l'Emprunt 5 0/0 de la Province de Durango (Mexique) s'échange à 99.50 0/0 soutenu par son prochain coupon.

Au compartiment des Chemins de fer, signalons l'obligation Equateur 5 0/0 ; l'obligation Côte orientale de l'Uruguay 5 0/0 ; l'obligation Missouri Oklahoma 5 0/0.

De nouvelles affaires sont en préparation. Signalons particulièrement un emprunt de 12 millions de francs de la Compagnie générale de Rio de Janeiro et une émission de 5 millions de la Mexican Union Railway, dont nous vous reparlerons.

### PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone { 134.63, 1<sup>re</sup> ligne      Adresse  
                  { 279.84, 2<sup>e</sup> ligne      télégraphique :  
                  { 200.37, 3<sup>e</sup> ligne      Pauperlès-Paris

## ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

### Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.  
ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation ;  
Liste des sociétés abonnées au timbre ;  
Tableau des tirages des valeurs à lots ;

Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes ;  
Liste des journaux économiques et financiers ;  
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

*De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.*

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 7, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS. — Téléphone 316-18

# CHEMIN de FER du NORD

**ANGLETERRE**

PARIS-NORD A LONDRES,  
5 SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS  
CHAQUE SENS.

VOIE LA PLUS RAPIDE.  
TRAJET EN 6 H 45.  
TRAVERSÉE MARITIME  
EN 1 HEURE.

**BELGIQUE, HOLLANDE**

**ALLEMAGNE, RUSSIE,  
JAPON ET CHINE**

Nombre d'express	Durée du trajet
BRUXELLES	6 3 <sup>h</sup> 52
LA HAYE	3 7 <sup>h</sup> 30
AMSTERDAM	3 8 <sup>h</sup> 30

Station	Distance	Durée
FRANCFORT-MEIN	5	12 <sup>h</sup>
COLOGNE	5	8 <sup>h</sup>
HAMBURG	5	18 <sup>h</sup>
BERLIN	5	18 <sup>h</sup>
S <sup>t</sup> -PETERSBOURG	2	51 <sup>h</sup>
MOSCOU	1	62 <sup>h</sup>
COPENHAGUE		27 <sup>h</sup>
STOCKHOLM	2	45 <sup>h</sup>
CHRISTIANIA		49 <sup>h</sup>

# NORTHERN OF FRANCE RAILWAY

## PARIS TO LONDON

VIA CALAIS BOULOGNE

**5 EXPRESS TRAINS IN EACH DIRECTIONS IN 6h 45**

Sea Passage  
**60 Minutes**

PARIS - LONDON				LONDON - PARIS			
Paris Nord	dep	arr	dep	London	arr	dep	arr
	8.20	3.50	2.30	3.05	4.15	10.11	2.20
London	arr	3.35	5.12	7.10	10.45	5.29	Paris Nord
	arr	4.45	5.45	6.45	8.16	11.26	5.50

## CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

# EXPOSITION DE VALENCE

(Espagne) en 1910

A l'occasion de l'Exposition de Valence (Espagne et en vue de contribuer au succès de cette Exposition, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle du Midi et les Chemins de fer Espagnols intéressés, se propose de délivrer à partir du 1<sup>er</sup> Mars et jusqu'à la clôture de cette Exposition, au départ de la gare de Paris-Quai-d'Orsay, des billets spéciaux comportant une réduction de 40 0/0 sur les prix du tarif général et valables par l'un des trois itinéraires suivants :

- A. — Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux-St-Jean, Hendaye-Irun, Madrid, La Encina, Valence, à l'aller comme au retour ;
- B. — Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux-St-Jean, Irun, Madrid, La Encina, Valence, à l'aller Valence, Tarragone, Cerbère, Narbonne, Montauban, Paris-Quai d'Orsay, au retour ;
- C. — Paris-Quai d'Orsay, Montauban, Narbonne, Cerbère-Port-Bou, Tarragone, Valence, à l'aller comme au retour.

Les prix de ces billets seront les suivants :

PARCOURS	CLASSES	ITINÉRAIRE A	ITINÉRAIRE B	ITINÉRAIRE C
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
Parcours français	1 <sup>re</sup> classe	110 55	120 40	130 35
	2 <sup>e</sup> classe	74 60	81 25	87 95
	3 <sup>e</sup> classe	48 65	53 05	57 35
Parcours espagnols	1 <sup>re</sup> classe	103 45	87 80	72 15
	2 <sup>e</sup> classe	77 90	64 50	51 10
	3 <sup>e</sup> classe	46 90	40 85	34 75

Ces billets auront une durée de validité de 30 jours et donneront droit à la franchise habituelle des bagages.

Ceux des séries A et B concéderont aux porteurs la faculté de s'arrêter à Saint-Sébastien, Burgos, Médina, l'Escorial et Madrid.

## CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

# EXCURSION EN TOURAINE

Billets d'excursion à prix réduits, valables 15 jours, délivrés toute l'année, par les gares du Réseau de l'Etat (Lignes du Sud-Ouest), et pouvant être prolongés de 2 fois 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation.

1<sup>re</sup> Classe : 26 fr. — 2<sup>e</sup> Classe : 20 fr.  
3<sup>e</sup> Classe : 13 fr.

ITINÉRAIRE : Saumur, Montreuil-Bellay, Thouars, Loudun, Chinon, Azay-le-Rideau, Tours, Châteaurenault, Montoire-sur-le-Loir, Vendôme, Blois, Pont-de-Bray, Saumur.  
(Faculté d'arrêt aux gares intermédiaires)

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion comportant 40 0/0 de réduction sur le prix des billets simples.

La demande des billets doit être faite à la gare de départ 3 jours au moins à l'avance. Ce délai est réduit à 2 heures pour les billets demandés à Paris-Montparnasse et à Paris-Saint-Lazare.

## CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

# De PARIS aux ports au-delà de SUEZ (ou vice-versa)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR PARIS-MARSEILLE (ou vice-versa)

1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Classes. Valables un an.

Délivrés conjointement avec les billets d'aller et retour de passage de ou pour MARSEILLE aux voyageurs partant de PARIS pour les ports au-delà de SUEZ ou de ces ports pour PARIS.

PRIX : 1<sup>re</sup> classe : 144 80 ; 2<sup>e</sup> classe : 104 25 ; 3<sup>e</sup> classe : 67 95  
(via Dijon-Lyon, ou Nevers-Lyon ou Nevers-Clermont)

Ces billets sont émis par la Compagnie des Messageries Maritimes et par les Chargeurs Réunis.